

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Tome XXI-1983. N° 3 (Juillet-Septembre)

Fondements de la civilisation

sud-est européenne

Politique romaine et byzantine

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

ALEXANDRU DUȚU — *Rédacteur responsable;*
Membres du comité: **EMIL CONDURACHI, AL. ELIAN,**
VALENTIN GEORGESCU, H. MIHĂESCU, COSTIN
MURGESCU, D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL.
ROSETTI, EUGEN STĂNESCU
Secrétaire du comité: **LIDIA SIMION**

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à ILEXIM, Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 136—137, télex 11226, str. 13 Decembrie, n° 3, R—79517 București, România ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de \$ 58 par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Bul. Republicii, 13, 70031 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles, et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717, București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXI

1983

Juillet—Septembre n° 3

SOMMAIRE

Les hommes de science et la paix

- ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU, L'étude du passé et l'avenir de la paix 217

Fondements de la civilisation sud-est européenne

- CORNELIA BELCIN-PLEȘCA, South-East Europe in Vasile Pârvan's Work 219
RĂZVAN THEODORESCU, Au sujet des « corridors culturels » de l'Europe sud-orientale, II 229

Politique romaine et byzantine

- CONSTANTIN C. PETOLESCU, Organisation de la province de Dacia Inférieure 241
MIHAIL ZAHARIDE, Legio II Herculia 247
ERNEST OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU, Un atelier monétaire byzantin inconnu de la deuxième moitié du XI^e siècle dans le thème de Paristrion 261

Notes brèves

- MATTHIAS SPRINGER (Dresden), Das Strategikon des Maurikios 271

Chronique

- IOANA VLASIU, L'exposition « Les Balkans, région d'amitié et de collaboration entre les peuples » 277
S. RĂDULESCU-ZONER, La réunion scientifique de Sarajevo consacrée au centenaire du soulèvement d'Herzégovine 278
H. MIHĂESCU, La conférence nationale pour la genèse du peuple albanais, de sa langue et de sa culture 279
Aurelian Petre (Alexandru Suceveanu) 281
Nestor Camariano (Cornelia Papacostea-Danielopolu) 283

Comptes rendus

- VASILE PÂRVAN, Scrieri (*Cornelia Belcin-Pleşca*); HERBERT HUNGER, Das Byzantinische Herrscherbild (*Oana Iancovescu*); ELKA BAKALOVA, Стенописите на църквата при село Беренде (*Ecaterina Cincheza-Buculei*); I. I. RUSU, Etnogeneza românilor (*H. Mihăescu*); NESTOR CAMARIANO, Athanasios Christopoulos (*Cornelia Papacostea-Danielopolu*); Anuarul Institutului de istorie și arheologie «A. D. Xenopol» (*Paul Mihail*) 285
- Notices bibliographiques 299

L'ÉTUDE DU PASSÉ ET L'AVENIR DE LA PAIX

ȘTEFAN ȘTEFĂNESCU

Nous vivons dans une époque où l'histoire et ses valeurs sont devenues une nécessité vitale. Les nations manifestent la tendance permanente au rapprochement, à une meilleure connaissance, à cultiver les grandes valeurs de l'histoire afin de réaliser un monde sans armes et sans menaces, un monde de paix et de progrès.

La vocation des peuples de participer à l'histoire universelle constitue un trait fondamental du monde contemporain.

La sphère du concept d'histoire universelle est devenue plus ample, elle concerne le processus du développement de l'humanité dans son ensemble, auquel participe, dans des circonstances qui doivent être expliquées par les historiens, toute l'humanité. L'histoire universelle est la synthèse des contributions de tous les peuples, qu'ils soient grands ou petits, au patrimoine spirituel de l'humanité.

Dans l'étude de l'histoire universelle, une attention majeure est accordée de nos jours aux lignes directrices du développement de l'humanité vues de la perspective actuelle, ainsi qu'aux interférences ayant joué un rôle clef dans le progrès de la société.

Personne n'ignore qu'il n'y a point de civilisation développée en dehors des civilisations qui lui furent contemporaines ou qui ne soient pas redevables à des formes préexistantes. Bien entendu, les emprunts ou les synthèses naissent surtout entre des peuples voisins mais aussi au niveau des grandes formations de civilisation concomitantes ou successives. Le devoir d'un historien vraiment digne de se nommer ainsi est de mettre en lumière ces liens et ces interférences, qui ont la mission d'illustrer l'effort de l'humanité vers le progrès.

Considérée dans son ensemble, l'histoire pose sur le premier plan de la scène du monde, l'interdépendance de toutes les nations, de ce que chaque pays a reçu et ce qu'il a donné aux autres pays, le sentiment de collaboration entre les peuples, au nom du progrès et de la paix.

Dans sa double qualité d'homme de science qui, dans ses recherches, tâche de déceler la vérité — loi fondamentale de l'histoire — et d'éducateur, propagateur de cette vérité, l'historien est appelé à transformer la vérité en une force génératrice de patriotisme et de confiance dans les efforts civilisateurs des peuples. C'est à l'historien de démontrer que l'identité des peuples est l'expression de leur passé, de leurs traditions et de leurs expériences, et de mettre en évidence en même temps les éléments qui,

au long des siècles, ont réuni ces peuples. Adapter les formes d'éducation par l'intermédiaire de l'histoire, aux nécessités du monde contemporain signifie en réalité cultiver par cette voie non seulement l'amour de la patrie, mais aussi le respect des autres peuples, la solidarité avec les forces progressistes et démocratiques du monde entier, et de condamner les aventures impérialistes que l'humanité a payées par de si lourds sacrifices. Même si l'histoire explore le passé, sa présence dans la vie quotidienne des hommes a toujours témoigné, surtout dans le Sud-Est européen, de sa qualité de science agissante.

La présence de l'histoire dans la vie des peuples de cette aire du continent peut être décelée dans toutes les grandes époques, lorsque les relations étroites entre ces peuples ont joué un rôle décisif dans leur propre devenir. L'affirmation des Etats nationaux et des cultures originales a été nourrie par l'histoire qui s'est avérée une force génératrice d'énergie vitale, à même d'assurer le progrès de ces pays et de mettre en relief leurs contributions au patrimoine culturel de l'humanité. Dans les conditions actuelles de l'extraordinaire essor technique et scientifique, dans le contexte des amples mutations socio-politiques qui ont ouvert un vaste champ à l'affirmation de tout ce que représente une valeur réelle, les peuples du Sud-Est européen témoignent de leur capacité d'adaptation au nouveau rythme de progrès de l'humanité, d'une parfaite compréhension des réalisations de la science et de la civilisation universelles, comme ils s'avèrent capables de s'imposer par leurs créations originales, l'ingéniosité et le talent de leurs fils.

Fidèles à une tradition dont ils sont fiers, les historiens roumains d'aujourd'hui tâchent de souligner dans leurs travaux les éléments qui rapprochent les peuples, qui aident à faire disparaître les préjugés à répercussions négatives dans les relations entre les Etats, œuvrant de cette manière en faveur de la paix, d'un esprit de collaboration fructueuse entre les nations, fondé sur le respect réciproque.

SOUTH-EAST EUROPE IN VASILE PÂRVAN'S WORK*

CORNELIA BELCIN-PLEȘCA

The centennial of Vasile Pârvan occasioned many scientific activities in 1982. A founder of the first Romanian Institute for South-East European Studies and a specialist with a wide scope in approaching the historic phenomena, he ranks among the most important scholars of comparative and interdisciplinary studies on early and ancient history of South-East Europe¹.

On 21 November 1912 N. Iorga, G. C. Murgoci and V. Pârvan signed a notice in the daily "Neamul românesc" announcing the foundation of an Institute for South-East European Studies which was meant to "orientate the scientific research regarding all the countries and nations in the Carpathian and Balkan area and generally speaking South-East Europe and the adjacent regions taking into account the old Romanian traditions and the actual interests"². Pârvan's adhesion to Iorga's initiative is particularly telling for his own views on the links pertaining to history, civilisation and culture existing in this part of Europe. The activity carried on by Pârvan within the institute fully confirmed the above assertion. It consisted in scientific research and mainly in the courses delivered on Thracian archeology, the Hellenistic and Hellenic penetrations in the area, the civilisations and the cultural interferences in the Balkan Peninsula, the prehistoric religions of South-East Europe, and the South-East civilisations in the Iron Age³.

Pârvan's considerations on this geographic area in which the cultural influences originating in various directions mingled in new syntheses

* Dissertation delivered at the Institute for South-East Studies on Oct. 29, 1982. Complete data on Vasile Pârvan's life and work with Alexandru Zub, *Vasile Pârvan, Efigia cărturarului*, Iași, Ed. Junimea, 1974, 492 p.; idem, *Vasile Pârvan 1882-1927. Bio-bibliografie*, Bucharest, Editura științifică și enciclopedică, 1975, 403 p. Of the latest reprints of the Romanian scholar let us mention: V. Pârvan, *Dacia, Civilizațiile antice din țările carpato-danubiene*, 5th ed. Translated, with notes and scientific control, by R. Vulpe, Bucharest, Ed. științifică, 1972, 295 p.; idem, *Correspondență și acte*, edited with an introduction notes and indexes by Al. Zub, Bucharest, Ed. Minerva, 1973; 503 p.; V. Pârvan, *Scrieri*, text established, introductory study and notes by Al. Zub, with a preface by R. Vulpe, Bucharest, Editura științifică și enciclopedică, 1981, 690 p.

¹ In the present article reference will be made only to aspects of prehistory and early history leaving aside Pârvan's considerations on the Balkan Peninsula during the classic antiquity as well as his considerations on South-East Europe during the First World War; the latter were frequent in his journalistic activity.

† In the volume V. Pârvan, *Scrieri*, Bucharest, 1981, pp. 602 - 603.

³ Al. Zub, *Vasile Pârvan. Efigia cărturarului*, Iași, 1974, p. 196. On some other aspects of Pârvan's activity in this institute see A. Pippidi, *Imprejurări politice ale întemeierii primului Institut de studii sud-est europene în România* (in manuscript).

make an important point of the place assigned to South-East Europe within the framework of European history and civilisation. Though in his conception the area of the Carpathians and the Danube was part of Central Europe (which he used to call Danubian Europe) and not of South-East Europe, the culture of this Carpathian Danubian and Pontine area had nevertheless an eclectic synthetical character due to the special circumstances of human geography witnessed in the Lower Danube area. Hence the necessity to study Romania's history in permanent relation to the culture of the neighbouring areas with which it interfered permanently. In the vast prospective program on the archeologic researches in Romania issued after the First World War, V. Pârvan underlined the features of an intermediary cultural area (Romania) among the cardinal points. He formulated in a most concise and suggestive way the ethnical and cultural contents of the influences as it follows: "South-East (prehistoric 'Trojan', Hellenic: Milesian, Greek Asiatic, Greek Roman, Oriental Byzantine, Turkish, Phanariote) and North-West (prehistoric barbarian, Germanic, historic-Germanic) on the one side, and on the other the South-West (prehistoric 'Illyrian': pottery of Butmir type; historic: Roman, Italian-Dalmatian, Illyrian-Serbian, pure Italian starting with the 17th cent.) and the North-East (prehistoric - painted pottery type, the Petreni-Cucuteni species, the Dnieper valley, historic-Scythian and then Slavic-Tartar of different types)⁴. Nevertheless Romania displays on its whole a perfect unity of civilisation reached through specific ethnical and psychological modifications undergone in the area by the four series of influences⁵. In the study already mentioned — *Probleme de arheologie în România* (Archeology Problems in Romania) — Pârvan expounded the major task of the Romanian archeologists and underlined that solving them was of utmost importance for the whole science in Europe. Here are some of these tasks: The origins of the Greek culture, the problem of the Thracian origin and culture, the Illyrian origin and culture, the problem of the Bronze civilization erroneously called Hungarian, in fact a Transylvanian civilisation and probably Thracian (and not Pannonian-Illyrian), the Hellenic-Thracian migrations in the prehistoric and early historic epoch, the relationships between the Neolithic civilisation in Romania and that of the Balkan Peninsula, the Hellenic civilisation on the Black Sea Border, the Thracian civilisation during the historic era and finally the Roman civilization in the Lower Danube area⁶. These were in fact subjects regarding the whole early and ancient history of South-East Europe. But for a scientific undertaking of such proportions, there was need to initiate campaigns of intensive archeologic excavations, as well as to put together and edit the other categories of sources (first and foremost the written ones) with any relevance for South-East Europe. Pârvan thought worth following the path opened by Th. Mommsen in the research of Roman antiquity. As early as 1911, in the foreword to his study *Con-*

⁴ V. Pârvan, *Probleme de arheologie în România*, Sibiu, 1921, p. 3.

⁵ Ibidem, p. 4.

⁶ Ibidem, p. 8 – 9.

tribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman (Epigraphical Contributions to the History of Dacian-Roman Christianity), Pârvan wrote: "Consequently a fresh look at all the sources—either literary or monumental—concerning South-East Europe and the development of its specific civilisation between 1000 B.C. — A.D. 1000 and among the geographic boundaries, i.e. the Northern Alps, the Cimmerian Bosphorus and the Northern Carpathians — the Olympus — could change in an essential way our knowledge on this area — somehow accursed — of the above all enlightened continent. But that people of South-East Europe which is not only the most numerous among the other peoples living here but also — by its ethnical and cultural origins — the oldest, namely the Daco-Romanians — could acquire a new history and last but not least a new dignity among the European peoples: they would recognize its being the key-stone of the Mediterranean culture in South-East Europe and also an essentially stable element within the world . . . of these lands"⁷.

Pârvan's role in setting up the Romanian school of archeology and in organizing the research in the field is well known. Thanks to his efforts, the annual *Dacia—Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie* was founded and its French version was meant to draw and focus the attention of foreign specialists on the Carpathian-Danubian and Balkan area. Here is what Pârvan wrote in the preface to the first volume: "In fact Dacia and generally speaking the Illyrian Thracian areas which make the object of our special concern are the starting point of the prehistoric and early civilizations and neither Italy nor Greece nor even Asia Minor could dispense with having a profound knowledge of the successive steps and all the details of their evolution. The Italic, Greek and Asianic origins of the 3rd and 2nd millennia B.C. should be sought insufficiently recognized" And further on: ". . . the entire oriental Romanis is confined nowadays to contemporary Romania. It is a debt of honour for this country to patronize the research of the whole oriental Romanis"⁸.

The place held by the Romanians within the framework of European history was also underlined in the preface of one of the annuals ("Diplomatarium Italicum") of the Romanian School in Rome (founded equally by Pârvan): "The history of the Romanians is in fact the history of the entire Carpathian Danubian and South-Oriental Europe and not only in the Roman and Byzantine epoch but also in the late Middle Ages or in the Modern Epoch"⁹.

Vasile Pârvan's studies focus on the Geto-Dacian epoch and the ancient history of Romania. The impressive element of his works — either dissertations, short studies or comprehensive studies — is the approach to Romanian history in a larger European context and as integrant part of universal history. In our opinion this wide scope opened by Pârvan to the ancient Romanian history should be considered as one of his most important contributions to the progress of Romanian history-writing.

⁷ V. Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucharest, 1911, Prefață, p. VIII.

⁸ V. Pârvan, in the preface to the year book "Dacia—Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie", I, 1924, p. II.

⁹ V. Pârvan, in the preface to the "Diplomatarium Italicum", Rome, 1925, p. V.

This specific approach is due to Pârvan's understanding history as an "organic whole". According to Alexandru Zub¹⁰, the model Pârvan observed in treating history as a complex science meant to reconstitute the evolution of the different ethnic communities and of the entire mankind was his great professor Nicolae Iorga. This accounts for the fact that although none of Pârvan's studies dealt actually with any subject of Balkan history there are abundant references to this geographical area pertaining to political, military, economic history, religion, civilization and culture.

It is none of our intention to analyse here Vasile Pârvan's contribution to the major questions of South-East European prehistory and early history. We solely wish to evince some directions of research, some ideas and conclusions which — to quote Prof. Radu Vulpe — irrespective of the time elapsed and the progress witnessed by the science of archeology still maintain their solidity and, we would like to add, their actuality¹¹.

Vasile Parvan did not deal with prehistory but held the research of prehistory in high esteem, encouraged his former students, who had become his collaborators, to initiate systematical excavations in neolithic, eneolithic and Bronze Age sites. He underlined in connection with these researches: "... the characteristic points should be chosen for immediate excavations so as to set up a succession in time and a space relation among the prehistoric cultures which intermingle on the Romanian soil. From a historic point of view it is necessary to examine the question of the historic origins of the cultures in the 3rd, 2nd and 1st millennia in the South-East European area relying on stratigraphical and typological bases. The studies performed in Romania where the various cultures mingle will provide definite solutions to these questions"¹². In 1925 on presenting the results of the excavations campaign in the history department of the Romanian Academy, V. Pârvan showed the importance of the discoveries of the Gumelnița site and of other neolithic sites in the Danubé Plain. He mainly focused on those elements which witnessed links between the South-Western Balkan Peninsula and the Southern Aegean Sea¹³.

Though the archeological excavations were scarce Vasile Pârvan intuited that there had been links in the 2nd millennia (the Bronze Age) between the Aegean World and the Carpathian Danubian Europe. He pointed that: "to the Transylvanian forms of metal industry which are conspicuous with the Aegean world, ever since the Bronze Age the "Mycenaean" and even the "Minoan" forms discovered in the Carpathian-Danubian area in the 2nd millennium B.C. are a reverse equivalent"¹⁴. He wrote to the same effect in his *Getica*: "When the archeology of the Getic

¹⁰ Al. Zub, introduction to the volume V. Parvan, *Scieri*, p. 19.

¹¹ R. Vulpe, *Prefața traducătorului*, to V. Pârvan, *Dacia. Civilizațiile antice din țările carpato-danubiene*, 4th ed., Editura științifică, Bucharest, 1967, p. 25 (this study will be quoted further on as *Dacia* ...).

¹² V. Pârvan, *Probleme de arheologie în România*, p. 6.

¹³ Idem, *Săpturările arheologice din România în vara anului 1925*, în "Analele Academiei. Dezbateri", XLVI, 1925/1926, pp. 10 — 11.

¹⁴ Idem, *Da ia* ..., p. 83.

Bronze Age develops, we foresee that many chapters of the prehistory of our ancestors in the 2nd millennium will be explained and illustrated with excerpts from the Iliad and Odyssey¹⁵". Vasile Pârvan was fully entitled to appreciate that the Bronze Age did not have an even development in the entire area we are dealing with, and insisted on the important distinctions established between the West of Balkan Peninsula, Pannonia and the Carpathian Danubian areas¹⁶. Starting with the Bronze Age some distinct characteristics can be followed in the way of life, in the religious beliefs, etc. between the early Thracians of the Carpathians and the Danube and those living on the Southern area of the Balkans, traits which permeated the Iron Age. Thus as to the occupations Pârvan showed that the inhabitants of the Carpathian Danubian area were mainly agriculturists (a decisive argument was the frequency of sickles discovered here) while the Southern early Thracians were mainly cattle breeders (owners of large herds and unrivalled horse-breeders). The Uranian beliefs were kept constantly by the Indo-Europeans who had been established during the Bronze Age in the Carpathians in comparison to those living in the South who greatly adopted Chthonian cults of the Mediterranean, Helladic Greece and Minoan Crete¹⁷.

But Pârvan's studies did not focus on these early epochs. His main and permanent concern was the birth of the Romanian people. As he used to confess, he went back in time up to prehistory in order to understand and explain more correctly the history and civilization of the Geto-Dacians in the 1st millennium: "In order to understand the birth, the development and the persistence of the Danubian Romanity we have first of all to learn the early history of central and Carpathian Balkan Europe in the 1st millennium B.C."¹⁸ These are the concluding words of Pârvan's monumental *Getica* dedicated together with some other works of lesser extent but denser in ideas and interpretations to the Geto-Dacian natives and the penetration of the Roman civilisation in the Carpathian-Danubian area much before the transformation of Dacia into a Roman province, as well as to the Daco-Roman symbiosis, the persistence of the Danubian Romanity after the abandonment of the province.

Vasile Pârvan viewed history on its whole from the standpoint of culture, of the creative human activity: "... culture is the only possible object for history. For only there where culture begins, that is the human reformatory manifestation within the natural cosmic world, does history get a start"¹⁹. For the Romanian scholar the terms 'civilization' and 'culture' were synonymous; he nevertheless made a distinction between material and spiritual civilization or culture, considering the former "stale", "ethnographical" and the latter "creative". With these considerations in view we find it only natural that Pârvan should have allotted plenty of space in *Getica* to the most various aspects of the Geto-Dacian culture and civilisation, deemed necessary for the reconstitution

¹⁵ Idem, *Getica. O protoistorie a Daciei*, Bucharest, 1926, p. 293 (quoted further on as *Getica* ...).

¹⁶ Idem, *Dacia* ..., p. 51.

¹⁷ Ibidem, pp. 53 - 54.

¹⁸ Idem, *Getica* ..., p. 724.

¹⁹ Idem, *Idel și forme istorice*, Editura Cartea Românească, Bucharest, 1920, p. 53.

of their way of life and the vast comparative study in this direction: "we endeavoured to show what was specific Getic as compared to the South-Thracian culture and generally speaking to the culture of the surrounding peoples" ²⁰.

This vast approach enabled him to find that the Thracians were not a homogeneous population and uniform in the whole geographical area they covered and he fought against the confusion made between the Southern Thracians (also called Aegean) and the Northern Thracians (whom Pârvan always called Getae). The two populations, related but not identical, with many common elements in their civilization and culture but also with distinct features, were separated in space by the Balkan Mountains. Relying on onomastics and toponymy V. Pârvan firmly maintained that the language spoken by the Getae was different from that of the Thracians ²¹. On the other hand the Thracians were even more different on their totality from their neighbours, the Illyrians: "... to set the Illyrians together with the Thracian is as much as to make a single nation out of the Celts and the Germans or to confound Latin with Greek" ²².

In the fifth chapter of *Getica*, Vasile Pârvan reassembled the ethnical map of Central Europe and of South-East Europe during the Iron Age relying on the toponymy preserved with the ancient authors. This is maybe the most comprehensive and detailed historic and philologic analysis of the sources specifying the area inhabited by the Geto-Dacians populations and by their contemporaries.

All of Pârvan's studies contain references to the alien facts (cultural influences and ethnic penetrations) which contributed to the specific configuration of the civilization in the area of the Carpathians, Danube and Black Sea. The study which displays this entire question in its entire complexity and in a remarkably concise style is *Dacia. Civilizațiile antice din țările carpato-danubiene* (Dacia. The ancient civilizations of the Carpathian-Danubian lands). Its chapters are most telling in this respect: I. *Carpato-danubienii și vilanovienii*; II. *Carpato-Danubienii și scitii*; III. *Carpato-danubienii și romanii*. Were we to use a concise formula to characterize this book we could call it the book of convergences and cultural interferences.

Considering the archeological researches from the last decades the part played by each of these last alien factors was redeemed and detailed and special attention was paid to the importance of the Celtic contribution to the genesis of the Geto-Dacian Later Iron Age. Still the idea of a fruitful Celtic penetration in pre-Roman Dacia is actual and most significant. Pârvan was vainly accused of having exaggerated the Scythian element. At places he called the Hallstatt in Dacia "The Scythian Age" in an epoch when Scythianism and Celtism were in fashion and an obsession in the European archeological research. Nevertheless he evaluated correctly the part played by this factor in the genesis of the First Iron Age in the Carpathian-Danubian area and in the Balkan Peninsula: "If the Scythian culture in Dacia was somehow isolated and poor ...

²⁰ Idem, *Getica*..., p. 657.

²¹ Ibidem, pp. 159 - 165.

²² Ibidem, p. 285.

it is obvious that it was not the poor Scythian enclaves but the powerful and large central and South-European area of Hallstatt which provided even after the arrival of the Scythians, the most active element in the transition to a new civilization”²³. Pârvan thought the big center of indigenous culture in South-East Europe from the summit of the First Iron Age was the Adriatic Sea, the Veneti-Illyrian civilization — from which many cultural elements irradiated towards Dacia, especially to its South-Western part²⁴. According to Radu Vulpe: “As with the Celtic influences we could possibly discuss one aspect or the other of the Italic-Villanovian penetrations or of the Scythian penetrations in the Carpathian-Danubian area but never the existence of these penetrations as such”²⁵. It is very important though that V. Pârvan should have noticed these factors and brought them to discussion into the Romanian archeology. The historians who examined the viewpoints expressed by Pârvan on the importance of one or the other of the external facts in the genesis of Hallstatt and Late Iron Age failed to notice that Pârvan referred to cultural Greek-Scythian elements and not to pure Scythian ones which could be witnessed in later Dacia. He had referred to the Celts as carriers of a LaTène culture in the formation of which there were many and important Mediterranean elements, and to the penetration of the Greek and Roman culture, both essentially southern. Thus without formulating the idea in a concise way Pârvan recognized the importance and the priority of the Mediterranean South as the starting point of a superior culture which reached through various ways the Carpathians and the Danube.

Vasile Pârvan recognized and examined repeatedly the influence of the Greek factor in the genesis of the Second Iron Age with the Geto-Dacians. He underlined that the Hellenistic influences penetrated Dacia not only from the South-East way of the Danube and its tributaries but also from the South, from Thracia which was deeply hellenized as well as from Macedonia and from the Illyrian South-West also contaminated by the same Greek element²⁶. From the point of view of intensity of action V. Pârvan thought that the Greek influence had been older (dating from the 5 th cent. B.C.) and more powerful than the Celtic influence. By their contacts with the Greeks the Geto-Dacians got elements of Southern civilization easy to trace in the various compartments of their civilization. Despite the long contact between them, V. Pârvan noticed that within the Getian world (except for the Getae who lived nearby Greek cities²⁷) there was no Hellenization comparable to the Southern Thracians²⁸. In the penetration of the Southern cultural elements (firstly Greek and then Roman) into the Geto-Dacian world Pârvan attributed an essential part to commerce, to the economic penetration constantly oriented from South to North and in this context he underlined

²³ Ibidem, p. 365.

²⁴ Ibidem, p. 323.

²⁵ R. Vulpe, *op. cit.*, pp. 26 — 27.

²⁶ V. Pârvan, *Getica* . . . , p. 607.

²⁷ The excavations performed by V. Pârvan at Histria and the excavations of the last decades confirmed the Geto-Greek coinhabitation within the city and within the “extra-muros” districts.

²⁸ V. Pârvan, *Dacia* . . . , p. 92.

the importance of the sea "Positively the South enhanced the Carpathian Balkan areas by the two seas extending from the Mediterranean up to the North : the Black Sea and the Adriatic Sea . . ." ²⁹

The Roman penetration in the Balkan Peninsula and in the Carpathian-Danubian Pontine area was constantly examined especially in the light of the formation and evolution of the Danubian Romanity treated as "a phenomenon of universal history wherefrom resulted the Romanity of the Romanian people"³⁰. The idea of Roman penetration under the form of various civilization elements ever since the 3rd cent.B.C. in the Lower Danube regions is most valuable³¹. The essential remarks on the Romanity (its quality and intensity) of various provinces in South-East Europe (Moesia Superior, Dalmatia, Pannonia Thracia, Moesia Inferior) are of utmost importance in the examination of the Romanisation process. While in Moesia Inferior and Dalmatia (except for the coast) Romanity was neither too old nor intense, and Thracia was deeply and irreversibly hellenized, Pannonia displayed an intense Romanis, most solid and deep but devoid of a local ethnical base, with a mixture of Celts, Illyrians, Thracians and Dacians ³². As far as Moesia Inferior was concerned around 100 B.C. it was deeply Romanized as proved by the inscription and other monuments of civilization. Pârvan insisted on the strong Romanization of the areas North of the Haemus Mountains, i.e. Northern Bulgaria and Dobrogea. The Romanity was genuine and more powerful than that of Pannonia and it possessed a further quality in the homogeneous ethnical basis it lay on, namely the Geto-Dacians ³³. In the light of these remarks the Latinity of the Romanian people does not simply follow a mere act of conquest achieved by Emperor Trajan but it is in fact a complete and lengthy historic process developed equally in the Danube area. The vast analysis of the Romanization process in the Balkans and everywhere in Europe enabled V. Pârvan to conclude : " . . . the today Romanity of the Danube could not be of Balkan origin for the good reason that the Balkans were not Romanized . . . it is essentially and exclusively Danubian : to its strength in resisting contributed the Romans from all the Danubian countries firstly : the Pannonias and Moesia Inferior immediately after. Dalmatia and Moesia Superior decided the essentially Latin nature of the contemporary Romanianship. When the Slavs came, the pastoral Romanity of Dalmatia and that of Moesia Superior were little by little undermined and destroyed. On the contrary, the agricultural Romanity of Dacia and of Moesia Inferior resisted to these days"³⁴. Another valuable idea in Pârvan's work is the uninterrupted link which existed between the North Danubian Romanity and that of the South centuries on end after the abandonment of the Dacia province.

In fact Vasile Pârvan grants a special place to the *Danube* within all the historic processes which took place in South-East Europe and this idea is recurrent in studies of historic geography or anthropogeo-

²⁹ Idem, *Getica*, . . . , p. 716.

³⁰ R. Vulpe, *op. cit.*, p. 27.

³¹ V. Pârvan, *Inceputurile viefii romane la gurile Dandrii*, Bucharest, 1923, *passim*.

³² Idem, *Dacia* . . . , pp. 136 - 144.

³³ Ibidem, p. 150.

³⁴ Ibidem, p. 156.

graphy. He underlined: "... independently from the nations which inhabit it, the Danube area was from the ancient times one single world, one unified body of human geography. The Romans influenced and were influenced and a whole distinct culture, the Danubian Romanity, was born distinct from the Gallic or Spanish Romanity"³⁵. The importance of the Danube mediating between South-East and the West of the Balkan Peninsula and in this way mediating equally in the relations with Western Europe ensues from the following quotation: "... once more the Danube (prolonged on the Sava river) as a large way of circulation between the Adriatic Sea and the Black Sea made its duty: the colonization trend to the prosperous countries of the Lower Danube brought genuine Roman elements from Italy, Noricum, Dalmatia and Pannonia"³⁶. And finally: "That is the reason why Trajan's colonists did not perish but on the contrary resisted and became more numerous, for the Danube has never been an evil enemy which separated brothers but a good friend who united them"³⁷.

★

Nicolae Iorga said that Vasile Pârvan opened a new era in the pre-history and early history of Romania³⁸. His work was continued by his students, by the archeological school he founded. He was a great historian of the antiquity and of the European early history. The importance of his work lies in the vastity of questions he approached, in the fruitfulness of the ideas he produced and which opened unforeseen prospects to the studies on ancient history. He had great merits in introducing rigorous methods in the technique of excavations. The complex historic interpretation of the material issued from the excavations is of utmost importance. The scientific legacy handed down by Vasile Pârvan is so rich that some of his ideas on monumental studies dealing with South-East Europe have not yet been fulfilled. It is still the duty of those who at present make efforts in this field to turn to account and continue this legacy by taking down the best cultural traditions and fulfilling new steps in the science of history and the grant of its progress. To use Pârvan's words, "Tradition means for the life of mankind continuity in the struggle and effort for culture. Every generation hands down to the following one and each century and millennium hands down to the following ones the results of their experiences. There is no culture without tradition..."³⁹

³⁵ Ibidem, p. 155.

³⁶ Ibidem, p. 148.

³⁷ Idem, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului*, p. 201.

³⁸ N. Iorga, *Oameni care au fost*, II, Bucharest, 1967, p. 235.

³⁹ V. Pârvan, *Idei și forme istorice*, p. 168.

AU SUJET DES «CORRIDORS CULTURELS» DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE (II)

RĂZVAN THEODORESCU

Dans l'histoire de la civilisation médiévale sud-est européenne, l'unité, sans doute relative, du «corridor» oriental s'est manifestée de diverses manières; elle s'est, pour ainsi dire, moulée sur une certaine «unité impériale» qui, à l'époque byzantine et ottomane, était propre à cette partie du monde d'une façon au sujet de laquelle il n'y a pas lieu d'insister ici. Il est suffisant, par exemple, de mentionner qu'au temps même où s'achevait l'ethnogenèse roumaine dans l'espace carpato-danubien-pontique, ainsi qu'aux premiers temps de l'effective affirmation dans les Balkans des Protobulgares orientaux — j'ai donc envisagé le VIII^e siècle et le début du IX^e —, l'Empire byzantin, bien qu'alors au moment de l'une des plus sérieuses éclipses de son pouvoir sur la Péninsule, n'y a pas moins déterminé quelques réduits mais significatifs mouvements de population, dus à des raisons et avec des conséquences dont la nature relevait de mentalités et de croyances propres à la dite zone. Je pense, ainsi, à ces transferts en Thrace, sous Constantin V Copronyme (755) et Léon IV (778), d'éléments hérétiques, hétérodoxes, de l'Asie Mineure orientale et sud-orientale — en l'espèce des régions de Théodosiopolis, Mélitène, Germanikéïa —, qui ont précédé la fameuse colonisation, en Thrace toujours, à Philippopolis plus exactement, des Pauliciens que les sources mentionnent au temps de Jean Tsimiskès (975 env.)¹; on sait que les échos culturels de cette colonisation arrivèrent jusque dans les contrées du Paristrion, tel que j'ai tenté de les déceler dans les monuments rupestres de Murfatlar² dont les analogies d'ordre architectural et iconographique (croix, oiseaux, bestiaire fantastique) se retrouvent d'ailleurs, dans la même zone du «corridor» oriental, dans les lointains monuments micrasiatiques cappadociens et, plus près que ceux-ci, à Topcika³ en Thrace bulgare et à Midyé⁴ en Thrace turque, ces analogies étant datées aux derniers siècles du premier millénaire. J'ajoute tout de suite qu'en général de semblables transferts de populations dans les zones de plaine

¹ I. Duicev, *La Bulgarie médiévale, le monde méditerranéen et pontique. Relations culturelles (corapport)*, dans *III^e Congrès international des études du Sud-Est européen*, Bucarest, 1974, p. 19 — 21.

² R. Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident la începuturile culturii medievale românești (secolele X — XIV)*, Bucarest, 1974, p. 95.

³ *Loc. cit.*, note 142.

⁴ S. Eyice, *Les monuments byzantins de la Thrace turque*, dans *XVIII Corso di cultura sull'arte ravennate e bizantina*, Ravenne, 1971, p. 302.

et de steppe du « corridor » oriental n'avaient rien d'exceptionnel, comme ne l'avait pas eu ceux de l'Antiquité d'ailleurs, si l'on se rappelle le cas de ces habitants des environs d'Andrinople pris en captivité par le khan bulgare Kroum et arrivés à la première moitié du IX^e siècle quelque part au nord du Bas-Danube oriental, puis délivrés par la flotte byzantine de l'empereur Théophile.

L'histoire de ce « corridor » culturel oriental a certainement été profondément marquée par le développement du premier Etat bulgare dans le nord-est de la Péninsule, précisément là où vont être érigés aux VIII^e, IX^e et X^e siècles les complexes monuments, de l'époque païenne touranienne et chrétienne slave, des trois résidences politiques et spirituelles de ces Bulgares récemment venus, à savoir Pliska, Madara et Preslav. L'institution de l'Etat bulgare dans cette zone et son évolution ne tenaient point du hasard si l'on songe qu'il était lié vers le nord, par la steppe de Dobroudja et de Bessarabie, à ce Barbaricum nord-pontique où poursuivaient une existence nomade ses congénères, et vers le sud à cette haute civilisation de Byzance où menait la route unissant Šumen à Andrinople⁵ par Jambol et la vallée de la Maritza, de même qu'il sera lié, au cours du X^e siècle, avec l'Asie Mineure⁶ et, pareillement, avec les terres russes et la Crimée par des relations que ne marqueront pas moins l'histoire du « corridor » oriental.

En effet, si l'ancien centre de vie grecque qu'était la Chersonèse Taurique — devenue au milieu du IX^e siècle résidence d'un thème byzantin de la Crimée⁷ — s'intégrait à nouveau avec son hinterland, par son commerce avec la côte anatolienne et par des rapports bien établis de dépendance avec Constantinople, à l'espace balkano-pontique — ainsi qu'il l'avait été pendant l'Antiquité hellène ou bien pendant la Basse-Antiquité romaine, puis à l'époque romano-byzantine —, sa principale fonction culturelle ayant été de relier une civilisation héritant de la spiritualité gréco-romaine avec un monde qui, partiellement, était le successeur du monde « barbare » antique et pré-médiéval, il n'est pas moins vrai que le premier bénéficiaire de ces relations devenait à présent la Russie kiévienne. Celle-ci se voyait mise d'emblée — et tout naturellement — en rapport avec Byzance et la région bulgare balkanique par ce « corridor » oriental de l'Europe du Sud-Est avec lequel elle avait contracté de multiples liens, notamment aux X^e et XI^e siècles, par l'entremise de la Crimée précisément. Preuve en est — l'exemple que je m'appête à donner est emprunté à la sphère de la toponymie — l'écho éveillé par l'espace russo-pontique au Bas-Danube oriental où l'antique Transmarisca de la Mésie Inférieure — devenue au Moyen Age bulgare le Tutrakan — rappelait

⁵ K. Dietrich, *Zur Kulturgeographie und Kulturgeschichte des byzantinischen Balkanhandels*, « Byzantinische Zeitschrift », 1, 1931, p. 42. En 1979 à une partie de cette zone de civilisation fut dédié le symposium de Nesebăr « Bulgaria Pontica Medii Aevii » (« Byzantinobulgarica », VII, 1981).

⁶ D. Dragojlović, *Relations culturelles des slaves du sud avec l'Asie Mineure au X^e siècle*, dans III^e Congrès *Résumés des communications*, I, Bucarest, 1974, p. 129.

⁷ J. Smedley, *Trade in Cherson, 6th — 10th Centuries*, dans *Actes du XV^e Congrès International d'Etudes Byzantines*. Athènes. Septembre 1976, IV, Athènes, 1980, p. 291 — 297.

de très près, comme toponyme — à travers des voies encore contradictoires —, le nom de ce Tmutarakan d'entre la Mer Noire et la Mer d'Azov⁸.

Le fait est que sur la route de terre qui, débouchant de Constantinople, traversait Anchialos et Messembria — cette dernière représentant le plus important centre byzantin de la côte ouest-pontique⁹ avec ses églises si pittoresques et si caractéristiques —, puis Varna et les contrées de la Dobroudja et d'au-delà des Bouches du Danube¹⁰, de même que sur la route maritime parallèle qu'avaient adoptée les Russes aux IX^e — X^e siècles dans leur descente vers Byzance¹¹ et qu'adopteront dans le sens inverse, aux XIII^e — XIV^e siècles surtout, les navires génois et vénitiens arrivés aux colonies-emporia de Caffa, Soldaïa (Sudak), Tana, Cetatea Albă, Vicina et Trébizonde (assurant ainsi une fois de plus, durant le Moyen Age préottoman¹², une remarquable unité du paysage culturel de la Mer Noire, ressentie depuis les pratiques commerciales jusqu'aux types de fortifications entre autres), arrivaient au Nord des marchandises rares et précieuses : des broderies des XI^e — XII^e siècles, aux fils d'or et d'argent en relief et aux motifs floraux, végétaux et géométriques, découvertes par les archéologues à Chersonèse, à Sudak et à Mangop¹³, une poterie de bonne qualité des XIII^e — XIV^e siècles trouvée tout autant en Crimée que dans les centres de la Horde d'Or sur le territoire d'au-delà du Prout (à Costești et à Orheiul Vechi¹⁴), ou de la céramique de luxe, émaillée, ornée de motifs héraldiques byzantins et découverte au sud de la Dobroudja, à Păcuiul lui Soare, ainsi qu'au sud de la Crimée, à Chersonèse toujours¹⁵.

Sur ce même « corridor » oriental, l'historien de la civilisation médiévale sud-est européenne se trouve devant le phénomène tout particulier de l'extension au XIV^e siècle — soit à l'époque d'une crise progressive du pouvoir impérial byzantin — de l'autorité immédiate du Patriarcat de Constantinople, lequel représente le deuxième facteur d'autorité à vocation oecuménique de Byzance. Je viens de dire phénomène tout particulier car c'en est un que l'on ne retrouve guère sur l'autre « corridor », occidental, étant donné qu'il relève dans sa meilleure partie de la beaucoup plus notable perméabilité du littoral pontique à la civilisation et aux institutions d'une hiérarchie spirituelle grecque qui, peu après 1300, était toute-puissante dans ces *πατριαρχικά καστέλλια* obéissants de Constan-

⁸ G. Cankova-Petkova, *L'établissement des slaves et protobulgares en Bulgarie du nord-est actuelle et le sort de certaines villes riveraines du Danube*, « Etudes historiques », V, 1970, pp. 227 — 228 ; cf. A. Kuzev, *Prinosi kăm istoriata na srednovekovnite kreposti po Dolnita Dunav. I. Tutrakan i Ruse*, « Izvestia na narodniiia Muzei Varna », XVII, 1966, p. 49.

⁹ V. Velkov, *Zur Geschichte Mesembrias im 11. Jahrhundert*, « Byzantinobulgarica », II, 1966, p. 271.

¹⁰ K. Dietrich, *op. cit.*, p. 45.

¹¹ B. Primov, *Certain Aspects of the International Importance of the First Bulgarian Empire*, « Etudes historiques », V, 1970, p. 204.

¹² N. Iorga, *Drumurile de comerț createoare ale statelor românești*, Bucarest, 1928, p. 12.

¹³ M. A. Novickja, *Les broderies ornementales de Crimée au Moyen-Age*, « Byzantion », XLIII, 1973 — 1974, p. 151 — 157.

¹⁴ V. Spinei, *Începuturile vieii urbane la Brlad și problema berladnicilor*, « Anuarul Institutului de Istorie și Arheologie "A. D. Xenopol" », XVI, 1979, p. 286.

¹⁵ R. Theodorescu, *În jurul „despotiei” lui Mircea cel Bătrân sau despre un însemn sculptat și pictat de la Cozia*, dans *Itinerarii medievale*, Bucarest, 1979, p. 141.

tinople¹⁶. Ceux-ci s'alignaient depuis les alentours de Varna, de Kavarna et de Caliacra — centre ecclésiastique du « despotat » de Dobroudja, avec des églises et une céramique aux proches analogies à Messembria dans le sud, ainsi qu'à Enisala dans le nord¹⁷ — jusqu'à Dristra (Silistra) où, à la fin du même XIV^e siècle, des monnaies étaient frappées à la légende rédigée en grec¹⁸ et où, au cours des premières années du XV^e siècle, une inscription sera apposée en l'honneur de Mircea l'Ancien, en grec encore. Et la file de ces centres dépendants du Patriarcat de Constantinople se poursuivait jusqu'au loin, à Chilia sur le Danube.

S'enchaînant de la sorte, s'intégrant organiquement à l'histoire de ce « corridor » oriental, certains faits et certaines données de l'histoire roumaine médiévale proprement dite seront mieux compris, de même que, parmi les liens traditionnels cultivés par les villes et les Etats de l'espace roumain, certains seront plus clairement intégrables dans une histoire du Sud-Est de l'Europe.

Tel serait le cas de ce que Iorga a appelé — et que des historiens ultérieurs ont accepté comme terme — le « corridor hongrois » de la Valachie orientale¹⁹, à propos du document bien connu de juin 1358 octroyé par le roi Louis d'Anjou aux marchands de Braşov²⁰, auxquels il était permis de circuler sur la « route de Brăila », celle qui devait progressivement devenir « la route des bergers (*mocani*) transylvains » dans leur transhumance vers le Bas-Danube et la Mer Noire. La route passant entre le Buzău et la Prahova, à l'endroit du confluent de la Ialomîţa avec le Danube, et se poursuivant jusqu'où le Siret se jette dans le Danube, on est en droit de considérer le document comme une tentative angevine d'affirmer son droit plutôt politique, issu — dans l'esprit de la royauté hongroise — « de la fiction périmée de l'évêché de Milcovie »²¹, lui-même issu de la souvenance d'une éphémère expansion des Chevaliers Teutoniques du Sud-Est de la Transylvanie vers la Valachie (voir, comme de probables échos, certains toponymes « occidentalissants » dans les zones de la

¹⁶ E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la istoria românilor* (éd. N. Iorga), XIV, I, Bucarest, 1915, no. 1, p. 1 (il s'agit d'une liste des années 1318 — 1323).

¹⁷ G. Djingov, *Kaliakra and the Feudal Bulgarian Principality in Dobroudja*, dans *XIV^e Congrès International d'Etudes Byzantines*. Bucarest, Septembre, 1971, *Résumés — Communications*, Bucarest, 1971, p. 13 — 15; idem, *Srednovekovna žarkva v Kaliakra*, « *Izvestiia na arheologhiceskaia Institut* », XXXIII, 1972, p. 315 — 324; V. Gjuzelev, *Srednovekovnata krepost Kaliakra prez XIII — srednata na XV v.*, « *Izvestiia na narodniiia Muzei Varna* », XXIV, 1973, p. 123 — 138.

¹⁸ Petre Diaconu, *O formaţiune statală la Dunărea de Jos la sfârşitul secolului al XIV-lea necunoscută pînă în prezent*, « *Studii şi cercetări de istorie veche şi arheologie* » 2, 1978, p. 185 — 201.

¹⁹ N. Iorga, *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*, III, Bucarest, 1937, p. 253.

²⁰ E. de Hurmuzaki, *Documente . . .* (éd. N. Densuşianu), I, 2, Bucarest, 1890, n° 41, p. 58 : « inter Bozam et Prahova a loco videlicet ubi fluvius Iiontha vocatus in Danobium, usque locum ubi fluvius Zereth nominatus similiter in ipsum Danobium cadunt ».

²¹ M. Holban, *Contribuţii la studiul raporturilor dintre Ţara Românească şi Ungaria angvină (Problema stăpînirii efective a Severinului şi a suzeranităţii în legătură cu drumul Brăilei)*, dans *Ţin cronică relaţiilor româno-ungare în secolele XIII — XIV*, Bucarest, 1981, p. 151. Voir plus récemment S. Iosipescu, *Drumuri comerciale în Europa centrală şi sud-estică şi însemnătatea lor politică (secolele XIV — XVI)*, « *Anuarul Institutului de istorie şi arheologie "A. D. Xenopol"* », XIX, 1982, p. 275 — 276.

Prahova, du Buzău et de la Ialomița : Baldovinești ²², Baldovinu, Didrich devenu Dridu, Alamanu ²³, Bartolomeu devenu Berteau ²⁴). Le document en question fut suivi par le privilège de janvier 1368 octroyé par Vladislav I^{er} de Valachie aux mêmes marchands de Brașov pour la même route de Brăila et précisément au cours de l'année même où ces marchands se trouvaient présents pour affaires dans les « contrées tartares » de Demetrius « princeps Tartarorum » ²⁵, quelque part dans les zones de la Dobroudja septentrionale ou peut-être de la Moldavie méridionale, voire du côté de Chilia ou de Cetatea Albă. Quoiqu'il en fût, des textes comme ceux que je viens de mentionner indiquent clairement qu'au XIV^e siècle l'importante ville transylvaine du Pays de la Birsă était directement reliée à la zone istro-pontique — reliée organiquement dirais-je — par des voies qui, de nombreux siècles avant même, avaient été celles de la communication de la Dacie avec la Mésie Inférieure, pour être plus tard à nouveau traversées, du Sud vers le Nord, par ces marchands de Nicopole, Varna, Silistra et Constantinople — autant de villes situées, on le voit, sur le « corridor » oriental de l'Europe du Sud-Est — mentionnées dans le registre douanier de Brașov au XVI^e siècle ²⁶. Ces voies, précisément les mêmes, seront aussi empruntées du Nord vers le Sud par les bergers des parages transylvains (Săcele, Bran, Brețcu, Covasna ²⁷), porteurs d'une culture folklorique originale et spécifique, et que l'exercice régulier d'une transhumance pastorale fera hiverner dans les prés de la plaine valaque du Bărăgan, du Bournas et sur les bords des grands étangs danubiens, ou plus loin, au-delà du fleuve qu'ils franchiront aux « gués des moutons » (« vaduri ale oilor »), ou bien encore à Hirșova, à Brăila ²⁸ et ailleurs, dans les Balkans, en Dobroudja et jusqu'à Cetatea Albă ²⁹. Les origines de cette transhumance — tout dernièrement reconsidérée sous le rapport de ses significations historiques — remontent vers 1300 ³⁰, cependant que l'apogée de ce phénomène pastoral se placera vers le XVIII^e siècle.

Tournant maintenant nos regards vers les débuts de l'Etat moldave, je dirai que le problème des liens de ce dernier avec la zone istro-pontique se présente sous un jour identique, comme il ressort de l'information délivrée par les actes de Caffa pour l'année 1386, au sujet de ce

²² N. Iorga, *Revelații toponimice pentru istoria neștiută a românilor*, « Analele Academiei Române. Memoriile secțiunii istorice », s. III, t. XXIII, 1940—1941, p. 346.

²³ R. Theodorescu, *Bizanț, Balcani, Occident ...*, p. 133.

²⁴ N. Iorga, *Moșnenii de pe Verbilău și de pe Valea Buzdului*, « Analele Academiei Române »... , s. III, t. XII, 1932, p. 201.

²⁵ F. Zimmermann, C. Werner, G. Müller, *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, II, Sibiu, 1897, n° 917, p. 315.

²⁶ R. Manolescu, *Quelques aspects concernant la participation des marchands de la Presque'Ile Balkanique au commerce avec la Valachie et la Transylvanie dans la première moitié du XVI^e siècle*, dans III^e Congrès..., *Résumés...*, p. 181.

²⁷ *Țara Bîrsei* (éd. N. Dunăre), II, Bucarest, 1974, p. 70.

²⁸ Pour les particularités historiques et ethnographiques de cette région jouissant d'une certaine autonomie médiévale, voir G. Moraru, *Vechi urme de organizare socială în satele pescărești din zona Brăilei*, « Revista de etnografie și folclor », 2, 1976, p. 133 — 145.

²⁹ I. I. Ghelasse, *Mocanii. Importanța și evoluția lor social-economică în România. Expansiunea lor în cîmpia Tisei, în Caucaz și Crimeea*, 3^e éd., Bucarest, 1944.

³⁰ C. Bucur, *Introducere la istoria civilizației tehnice populare românești*, thèse de doctorat, Institut d'Histoire de l'Art de Bucarest, juin 1981

Constantin (Costea), le maître probable du Sud moldave ³¹, peu après qu'y avait pris fin l'autorité de quelque « beg » tartare, à l'instar de ce qu'avait été, quelques décennies avant, le tout justement évoqué Demetrius, possesseur des terres du futur « Bas-Pays » du voïvodat moldave formé à l'Est des Carpates. Renfermant les contrées de Vaslui, Tutova, Birlad, Tecuci, Covurlui, ce « Bas-Pays » caractérisé par des particularités régionales que l'on connaît bien, a su garder longtemps celles-ci, depuis ses institutions à sa culture matérielle ³², jusqu'après l'époque des premiers princes Mușat dont l'autorité va s'étendre à la zone de Cetatea Albă même. Identique est aussi la situation — bien qu'infiniment plus complexe — de la directe domination turque, après 1484, sur le bassin de la Mer Noire, lorsque tombent les cités de Chilia et de Cetatea Albă (cette dernière recevant de Mahomet II des privilèges de commerce avec Constantinople, Andrinople et Brousse ³³). Cette domination ottomane témoigne d'une organisation méthodique sur toute l'étendue du pachalik de Roumélie, aux XV^e — XVI^e siècles, dans ses deux sandjaks — celui de Bulgarie avec la capitale à Nicopole et les raïas de Turnu et de Giurgiu, et celui de Dobroudja avec la résidence à Silistra et les raïas de Brăila, de Chilia et de Cetatea Albă; méthodique aussi l'était-elle, l'organisation ottomane, dans le pachalik de Silistra au début du XVII^e siècle, celui-ci comprenant une bonne partie du « corridor » oriental, depuis les détroits méridionaux jusqu'à Oceaikov et aux Bouches du Dniepr ³⁴.

Tout comme le « corridor » oriental de l'Europe de Sud-Est, le « corridor » occidental présente pendant le Moyen Age un aspect aussi unitaire du point de vue de son histoire culturelle que morcelé sous le rapport de sa composition politique, si éloignée celle-ci de l'« unité impériale » dont j'ai parlé au sujet du précédent « corridor ». Le « corridor » occidental traversait en effet des contrées de l'Empire byzantin, des possessions des Nemanja serbes et des Šišmanides de Vidin, des terres du royaume apostolique de Hongrie et de la moitié Ouest du voïvodat valaque — autant de régions devenues, à l'exception de la toute dernière, aux XV^e — XVI^e siècles, des provinces ottomanes.

Les anciennes relations de la Mésie Supérieure ou des zones centro-occidentales de la Péninsule Balkanique avec les régions transdanubiennes, entretenues au temps de Justinien, se renouèrent aux VIII^e — IX^e siècles dès que la « terra Avarorum », mentionnée par les sources occidentales comme située entre la Tisza et le Moyen-Danube, devint un objectif pour la pénétration des Bulgares de Kroum et d'Omourtag vers la Panonnie ³⁵; de même, vers 900 et 1000, quand les parties de Vidin et celles du Banat furent traversées par des moines « grecs » ayant trouvé refuge

³¹ Ș. Papacostea, *Aux débuts de l'Etat moldave. Considérations en marge d'une nouvelle source*, « Revue Roumaine d'Histoire », 1, 1973, p. 139 — 158.

³² R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 153.

³³ Il s'agit du privilège du 9 Juin 1456 : Șt. Andreescu, *Vlad Țepeș (Dracula). Între legendă și adevăr istoric*, Bucarest, 1976, p. 45.

³⁴ *Istoria României*, II, Bucarest, 1964, pp. 807 — 808; *Istoria României*, III, Bucarest, 1964, p. 32 — 33.

³⁵ H. Bulln, *Aux origines des formations étatiques des slaves du Moyen Danube au IX^e siècle*, dans *L'Europe aux IX^e — XI^e siècles*, Varsovie, 1968, p. 169 — 170.

auprès d'Athoum à Cenad ³⁶, lorsque certains centres de la région du Timiș ³⁷ relevèrent — par l'entremise d'un évêché nord-balkanique, celui de Branicevo — de l'archevêché d'Ohrid réorganisé en 1019—1020 par Basile II en tant que prolongement de la Justiniana Prima romano-byzantine ³⁸, dans le cadre plus large d'un programme idéologique et politique précis, dû au plus important basilée de la dynastie des empereurs macédoniens; pareillement, les relations entre les contrées du « corridor » occidental sont reprises, aux XI^e — XII^e siècles, par les membres du clergé byzantin arrivant jusqu'à Szeged, Tihany, Veszpreim ainsi que sur tout le territoire de la Hongrie méridionale en cette « métropole de Turquie » mentionnée par les sources comme y étant située aux premières décennies d'après l'an mil ³⁹. Ils ont été d'ailleurs, ces ecclésiastiques byzantins, les porteurs dans le royaume arpadien d'un art « mineur » de Byzance et de certaines timides formes d'architecture ou de sculpture décorative ⁴⁰, encore décelables à Székesfehérvár, ou bien de programmes iconographiques byzantino-orientaux, à l'instar de celui de la crypte romane de Feldebrő de la deuxième moitié du XII^e siècle, préparant ainsi — de nouveau sous le signe de Byzance — certains possibles contacts stylistiques, serbo-hongrois, aux alentours de 1200, visibles par exemple dans les deux monuments « royaux » de Studenica et d'Esztergom ⁴¹.

L'épanouissement de Thessalonique sous les Comnènes, dû précisément à cette route unissant la ville des bords du golfe Thermaïque avec Belgrade ⁴² et avec l'antique Sirmium devenue une possession hongroise au temps de Béla III en 1181; de même, le développement politique de la Macédoine, à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e ⁴³, avec des aspects spécifiques et des tendances particularistes dans l'empire des Paléologues — manifestes aussi à travers les sources numismatiques et diplomatiques — furent parfaitement parallèles de l'essor culturel des contrées macédoniennes. Celles-ci devinrent à nouveau, entre les X^e et XIV^e siècles notamment — pour plusieurs siècles par conséquent et sur plusieurs plans (histoire ecclésiastique, architecture religieuse, arts « mineurs ») — un authentique foyer de rayonnement d'expériences spirituelles et esthétiques dans les contrées occidentales et centrales des Balkans ainsi que vers le Nord du Danube dans les zones de l'Olténié et du Banat.

³⁶ R. Theodorescu, *op. cit.*, p. 74 — 75.

³⁷ I. D. Suci, *Contribuții la problema continuității : castrul Timiș*, « Revista de istorie », 7, 1976, p. 1051 — 1058.

³⁸ G. Prinzing, *Zur Entstehung und Rezeption der Ohrider Justiniana — Prima-Theorie im 12. Jahrhundert*, dans XV^e Congrès..., *Résumés des communications*, Athènes, 1976.

³⁹ N. Oikonomides, *A propos des relations ecclésiastiques entre Byzance et la Hongrie au XI^e siècle : le métropolitain de Turquie*, « Revue des études sud-est européennes », 3, 1971, p. 527 — 533.

⁴⁰ V. Vătășianu, *Arhitectura și sculptura romanică în Panonia medievală*, Bucarest, 1966, p. 9.

⁴¹ Z. Kádár, *Cycle de fresques à Feldebrő représentant Caïn et Abel*, dans *Actes du XII^e Congrès International d'Etudes Byzantines. Ochrde 1961*, III, Belgrade, 1964, p. 160 — 162; M. Corović-Ljubinković, *Estergonski zapadni portal i Studenica*, « Zbornik narodnog muzeja », VIII, 1975, p. 395 — 407.

⁴² A. R. Lewis, *The Danube Route and Byzantium 802 — 1195*, dans *Actes du XIV^e Congrès...*, II, Bucarest, 1975, p. 367.

⁴³ D. A. Zakythinis, *Etats — Sociétés — Cultures. En guise d'introduction*, dans *Art et société à Byzance sous les Paléologues*, Venise, 1971, p. 6.

Je ne m'arrêterai pas ici sur les détails — je l'ai fait une autre fois dans une étude spécialement consacrée à ce contexte. — concernant l'expansion de l'œuvre missionnaire monacale en langue slavonne — née du modèle monastique balkanique qu'ont été, par excellence, autour de 900, les établissements des bords du lac d'Ohrid fondés par les disciples de Cyrille et de Méthode, soit par Clément et Naoum —, une œuvre toujours et systématiquement accompagnée de la diffusion d'une architecture religieuse de plan triconque, avec une portée trinitaire symbolique précise et un tout aussi précis caractère fonctionnel liturgique pour les sanctuaires monacaux. La diffusion de ce plan s'est faite dans les formes employées à la fin du IX^e siècle et au début du X^e aux monastères de Saint Pantéléimon et de Saint Naoum d'Ohrid, puis à la même époque et dans la même région à Gorica, Zlesti, Zglavenica et employées toujours, au XI^e siècle, à l'église de la Vierge Coubelitissa de Castoria; avec la deuxième moitié du XIV^e siècle — au travers d'une architecture contaminée ou non par l'ainsi-nommé « triconque développé » du Mont Athos — ce plan passait dans les contrées serbes, plus exactement aux fondations monacales du fameux Isaïe de Chilandare, soit les monastères des Saints Archanges de Kučevište, dans la Skopska Crna Gora et Rdjavac dans la Kossovo-Métochija, pour franchir ensuite le Danube, aux couvents de l'Olténie roumaine fondés par le tout aussi fameux Nicodème, le moine venu de la Kraïna serbe et du Vidin bulgare, à Vodița et Tismana. Enfin, vers 1400, on retrouve ce plan dans le Banat, au monastère de Hodoș-Bodrog (et je rappelle à la fois que des échos immédiats de ce même plan triconque en architecture, mais aussi des échos de la sculpture décorative de la vallée de la Morava serbe, soit de Ravanica et Lazarica-Kruševac, apparaissent à la même époque — exprimés parfois identiquement — à Cozia en Olténie⁴⁴).

Tout autant, n'insisterai-je pas sur le fait qu'un trajet parfaitement identique — de la Macédoine à l'Olténie et au Banat — et précisément à la même époque, aux X^e — XIV^e siècles, suivirent les pièces d'orfèvrerie liturgique et laïque (vases, coupes et autres récipients en argent), devenues tellement caractéristiques de l'art médiéval des Balkans occidentaux, ainsi que du Bas-Danube occidental. Des pièces que j'ai fait descendre, naguère, comme typologie et décoration, du « cercle culturel » (« Kulturkreis ») auquel se rattache le trésor de Sinnicolaul Mare de Banat, avec des trouvailles telles que celles mises au jour aussi à Izgherli en Bulgarie de Sud-Ouest, à Temska en Serbie, à Gorno Orizari et à Stobi en Macédoine, à Gogoșu en Mehedinți, à Covei dans le Dolj et à Smederevo en Serbie danubienne⁴⁵, ces deux derniers sites illustrant des exemples de persistance jusqu'au XVI^e siècle.

Avec de pareilles formes architecturales et artistiques médiévales, ainsi qu'avec certaines autres de moindre importance peut-être mais extrêmement éloquentes aussi — comme cette poterie usuelle, décorée de couleur rouge, datée autour de 1300 et répandue seulement dans le Nord

⁴⁴ R. Theodorescu, *Despre planul triconc în arhitectura medievală timpurie a Sud-Estului european*, dans *Itinerarii medievale*, p. 114 — 132; idem, *Un mileniu de artă la Dunărea de Jos (400 — 1400)*, Bucarest, 1976, p. 192 — 207.

⁴⁵ Idem, *Pe marginea unor piese de argintărie și de podoabă din primul ev mediu balcanodunărean*, dans *Itinerarii medievale*, p. 96 — 104.

de la Serbie orientale, dans la région des Portes de Fer et sur l'Olt et l'Arges, mais différente de la céramique d'autour 1400, de couleur blanche celle-là et trouvée uniquement au Bas-Danube oriental⁴⁶ — on se trouve devant une trop grande coïncidence dans la diffusion de faits de culture analogues sur le même territoire pour ne pas convenir à une véritable intégration de faits culturels semblables sur ce «corridor» occidental de l'Europe sud-orientale, intensément parcouru à l'époque finale des États byzantin et serbe, avant la chute de la Péninsule sous la domination turque; et ce, non pas seulement sur les routes du commerce mais aussi — ou bien, surtout — tout au long des voies qui unissaient entre eux les couvents situés dans les parties centrales des Balkans, fussent-ils grands ou petits, isolés ou pas des principales artères commerciales.

La Porte ottomane, faisant reposer pour quelques siècles sur les assises d'une vie historique commune les contrées danubiennes balkaniques situées en égale mesure sur les deux «corridors» culturels, a maintenu et même augmenté l'importance de certaines vieilles routes transbalkaniques. Ainsi de l'antique voie diagonale qui, maintenant, devenait un trait d'union par Plovdiv et Pirot entre Stamboul d'une part et Belgrade, Buda et les régions d'Autriche et de Bohême au centre du continent⁴⁷, d'autre part; ainsi, également, de certaines voies latérales comme celle qui menait de Belgrade, à travers Kladovo et Vidin, à Caransebeș⁴⁸, la ville par où, au XVI^e siècle, pénétrèrent en Transylvanie ces marchandises dénommées «turques» apportées ici par les résidents «grecs». De la sorte, tout comme sur le «corridor» oriental, la Porte prenait une relève amplifiée des tendances, naguère encore, impériales de Rome et de Byzance. Bien plus, pour des raisons que nul n'ignore, l'État ottoman a organisé au-delà du Danube, à ses moments d'apogée politique et militaire des XVI^e — XVII^e siècles, des formes de domination directe sur la Plaine Roumaine de l'Ouest. C'est dire que, selon le modèle du pachalik de Buda à peine créé, il mettait sur pied en 1552 le pachalik de Timișoara — comprenant la plaine du Banat, entre le Danube et la Tisza et s'étendant jusqu'au-delà du Mureș, au Criș⁴⁹ — et, un siècle plus tard, en 1660, il organisait un second pachalik, celui d'Oradea⁵⁰. La Porte contribua ainsi directement et activement au prolongement des liens traditionnels entre la civilisation de l'Ouest et du Centre balkanique et celle du Banat et de la Transylvanie occidentale. Avec l'appui de cette autorité turque, commune en ces régions, au Sud et au Nord du fleuve, s'épanouira en ces lieux un véritable commerce balkanique transdanubien dont la carte n'est point par hasard la même que celle du «corridor» occidental. Ses facteurs véhiculaires ont été les marchands valaques, macédoniens, thessaliotes ou épirotes⁵¹, remuant Thessalonique, allant et venant au long de la

⁴⁶ E. Busuioc, D. Vlceanu, *Ceramica din așezarea medievală de la Basarabi-Calafat (sec. al XIV-lea)*, «Studii și cercetări de istorie veche și arheologie», 4, 1976, p. 508, 515.

⁴⁷ S. Goldenberg, *Contribution à l'histoire du commerce roumano-balkanique au XVI^e siècle*, «Revue roumaine d'histoire», 3, 1969, p. 607.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 610 — 611.

⁴⁹ *Istoria României*, II, p. 806 — 808.

⁵⁰ *Istoria României*, III, p. 35 — 36.

⁵¹ T. Stoianovich, *The Conquering Balkan Orthodox Merchant*, „The Journal of Economic History”, XX, p. 234 — 313.

Strouma jusqu'à Belgrade et arrivant plus loin encore jusqu'à Leipzig. Au XVIII^e siècle, lorsque les Habsbourgs vont remplacer les Ottomans dans certaines de leurs possessions du Nord danubien et de Serbie, d'autres marchands, également macédoniens et grecs, de Castoria, Moscopole, Monastir, remonteront le Vardar et la Morava jusqu'à la Sava, pénétreront sur les terres impériales à Zemun (Semlin)⁵², formeront des colonies en Serbie, en Ancienne-Vojvodine et dans le Banat du Timiș, à Novi Sad, Zenta, Subotica, Sremski Karlovci, Bukovar, Sremska Mitrovica, Pančevo, Becicherecul Mare⁵³, pour arriver en fin de compte jusque dans la Plaine Roumaine de l'Ouest, à Arad, Ineu et Oradea⁵⁴ et même au Sud de la Hongrie ou plus haut sur la Tisza, à Tokaj. Ces marchands étaient en général les diffuseurs d'une culture relativement élevée, d'une certaine instruction, porteurs de livres en grec et de produits d'artisanat fort recherchés comme ceux du domaine de la toreutique, ainsi que de maîtres architectes d'une certaine notoriété⁵⁵.

Enfin, de nouveau des liens religieux — liens entretenus par l'orthodoxie sud- et nord-danubienne tout au long de la voie qui unissait la Macédoine au Bas-Danube occidental — seront, à partir de la fin du XVII^e siècle, avec la grande migration serbe vers le Nord sous la férule du patriarche Arsène III Cernojević (1690) et couvrant un territoire allant de Kossovo au Banat de Timiș, à l'origine de certaines relations de hiérarchie ecclésiastique au XVIII^e siècle, elles aussi moulées sur les réalités politiques et spirituelles de cet espace où quelques zones (depuis Arad jusqu'en Bihor) dépendaient alors de la métropole serbe de Karlovac⁵⁶ et où s'établissait une nouvelle, encore qu'éphémère, unité politique après la paix de Požarevac (1718) quand l'Autriche annexa le Banat, la Serbie septentrionale, les parties méridionales de Srem et l'Olténie.

Dans un paysage semblable, deviennent plus intelligibles, par exemple, des influences artistiques incontestables exercées par l'Ouest et le Centre de la Péninsule jusque dans les zones occidentales de la Roumanie actuelle. Si elles prolongeaient d'anciennes influences du XIV^e siècle, elles n'engendraient pas moins des nouvelles, celles de la fin du XVI^e siècle, il est vrai plus pâles et dont un exemple serait le cas de ce miniaturiste Jovan de Kratovo, un « serbe » originaire de la Macédoine⁵⁷, arrivant vers 1580 à Craiova, en Olténie. Envisageant ces influences chronologiquement on constate de singulières mais éloquents présences d'une iconographie sud-danubienne, très nettement circonscrite, dans une église du temps du prince de Valachie Constantin Brancovan, à Baia-de-Aramă, dans la région de Mehedinți (1699—1703), où le fonda-

⁵² A. E. Vacalopoulos, *History of Macedonia. 1354—1833*, Thessalonique, 1973, p. 382,

⁵³ *Ibidem*, p. 390; cf. A. Evans, *Les Slaves de l'Adriatique et la route continentale de Constantinople*, Londres, 1916, p. 18 — 19; T. Stoianovich, *op. cit.*

⁵⁴ G. Ciuhandu, *Comercianții „greci” în părțile ungurene și în special în finutul Aradului*, dans *Frașilor Alexandru și Ion I. Lapedatu la împlinirea vârstei de 60 de ani*, Bucarest, 1936, p. 229 — 248.

⁵⁵ A. E. Vacalopoulos, *op. cit.*, p. 384.

⁵⁶ S. Anuichi, *Relații bisericesti româno-serbe în secolele al XVII-lea și al XVIII-lea* • Biserica ortodoxă română », 7 — 8, 1979, p. 956 sqq.

⁵⁷ Z. Ianc, *Prepisivačka škola popa Jovana iz Kratova i njeni odjeși u kasnijem min.ij. turnom slikarstvu*, • Zbornik. Muzej primenjene umetnosti », 15, 1971, p. 111 — 128

teur — un serbe du nom de Milo — « maître mineur » de son état, décidait l'assujettissement de sa fondation au monastère serbe de Chilandare au Mont Athos en même temps qu'il faisait représenter dans ses peintures murales les fameux héros politiques et spirituels de l'histoire serbe : Sabbas Nemanja, Siméon Nemanja et Etienne Dušan⁵⁸ ; puis, au XVIII^e siècle, des échos — toujours plus attentivement étudiés — d'un baroque serbe ressenti stylistiquement dans l'art du Banat ; ou bien, au niveau populaire, des éléments culturels identifiés par les ethnologues comme étant communs aux villages du Nord-Ouest bulgare (Vidin, Kula), à la vallée du Timok où sont nombreux les habitats roumains et aux villages du Mehedinți et du Banat en terre roumaine⁵⁹.

Au seuil de l'âge moderne les « corridors » sud-est européens marquent le remplacement de la civilisation supranationale par des particularités de civilisation nationale et par la disparition progressive des anciens organismes politiques vastes et d'un caractère impérial au profit d'Etats nationaux entretenant entre eux des relations diverses et plus d'une fois contradictoires, peu aptes à assurer l'unité — fût-elle relative — d'aires culturelles « supraethniques » dans le genre de celles que je viens d'invoquer.

Arrivé là, ce n'est pas tant une conclusion théorique ou historique qui s'impose à mon esprit que, plutôt, le vœu pour une recherche future. Car, en effet, des « corridors » pareils, spécifiques de l'Europe sud-orientale, ayant une vie bien à eux née de l'entretien de liens spirituels entre le Sud et le Nord de cette partie du continent ; avec un arrière-plan immanquable — celui d'une unité géographique et économique que cependant ils ont toujours su transcender ; issus des zones médianes de la Péninsule Balkanique — laissant toujours en-dehors la Grèce méditerranéenne laquelle participe, dans sa meilleure partie, tout en restant inexorablement liée à la Péninsule, à l'histoire d'un autre complexe de civilisation placé entre Orient et Occident, entre l'Italie et l'Asie Mineure, entre le bassin occidental de la Méditerranée et le Proche Orient ; des « corridors » pareils dis-je peuvent offrir à l'historien des civilisations du Sud-Est européen (et d'autant plus à celui de la civilisation roumaine qui s'est développée sur un espace, le seul en cette vaste zone, qui soit en égale mesure redevable des deux « corridors » culturels mentionnés, l'oriental et l'occidental) des voies adéquates pour l'intelligence des faits culturels qu'on y a vus naître.

Sans avoir été, sous le rapport géographique ou historique, ni rigides, ni étanches⁶⁰, ces « corridors » culturels (dont les interpénétrations pourraient un jour faire l'objet d'une autre étude) ont témoigné dès l'époque de la première grande unification politique que fut, en cet espace, l'époque de la Rome impériale, de leur vocation à une spécificité et une configuration nettement distinctes et destinées à se maintenir tout au moins jusqu'à l'achèvement de ce qu'on pourrait appeler le « cycle impérial » du Sud-Est de l'Europe. soit jusque vers le XVIII^e siècle

⁵⁸ R. Crețeanu, *Biserica din Băia de Aram*, « Mitropolia Olteniei » 10 — 12, 1955, p. 563 — 582.

⁵⁹ P. Petrescu, *Observations on Folk Art in Timoc. I. Structures*, Revue des études sud-est européennes, 3 — 4, 1963, p. 485 — 515.

⁶⁰ R. Theodorescu, *Bizant, Balcani, Occident*, ..., p. 346.

qui reste le temps de la crise aiguë et définitive de l'Empire ottoman disparu peu après.

D'une part, le « corridor » occidental — voué à une histoire politique agitée jusqu'en pleine époque moderne — avec une structure d'Etat pluraliste pendant le Moyen Age, une circulation plus intense ou mieux connue de groupes humains balkaniques — roumains sud-danubiens surtout — et d'éléments de vie spirituelle en habit notamment slavon, issus généralement de Macédoine, du Mont Athos, de Serbie et tenant de l'esprit monastique orthodoxe. D'autre part, le « corridor » oriental, avec une structure d'Etat beaucoup plus unitaire par suite des presque perpétuelles présences impériales englobant ses territoires, une circulation marquée, ici, d'éléments nomades orientaux durant l'époque pré-médiévale et le Moyen Age même, et des relations culturelles entretenues de préférence avec ce centre créateur de hiérarchie religieuse orthodoxe que fut le Patriarcat de Constantinople (cela étant, me semble significatif pour l'histoire roumaine le fait que de ce « corridor » précisément, de Vicina et fort probablement de Moncastro, soient venus il y a six siècles à Curtea de Argeş et à Suceava les premiers métropolitains — byzantins ou autochtones — des « pays » à peine fondés ⁶¹).

Dans ce paysage géographique et historique de l'Europe sud-orientale les aspects que je viens de résumer représentent seulement quelques-uns des traits qui ont distingué entre elles les deux larges unités de civilisation de cette partie du continent. D'autres aspects — relevant de certains détails des évolutions politiques, de l'orientation des voies de commerce qui ont structuré l'ossature de ces « corridors » mais sans nullement s'y confondre — pourraient dès maintenant être ajoutés par les historiens, alors que d'autres encore — relevant de probables futures investigations, forcément pluridisciplinaires — mettront en lumière de toujours nouveaux faits et phénomènes culturels.

Ne fût-ce que dans l'attente des pages à venir, celles-ci — signalant une direction de recherche possible — n'auront pas été, je l'espère, inutiles.

⁶¹ *Ibidem*, p. 343.

ORGANISATION DE LA PROVINCE DE DACIE INFÉRIEURE

CONSTANTIN C. PETOLESCU

Jusqu'à il y a un quart de siècle, il était admis unanimement que l'empereur Trajan a organisé la Dacie en tant que province unitaire, comprenant tous les territoires annexés par lui : Transylvanie, Banat, Olténie, ainsi que la Munténie et le sud de la Moldavie. Les modifications ultérieures, effectuées au cours d'un demi-siècle — de 117/118 à 168/169 — seraient les suivantes : au début du règne d'Hadrien, la Dacie a été divisée en deux provinces, *Superior* et *Inferior*; en 158 — 159, une nouvelle province, *Dacia Porolissensis*, a été détachée du nord de la Dacie Supérieure; en 168 — 169, les trois Dacies — nommées dorénavant *Apulensis* (= Dacie Supérieure), *Malvensis* (= Dacie Inférieure) et *Porolissensis* auraient été réunies sous l'autorité d'un gouverneur unique¹.

Or, en 1956, on a découvert à Palamarea, dans le nord de la Bulgarie, un diplôme militaire mentionnant les unités auxiliaires de la province de Dacie Inférieure². À l'analyse de la dislocation de ces troupes, il est apparu qu'elles n'étaient disposées que sur la ligne de la rivière Ôlt, autant dans la zone intracarpatique qu'au sud des montagnes³; toutes ces unités avaient fait partie, avant la conquête et l'organisation de la Dacie, de l'armée de la Mésie Inférieure⁴; enfin, aucune de ces unités n'est mentionnée dans les diplômes de la province de Dacie de l'an 110⁵ (en fait, trois d'entre elles sont attestées en 114 dans l'armée de la Mésie Inférieure⁶). D'où B. Gerov, l'éditeur du diplôme, a déduit que, sous le règne de Trajan, la partie est de l'Olténie et le sud-est de la Transylvanie ont appartenu comme organisation administrative et défense militaire à la province de Mésie Inférieure⁷. Cette opinion avait, du reste, déjà été émise, il y a un demi-siècle, par C. Daicoviciu⁸.

Ainsi, parallèlement à la *Dacie*, qui existait en tant que province romaine, d'autres territoires daces — l'est de l'Olténie, le sud-est de la

¹ C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucarest, 1945, p. 91 — 102 (avec la bibliographie antérieure). Pour la carte de la Dacie romaine, voir *Tabula Imperii Romani*, L-34 (Budapest, 1968) et L — 35 (Bucarest, 1969).

² B. Gerov, « *Klio* », 37, 1959, p. 196 — 210 (= Année épigr., 1962, 264).

³ Voir *infra*, notes 21 — 22.

⁴ B. Gerov, *loc. cit.* Voir J. Beneš, *Auxilia Romana in Moesia atque in Dacia*, Prague, 1978, p. 6 sq. (*passim*).

⁵ CIL, XVI, 57 et 163 (= IDR, I, 2 — 3).

⁶ CIL, XVI, 58 (les cohortes *I Bracaraugustanorum*, *II* et *III Gallorum*).

⁷ B. Gerov, *loc. cit.*, p. 209 — 210.

⁸ AISC, II, 1933 — 1935, p. 250, note 1.

Transylvanie, la Munténie et le sud de la Moldavie — appartenait, probablement déjà au lendemain de la première guerre de Trajan contre les Daces, à la Mésie Inférieure. Cette opinion est d'ailleurs confirmée par les données du papyrus Hunt, où il est précisé que deux localités daces, *Piroboridava* (sud de la Moldavie) et *Buridava* (nord de l'Olténie, dans l'actuel département de Vilcea), étaient comprises, vers la fin de l'an 105, dans le territoire de la province de Mésie Inférieure (*intra provinciam*)⁹.

Une autre question qui a été longtemps controversée, c'est si à cette époque le Banat et l'Olténie occidentale faisaient partie de la Dacie ou de la Mésie Supérieure. Mais l'analyse des données épigraphiques a montré que ces territoires ont appartenu de façon certaine à la province créée par Trajan au nord du Danube, la Dacie¹⁰.

Les événements qui ont eu lieu au début du règne d'Hadrien¹¹ ont eu pour effet des modifications dans le statut des territoires conquis par Trajan. Les provinces de Dacie et de Pannonie Inférieure ont été placées, à titre exceptionnel, sous le commandement de Q. Marcius Turbo, personnage de rang équestre, pour faire face aux événements du Moyen-Danube : les attaques des Sarmates Iazyges probablement associées à celles des Daces libres situés au nord-ouest de la province de Dacie¹². Étant donné ces circonstances, Hadrien a renoncé à certains des territoires conquis par Trajan, en l'espèce à la Moldavie du sud et à la plus grande partie de la Munténie¹³. Ce fait a créé une situation nouvelle au nord du Bas-Danube.

Ainsi, le 29 juin 120, trois diplômes militaires attestent la province de *Dacia Superior*¹⁴, ce qui implique l'existence concomitante d'une province de *Dacia Inferior*¹⁵. On a longtemps considéré que la première comprenait la Transylvanie et le Banat, la seconde l'Olténie¹⁶.

E. Ritterling, toutefois, a soutenu que la Dacie Inférieure aurait compris aussi la partie sud-est de la Transylvanie¹⁷, idée reprise, avec

⁹ Sur ce papyrus, voir spécialement R. O. Fink, *JRS*, 48, 1958, p. 102 — 116; R. Syme *JRS*, 49, 1959, p. 26 — 33. Quant à sa datation, des données nouvelles ont été fournies par la publication d'une inscription découverte à Rasova (dans le secteur roumain de l'ancienne province de Mésie Inférieure) (A. Rădulescu et Maria Bărbulescu, « *Dacia* », *N.S.*, XXV, 1981, p. 356 — 358), qui fait mention du gouverneur Fabius Iustus à la tête de la province de Mésie Inférieure, probablement dès la fin de l'an 105.

¹⁰ D. Protase, *AMN*, IV, 1967, p. 47 — 70; M. Macrea, *Viața în Dacia romană*, (La vie dans la Dacie romaine), Bucarest, 1969, p. 37 — 39.

¹¹ *Hist. Aug., Vita Hadriani*, 6, 6 — 8.

¹² I. I. Russu, *Dacia și Pannonia Inferior în lumina diplomei militare din anul 123*, (La Dacie et la Pannonie Inférieure à la lumière du diplôme militaire de 123), Bucarest, 1973, p. 36 sq.; idem, « *Dacia* », *N.S.*, XVIII, 1974, p. 162 sq.

¹³ M. Macrea, *Viața*..., p. 50 — 51. Cf. I. I. Russu, *Dacia și Pannonia Inferior*, p. 41 — 45; idem, « *Dacia* », *N. S.*, XVIII, 1974, p. 164 sq.

¹⁴ *CIL*, XVI, 68 (= *IDR*, I, 6) (Porolissum); Année épigr., 1958, 30 et 1959, 31 (= *IDR*, I, 5); Margaret M. Roxan, *Roman Military Diplomas 1954 — 1977*, Londres, 1978, p. 46 — 47, n° 17) (Căței); C. C. Petolescu, « *Latomus* », XXXIV, 1975, 4, p. 1020 — 1023 (= *M. M. Roxan, op. cit.*, p. 102).

¹⁵ *CIL*, XVI, 75 (= *IDR*, I, 10) (a. 129).

¹⁶ Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, p. 119; C. Daicoviciu, *La Transylvanie*, p. 91 sq.

¹⁷ *RE*, XII, col. 1719 — 1720.

certaines observations supplémentaires, par C. Daicoviciu ¹⁸ et confirmée par le diplôme militaire de Palamarca du 13 décembre 140 ¹⁹.

Si à cet égard la situation apparaît maintenant claire, il subsiste encore certains doutes en ce qui concerne la limite ouest de cette province ²⁰. Les discussions à ce sujet sont engendrées par l'analyse de la dislocation des unités militaires de la Dacie Inférieure, telle qu'elle ressort des diplômes militaires du 22 mars 129 et du 13 décembre 140 de la province en question. En 1966, N. Gostar faisait remarquer que « les unités de la Dacie Inférieure ont été localisées dans la partie sud-est de la Dacie, notamment sur le cours inférieur et sur le cours transylvain de l'Olt . . . » ²¹. D'autre part, l'auteur de cette étude, analysant la situation des troupes auxiliaires mentionnées par les documents épigraphiques d'Olténie et du Banat, relevait qu'aucune des troupes auxiliaires cantonnées dans l'ouest de l'Olténie et l'est du Banat, durant la première moitié du II^e siècle, n'a pas laissé de traces épigraphiques sur la frontière de l'Olt, ni n'apparaît dans les diplômes de la Dacie Inférieure de 129 et de 140. Dans la mesure où il est possible de l'établir, ces dislocations ont eu lieu dans le Banat et la Dacie intracarpatique. D'autre part, les troupes de la partie est de l'Olténie et de la partie sud-est de la Transylvanie n'ont été envoyées — ni en garnison, ni pour des travaux militaires — dans les camps de l'ouest de l'Olténie; toutes les dislocations qu'elles ont subies se sont produites dans le cadre de la frontière de l'Olt. Nous arrivions ainsi à la conclusion que la partie ouest de l'Olténie a continué, après la réorganisation du début du règne d'Hadrien, à appartenir à l'ancienne province de *Dacie*, devenue maintenant *Dacie Supérieure*. En échange, la Dacie Inférieure héritait des anciens territoires nord-danubiens de la Mésie Inférieure: l'est de l'Olténie et le sud-est de la Transylvanie, probablement sans la Munténie (demeurée — en entier ou en majeure partie — libre) ²².

Il n'existe pas de données écrites prouvant que l'ouest de l'Olténie ait appartenu à l'une ou à l'autre des deux Dacies. Il est donc logique d'admettre que l'empereur Hadrien a laissé la *Dacie* dans ses anciennes limites, changeant son nom en celui de *Dacie Supérieure*, et a créé avec les territoires nord-danubiens de la Mésie Inférieure une nouvelle province. Les dénominations de *Superior* et *Inferior* données aux deux Dacies sont en rapport avec le cours du Danube, de même que celles des deux Mésies, qui leur font pendant. Du reste, la théorie assignant toute l'Olténie à la Dacie Inférieure est une réminiscence de l'opinion d'autrefois selon laquelle la Dacie trajane comprenait tous les territoires conquis au nord du Danube; cette province aurait été divisée en *Dacia Superior* (Transylvanie) et *Dacia Inferior* (Olténie).

On a longuement discuté, de même, sur la date de la construction, à l'est de la province de Dacie Inférieure, dans la partie ouest de la Munténie,

¹⁸ AISC, II, 1933 — 1935, p. 249 — 253; idem, « Dacia », VII — VIII, 1937 — 1940 p. 315 — 316; idem, *La Transylvanie*, p. 95, note 1.

¹⁹ B. Gerov, *Klio*, 37, 1959, p. 210.

²⁰ Les discussions ont été engendrées par l'étude de C. C. Petolescu concernant les frontières de la Dacie Inférieure, publiée dans SCIV, 22, 1971, 3, p. 411 — 423.

²¹ « Arheologia Moldovei », IV, 1966, p. 183.

²² C. C. Petolescu, *loc. cit.*; idem, *Revista de istorie*, 32, 1979, 2, p. 264 — 267. *Contra*: C. Daicoviciu, « Steaua » (Cluj), 1972, n° 4 (février), p. 27; D. Tudor, *Olténia romană* ⁴, Bucarest, 1978, p. 156 (opinion que l'Olténie en entier appartenait à la Dacie Inférieure),

de la ligne fortifiée connue en archéologie sous la dénomination conventionnelle de *limes Transalutanus*²³; mais, ni la datation la plus avancée — à peine sous le règne de Septime Sévère²⁴ — ni la plus reculée — dès Hadrien²⁵ — ne s'appuient sur des arguments convaincants. Il existe cependant des raisons assez sûres de croire que deux des places fortes de la frontière transalutaine, les camps en pierre de Rîșnov (*Cumidava*)²⁶ et de Cîmpulung (Jidova)²⁷, datent de l'époque d'Antonin le Pieux. C'est du règne de cet empereur, très probablement des années 142 — 143, que date le mandat à titre exceptionnel de *T. Flavius Priscus C. Gallonius Fronto Q. Marcius Turbo [proc(urator) pro leg(ato) et praef(ectus) prov(inciae) Daciae] Inferioris*²⁸. H.-G. Pflaum notait à ce sujet que « La titulature exceptionnelle de *pro legato* et préfet d'une province procuratorienne, dont le gouverneur est d'ordinaire de rang centenaire, indique en outre que la situation a dû être troublée dans une mesure telle, qu'il a fallu amener des renforts de troupes légionnaires »²⁹. Si le titre de *procurator pro legato* devient ainsi explicable (titre que ce personnage devait porter à nouveau, peu de temps après et dans des circonstances semblables, dans la *Mauretania Caesariensis*), il est plus difficile d'expliquer celui de *praefectus*. À cet égard, notre collègue I. Piso a montré que « il est difficile à croire que le titre de *praefectus*, accordé d'habitude aux commandants de districts militaires au-delà des frontières des provinces romaines, puisse se rapporter à la Dacie Inférieure et non à un territoire occupé temporairement dans la Valachie »³⁰. Après avoir exercé cette fonction en Dacie, T. Flavius Priscus a été nommé [*proc(urator) pro leg(ato) provinciae] Mauretan(iae) Caesariensis*]. « Cette fois-ci le titre de *praefectus* manque car, à ce qu'il semble, les opérations militaires se déroulèrent à l'intérieur de la province. C'est justement là la diffé-

²³ Voir, pour la bibliographie du problème, D. Tudor, *op. cit.*, p. 253 sq. Voir aussi *infra*, note 25.

²⁴ Gr. G. Tocilescu. *Fouilles*, p. 122.

²⁵ Ioana Bogdan-Cătănciu, in *Studien zu den Militärgrenzen Roms*, II, Köln-Bonn, 1977, p. 271 — 272; eadem, *Muntenia în sistemul defensiv al Imperiului Roman*, Bucarest, 1981 (thèse de doctorat, inédite; voir le résumé, p. 10 sq.). Cf. R. Florescu, in « *Drobeta* », III, 1978, p. 55 — 61 (à l'avis de l'auteur, le *limes* aurait été élevé dès le début du II^e siècle).

²⁶ N. Gudea — I. Pop, *Das Römerlager von Rîșnov (Rosenau) — Cumidava. Beiträge zu den Limesuntersuchungen in Südosten des römischen Dazien*, Brașov, 1971, p. 13 sq. (phases en terre et en pierre), 63 — 66 (datation). Le camp en terre date du règne de Trajan, étant abandonné au début du règne d'Hadrien, ainsi qu'il ressort de la découverte d'un sesterce des années 117 — 118 (p. 60). Il a été refait en pierre au début du règne d'Antonin le Pieux, lorsque la série des monnaies reprend.

²⁷ Em. Popescu, Eugenia Popescu, « *Materiale și cercetări arheologice* », IX, 1970, p. 262 — 263.

²⁸ Année épigr., 1946, 113. Pour ce personnage, voir : H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain*, I, Paris, 1960, p. 375 — 379, n^o 157 bis; R. Syme, *JRS*, 52, 1962, p. 91 — 94. La date de 142 — 143 pour la mission de ce personnage en Dacie a été soutenue au moyen de nouveaux arguments par C.C. Petolescu, « *Revista de istorie* », 35, 1982, 1, p. 69 — 74; idem, « *Dacia* », N. S., XXVI, 1982, p. 167 — 170.

²⁹ *Carrières*, I, p. 377.

³⁰ I. Piso, « *Revue roumaine d'histoire* », XII, 1973, 6, p. 1007. Cf. Alain Tranoy, *La Galice romaine. Recherches sur le nord-ouest de la péninsule ibérique dans l'Antiquité*, Paris, 1981, p. 151, où on fait la remarque : « Ces deux *praefecti* (d'Asturie et de Galice) auraient donc participé, dans un secteur encore militairement occupé, en cours d'organisation et de pacification, à la gestion provisoire du Nord-Ouest, avant la création des nouvelles divisions, les *conventus* ».

rence »³¹. Il est donc possible que T. Flavius Priscus ait détenu le titre de *praefectus* pour un territoire de la Munténie de l'ouest entré sous son autorité. À notre avis, ce territoire a été alors annexé définitivement, sa limite orientale étant marquée par la ligne fortifiée connue sous la dénomination conventionnelle de *limes Transalutanus*. Il n'est peut-être pas inutile de mentionner que dans le même temps, en Bretagne, au nord de la muraille construite par Hadrien, un second *vallum* fut élevé alors que Q. Lollius Urbicus exerçait la fonction de gouverneur³²; il nous paraît significatif que ces actions aient eu lieu à la suite d'événements simultanés.

★

Faisons, pour conclure, une brève recapitulation des étapes d'organisation des provinces de la Dacie romaine³³.

En 106, l'empereur Trajan créait la province de *Dacie*, comprenant la plus grande partie de la Transylvanie et du Banat, ainsi que l'ouest de l'Olténie; elle avait à sa tête un *legatus Augusti pro praetore*, choisi parmi les anciens consuls (*vir consularis*). D'autre part, l'est de l'Olténie, le sud-est de la Transylvanie, la Munténie et le sud de la Moldavie appartenaient du point de vue territorial et administratif à la Mésie Inférieure.

La deuxième étape d'organisation de la Dacie romaine a eu lieu au début du règne d'Hadrien. Le 29 juin 120 est attestée la *Dacie Supérieure*, qui implique l'existence d'une *Dacie Inférieure*. La plus étendue des deux était la première, qui correspondait à l'ancienne province de Dacie créée par Trajan en 106; elle se trouvait sous l'autorité d'un *legatus Augusti pro praetore*, cette fois-ci de rang prétorien, cependant que les attributions financières revenaient à un *procurator Augusti*. Quant à la Dacie Inférieure, elle s'est formée à partir de certains des territoires nord-danubiens ayant appartenu à la Mésie Inférieure (l'est de l'Olténie et le sud-est de la Transylvanie). Plus tard, sous Antonin le Pieux, l'ouest de la Munténie a probablement été annexé à cette province.

À côté de ces deux provinces, il en a existé une troisième, *Dacia Porolissensis*, formée par le détachement du territoire situé au nord des rivières Arieş et Mureş d'avec la Dacie Supérieure³⁴. Sa première attestation date du 10 août 123³⁵; on est parvenu à la conclusion qu'elle a dû être créée à un moment qui se situe entre le 29 juin 120 et le 10 août 123. Mais, ainsi que nous l'avons démontré autrefois, rien ne permet de fixer

³¹ I. Piso, *loc. cit.*: « Pour la Dacie la titulature correcte aurait peut-être été *proc. proleg. prov. Daciae Inferioris et praef. ...*, mais celle-ci aurait produit des confusions dans le texte de l'inscription; le fait que ce territoire n'avait pas de nom précis explique la formulation confuse de l'inscription de Césarée.

³² Hist. Aug., *Vita Pii*, 5, 4. Voir J. Breeze – Brian Dobson, *Hadrian's Wall*, 1978, p. 79 sq.; Sheppard Frere, *Britannia. A History of Roman Britain*, Londres, 1978, p. 165 sq.

³³ Pour la bibliographie concernant l'organisation de la Dacie romaine, voir aussi: M. Macrea, AMN, III, 1966, p. 121 – 150; idem, *Viața ...*, p. 29 – 94; C. Daicoviciu – H. Daicoviciu, AMN, IV, 1967, p. 73 – 81.

³⁴ C. Daicoviciu – D. Protase, JRS, 51, 1961, p. 63 – 70; idem, AMN, I, 1964, p. 163 – 177.

³⁵ Année épigr., 1973, 459 (= IDR, I, 7; M. M. Roxan *op. cit.*, p. 50 – 51, n° 21); voir aussi IDR, I, 7a.

le *terminus post quem* à 29 juin 120³⁶. Donc, il est fort probable que la *Dacia Porolissensis* ait été créée en même temps que la Dacie Supérieure et la Dacie Inférieure, au cours des premières années du règne d'Hadrien (117/118).

La Dacie Inférieure et la Dacie Porolissensis étaient gouvernées par un *procurator Augusti*, qui exerçait aussi le commandement des troupes de chaque province, formées seulement d'unités auxiliaires.

Une troisième modification dans l'organisation de la Dacie romaine s'est produite en 168 — 169³⁷. Les trois provinces, jusqu'alors indépendantes l'une de l'autre, forment désormais un organisme unitaire, sous le commandement d'un *legatus Augusti pro praetore trium Daciarum*. Elles portent désormais des noms uniformes : la Dacie Supérieure est devenue *Dacia Apulensis* et la Dacie Inférieure — *Dacia Malvensis*, sans aucune modification territoriale ; la *Dacia Porolissensis* a conservé son nom et son ancien territoire. D'autre part, à la suite de l'affectation à la Dacie d'une deuxième légion, la V^e *Macedonica*, établie à Potaissa, il y a eu modification du rang du gouverneur, qui porte désormais aussi le titre de *consularis III Daciarum*. Son remplaçant était le *procurator Augusti Daciae Apulensis* (avec des attributions financières) ; en cas de vacance du poste de gouverneur général, il portait le titre de *agens vice praesidis*. Le procureur de la *Dacia Malvensis* a conservé, semble-t-il, le commandement des troupes auxiliaires de son district provincial ; en échange, le procureur de la *Dacia Porolissensis* n'avait que des attributions financières, les troupes auxiliaires qui se trouvaient autrefois sous son commandement étant passées sous celui du légat de la V^e légion *Macedonica*.

Ce schéma du système d'organisation des provinces de Dacie, qui est beaucoup plus simple que celui admis jusqu'à tout récemment, est fondé sur l'analyse directe des données épigraphiques.

ABRÉVIATIONS

AISC	— Anuarul Institutului de Studii Clasice, Cluj-Napoca ;
AMN	— Acta Musei Napocensis, Cluj-Napoca ;
CIL	— Corpus Inscriptionum Latinarum ;
IDR	— Inscriptiile Daciei romane, I, Bucarest, 1975 ;
JRS	— Journal of Roman Studies, Londres ;
SCIV	— Studii și cercetări de istorie veche, Bucarest ;
RE	— Real-Encyclopädie der klassischen Altertumswissenschaft.

³⁶ « Revista de istorie », 32, 1979, 2, p. 267 — 270.

³⁷ Pour les discussions concernant cette réorganisation de la Dacie, voir le nouveau la bibliographie citée à la note 33.

LEGIO II HERCULIA

M. ZAHARIADE

In Übereinstimmung mit dem von Diokletian eingesetzten Prinzip der Verlegung, wonach einer jeden Provinz je zwei Legionen zugeteilt wurden¹, empfing Skythien in Garnison die I. Legion Iovia und die II. Herculia.

Die Informationen betreffs der *Legio II Herculia* in der Provinz Skythien sind relativ begrenzt. Sie beschränken sich auf die in dem *Itinerarium Antonini* (im Folgenden *It. Ant.*, Herausgeber G. Parthey et M. Pinder, Berlin 1848) und der *Notitia Dignitatum pars Orientis* (im Folgenden *NDOr.*, Herausgeber O. Seeck, Berlin, 1876) enthaltenen widersprüchlichen Angaben über den Sitz der Einheit, sowie auf die beiden in Troesmis und Sacidava entdeckten Inschriften, in denen die, im Dienst oder nach dem Rückzug, verstorbenen Soldaten der Legion aufgezeichnet sind.

It. Ant., 225, 2: *Trosmis leg I Iovia m. p. XVIII*

Scytica

226, 1: *Novioduno leg II*

Herculea, m. p. XX

NDOr., 39, 29: *Praefectus legionis Secundae Herculi[an]ae,*

Trosmis

30: *Praefectus ripae legionis Secundae Herculiae, cohortium quinque, pedaturae inferioris, Axiupoli*

31: *Praefectus ripae legionis Secundae Herculiae, cohortium quinque pedaturae inferioris, Iprosmis*

35: *Praefectus ripae legionis Primae Ioviae cohortis... et Secundae Herculiae musculorum Scythicorum et classis, Inplateypegis*

Troesmis (Iglița, Gemeinde Turcoaia, Kreis Tulcea)

Em. Popescu, IGL, Nr. 236, S. 246 – 249

*D(is) M(anibus) | Val(erio) Thiumpo qui | militavit in leg(io-
ne) | XI Cl(audia) lectus in sacro | comit(atu) lanciarisus |
deinde protexit | annis V missus | praef(ectus) leg(ionis) II
Hercul(iae) | [e]git ann(is) II semise et | decessit. Vivit ann(is)
XXXV m(ensibus) III d(iebus) | XI. Aurel(ius) ...*

¹ Th. Mommsen, in *Hermes*, 24, 1889, S. 201 – 205, E. Ritterling, *RE*, 12, 1925, s.v. *Legio* (im Folgenden E. Ritterling, *Legio*), col. 1349 – 1350; H.M.D. Parker, in *JRS*, 23, 1923, S. 178, 179; W. Seston, *Dioclétien et la tétrarchie* (im Folgenden W. Seston, *Dioclétien*). Paris, 1946, S. 298 – 299; 302 – 303.

Sacidava (Muzait, Dorf Dunăreni, Kreis Constantza)

Ibidem, Nr. 189, S. 198—199 :

Q sive RAERREAN sive S/VM adque/ [et] digne locutu / [s] militia colui / legionis II, leg(ionis) VII / Valerius Onesim[us] / centurio qui vixit a/nnos quinquagint/a et mises septe. Valeri/a Marcellina coniux p/ientissima superstans / cum filibus suos hu/c titulum posuerunt avete [v] q̄i viatore[s]

Einigermassen scheint es überraschend, dass man über die II. Legion Herculia eine bedeutende Kategorie epigraphischen Materials vermisst, so wie die — Ende des III. und Anfang des IV. Jahrhunderts — von den, seit dem Prinzipat bestehenden oder unter Diokletian neu aufgestellten Legionen, in grossen Mengen ausgestellten gestempelten Ziegeln, Backsteinen und Kacheln.² In Erwartung der Ergebnisse ausgedehnter und systematischer archeologischer Ausgrabungen bei Troesmis, dem Hauptcastrum der Legion im IV. Jh., die reichlich epigraphisches Material bieten sollten, betrachten wir jedenfalls die Wiederaufnahme der noch unbekanntenen Aspekte bezüglich der Geschichte und der territorialen Organisation dieser Einheit jederzeit als angebracht. Das Bestehen epigraphischer und Papyrusurkunden ausserhalb der Provinz Skythien, die schon bekannt sind und veröffentlicht werden, soweit wir wissen aber, in den Aufsätzen und Studien über diese Einheit, noch nicht verwerde³, gebieten das Sprengen des streng provinziellen Rahmens in Verbindung mit der II. Legion Herculia und die Untersuchung bedeutender Aspekte wie : das Problem des ursprünglichen Sitzes im Lichte der Anweisungen aus *It. Ant.* und *NDOr.*; die Organisation des Grenzterritoriums (*ripa legionis*) zur Zeit der Tetrarchie und derer Bedeutung für die constantinische Reorganisation, so wie sie in der *NDOr.* widerspiegelt ist; die Teilnahme der Legion mit Vexillationen an den Ereignissen im Reich am Ende des III. Jh.

Der flagrante Widerspruch zwischen den beiden literarischen Quellen, *It. Ant.* und *NDOr.*, die die Sitze der skythischen Legionen unterschiedlich angeben, wurde schon vor einiger Zeit bemerkt und kommentiert. Mit Vorsicht, berücksichtigte Tg. Mommsen die Möglichkeit, dass zu einem gewissen Zeitpunkt die beiden Legionen von einer Garnison zur anderen umgezogen hätten.⁴ Bei den, der Ansicht von Mommsen folgenden Auseinandersetzungen, neigen B. Filov⁵ und Em. Popescu⁶ entschlossen zu der Gewissheit eines, in dem *It. Ant.* bestehenden Irrtums. I. Bar-

² z. B. *I Iovia* (Scythia), *XI Claudia* (Moesien II), *V Macedonica* (Dacia Ripensis), *VII Claudia* (Moesien I), *VI Herculia* (Valeria), *I* und *II Adiutrix* (Pannonien I), *I Noricum* (Noricum ripensis)

³ E. Ritterling, *Legio*, col 1467 — 1468; A. Aricescu, *Armata în Dobrogea romană* (im Folgenden A. Aricescu, *Armata*), Bukarest, 1977, S. 112 — 114. Andere allgemeinere Bezugnahmen auf die Legion; Gh. Ştefan, in „Balcania“, 7, 1944, S. 344 — 348; idem, in NEH, 1, 1955, S. 161 — 167; I. Barnea in *Din Istoria Dobrogei*. Band II (im Folgenden I. Barnea, *DID*, II), Bukarest, 1968, S. 373.

⁴ Th. Mommsen, *CIL*, III, S. 999.

⁵ B. Filov, *Die Legionen der Provinz Moesia, von Augustus bis auf Diokletian*, „Klio“, Beiheft, Beiträge zur Alten Geschichte, Leipzig, 1906, S. 83 — 84.

⁶ Em. Popescu, in *Akten des XI. Internationalen Limes Kongresses, Szekesféhérvár, 1976*, Budapest, 1977, S. 443; idem, *IGL*, S. 257.

nea⁷ und neuerlich A. Aricescu⁸ schalten die Möglichkeit des Sitzumtausches nicht aus, aber ziehen im Allgemeinen die ältere und unengagierte Theorie des Irrtums im *It. Ant.* vor.

Im Lichte der grossen Menge an epigraphischen Material über die I. Legion Iovia⁹, das diese, ebendort, auf dem Seeabschnitt der Donau placiert, wir auch die *NDOr.*, würden wir uns tatsächlich vor einem Irrtum im *It. Ant.* befinden.

Diese Probleme stellen aber nur einen Aspekt des Problems dar. Es sei bemerkt, dass von den 19, in dem *It. Ant.* samt deren Sitze erwähnten Legionen, von denen, die Diokletian neu aufstellte, die einzigen, die auch später erscheinen — in der Tetrarchiezeit und im IV. Jh. — die beiden skythischen Legionen sind. Bemerkenswert ist andererseits die ausnahmslose Genauigkeit des Dokumenten bezüglich sämtlicher Sitze der Legionen und dabei ist, gerade im Falle von Skythien, „der Irrtum“ verdächtig¹⁰. *It. Ant.* notiert weder die V. Legion Iovia und die VI. Herculia noch andere Legionen der Tetrarchie, was ein Beweis dafür sein dürfte, dass die I. und die II., dem Schutz der Provinz Skythien bestimmten Legionen, unter den ersten, die der Kaiser aufstellte, zählen könnten.

Iovia und *Herculia* sind Einheiten, die die Beinamen der beiden Augusti, Diokletian und Maximian übernehmen und zu Iovius bzw. Herculus an dem Tag 21.07.286 werden, den man als *dies imperii, geminus natalis* der beiden Kaiser betrachtet¹¹. Die beiden Legionen konnten offensichtlich nach diesem Datum gebildet werden, natürlich gleichzeitig oder kurze Zeit nach der Provinz Skythien, deren Schutz sie sicherten.

Es bedarf kaum noch erwähnt zu werden, dass in dieser Epoche grosser Umwandlungen und Truppenbewegungen, die endgültige Festsetzung einer Legion in einem castrum an der Limes nicht obligatorisch war. Der Sitzumtausch konnte auch aus taktischen Gründen stattfinden, infolge eines zeitweisen Unvollständigwerdens des Effektivbestandes oder sofortiger operativer Bedürfnisse.

Ein ähnlicher Fall der Unstimmigkeit zwischen zwei öffentlichen Dokumenten stellt die Erwähnung der VI. Legion Herculia in einer Inschrift auf einem Grundstein des Kastells *Ad Milliare* (Batina) dar, datiert im Jahre 306, zur Zeit der zweiten Tetrarchie, von T. Nagy¹²

⁷ I. Barnea, in *DID*, II, S. 371 — 372.

⁸ A. Aricescu, *Armata*, S. 110, 112.

⁹ Em. Popescu, IGL Nr. 241, a-1 (*Dinogelia*); 266 (*Noviodunum*); 268, a-b (*Niculitel*); 270 (*Aegyssus*).

¹⁰ Th. Mommsen, *a.a.o.*, S. 203, Note 1, Wenn man in dem *It. Ant.*, in der uns erhaltenen Form, von Irrtümern bei der Erwähnung von Legionen sprechen kann, so gibt es drei Fälle, in denen sie vorkommen, usw. bei den Numeralien zur Einheiten, wobei sich diese der aufeinanderfolgenden mittelalterlichen Kopien des Itinerars verdanken. Es gibt keinen Fehler bezüglich der Sitze der Legionen am Datum der Auffassung des Dokumenten; *It. Ant.*, 186, 6 : VII anstatt XVI für die *legio XVI Flavia Firma* von Samosata; IA, 133, 1 : VIII anstatt VII für die *legio VII Claudia* von Viminacium (*et leg. VIII inde Viminacio*); IA, 219, 3 : XIII Gemina anstatt XIII für die *legio XIII Gemina (Ratiaria XIII Gemina)*.

¹¹ W. Seston, in *Scripta Varia. Mélanges d'histoire romaine de droit, d'épigraphie et d'histoire du christianisme*, École française de Rome, Palais Farnèse, 1980, S. 441 — 450 = *Historia*, 1, 1950, 2, S.257 — 266.

¹² T. Nagy, in *Akten des IV. Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik*, Wien, 17. — 22 Sept. 1962, S. 274 — 280.

1964 veröffentlicht und kommentiert, sowie die Bezeugung in der *NDOr.* über den Sitz derselben Einheit bei *Teutoburgium*¹³ (Dálj). Der Text der Inschrift lautet: [*d.n.C. Gal*] *VAL M* [*aximiano p. m., Ger. max. V, Sar. max. III, Persic max. II, Britt. max. II*], *CARP* [*ic. max, V, Armen max., Medic. max., Adiabenic. |max., tr*] *IB POTEST* [*xv (i?)*], *p p., procos., p. f. inv. Aug.*] [*LEG VI HERC* [*ul., d.n.m. que eius*]] *DIE VII KAL OC* [*t Severo Aug. et Maximino Caes (?)coss*].

Das Dokument erwähnt *legio VI Herculia*, die Erbauerin des Kastells bei *Ad Milliare* als zu diesem Datum mit dem Sitz hier und nicht bei *Teutoburgium*, wo sie die *NDOr.*¹⁴ placiert. Die mit den Stempeln *LE VI HE* und *LEG VI H* versehenen Ausgaben der Legion können aber bei *Eszék*, *Vörösmárt*, *Begecs*¹⁵, in der Nähe des in der *NDOr.* erwähnten Sitzes gefunden werden. Es scheint durchaus möglich, wie T. Nagy gezeigt hat, dass die Legion in den neuen castrum gelegentlich der Reorganisation der pannonischen Territorien durch Constantinus, kurz vor den entscheidenden Konfrontationen mit Licinus¹⁶, versetzt wurde, obwohl die Zeitspanne der zweiten Tetrarchie auch nicht ausgeschlossen sei.

Einen Vergleichsterminus bietet auch *legio XVI Flavia firma*, die der *It. Ant.*¹⁷ und andere literarische und epigraphische¹⁸ Quellen in *Samosata*, *Syrien* placieren, während *NDOr.* zeigt, sie hätte ihren Sitz bei *Sura*, in *Augusta Eufkratensis*¹⁹, und dass dieser Austausch der Sitze noch unter Diokletian²⁰ stattgefunden haben konnte, besonders nach dem Jahr 297, als die neuen Territorialanschlüsse als römische Provinzien organisiert werden.

Somit besteht tatsächlich die Möglichkeit, dass sich für eine kurze Zeitspanne *legio I Iovia* in *Troesmis* und *legio II Herculia* in *Noviodunum* aufgehalten hätten, wobei am Datum seiner Auffassung, Ende des III. Jh. *It. Ant.* eine Situation *de facto* aufzeichnete. Die Tatsache, dass die beiden Legionen ursprünglich ihren Sitz in den, im *It. Ant.* angegebenen Ortschaften gehabt haben können, wäre auch von der Feststellung unter-

¹³ *ND Occ.*, 32, 47.

¹⁴ bzw. E. Ritterling, *Legio*, col. 1596–1597.

¹⁵ J. Szilágyi, *Inscriptiones Tegularum Pannonicarum*, Budapest, 1933, S. 41 – 43, Tafel IX, 1 – 9.

¹⁶ T. Nagy, *a.a.O.*, S. 279.

¹⁷ *It. Ant.*, 186, 6.

¹⁸ Ptol., V, 14, 8: *Σαμόσατα, λεγίων Φλαουλία*; Dio Cassius, LXVIII, 19, 2: *τὸ μέχρι Σαμοσάτων προχωρήσας καὶ ἀμαχί αὐτὰ παραλαβών*; CIL, III, 13.699; CIL, VI, 1408, 1409; Ziegel: CIL, III, 13, 615 = Ann. Ép., 1903, Nr. 254. Wie bereits bei Note 10 gezeigt, muss die Ziffer VII offensichtlich mit XVI berichtigt werden; in dieser Hinsicht s. auch Weissbach, RE, 2. Serie, 1914, col. 2222.

¹⁹ J. B. Bury, in JRS, 13, 1923, S. 130 – 132; E. Ensslin, *Zur Ostpolitik des Kaisers Diokletians*, München, 1924, S. 43, 54; W. Seston, *Dioclétien*, S. 322; L. Dillemann, *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents*, Paris, 1962, S. 216 – 218.

²⁰ E. Ritterling, *Legio*, col. 1766. Um einen weiteren Fall in unserer Auseinandersetzung zu erwähnen, weisen wir auf die Versetzung der II. Legion *Augusta*, wahrscheinlich im Jahre 293, aus dem castrum von *Isca* (*Caerleon*), wo *It. Ant.*, 484, 4 sie erwähnt, nach *Rutupis* (*Richborough*), am *litus Saxonicum*, wo *NDOcc.* sie placiert; V. E. Nash Williams, *The Roman Frontier in Wales*, 2nd ed. revised by Michael J. Jarrett, Cardiff, 1969, S. 32.

strichen, dass die Aufstellung neuer Legionen durch Diokletian paarweise erfolgte, wobei derer Entstehung gleichzeitig stattgefunden hat²¹.

Zu einem späteren Zeitpunkt, vielleicht während Diokletians Reisen an die Donau im Jahre 294²², vielleicht auch später, gelegentlich der Teilnahme einiger Vexillationen der beiden Legionen an gewissen militärischen Ereignissen, haben diese ihren Sitz umgetauscht — Gelegenheit für eine intensive Ausgabe gestempelten Materials, wie im Falle der Legionen V. Iovia und VI. Herculia.

Als Widerspiegelung der von Constantinus vorgenommenen Reorganisationen findet der Passus aus der *NDOr.* bezüglich der *legio II Herculia* nur zum Teil tetrarchische Traditionen in den epigraphischen Nachrichten dieser Zeit. Wir beziehen uns auf den Fall, wenn sich das epigraphische Material nur auf die beiden, am Ende des III. oder Anfang des IV. Jh. datierten Inschriften von Troesmis und Sacidava beschränkt.

Wie bereits bemerkt, stellt die Inschrift des Zenturios *Valerius Onesimus* von Sacidava einen Beweis dar für die Anwesenheit hier, Anfang des IV. Jh. eines Detachements der II. Legion Herculia, in dem der Unteroffizier seinen Militärdienst ehrenvoll beendet hat, nachdem er, denselben Grades, in der *legio VII Claudia* in Viminacium (Moesien I) tätig gewesen war. Nichts widerspricht der Anwesenheit einer Vexillation der Legion von Troesmis in dieser Ortschaft während der Tetrarchieepoche, indem sie möglich, ja sogar wahrscheinlich ist, eventuell nach der Versetzung der Einheit nach ihren neuen Sitz. *NDOr.* erwähnt aber, dass sich die *pedatura inferior* der Legion in Axiopolis befand. Bis jetzt gibt es keinen direkten epigraphischen Beweis, der auf eine in Axiopolis, vor den Reformen des Constantinus, während der Tetrarchie, sich aufhaltende Einheit hinweisen sollte²³ obwohl die Ortschaft nach wie vor als von höchster strategischer Bedeutung betrachtet werden musste.

In Verbindung mit der Abwesenheit jedwelcher Bescheinigung von Truppen in Axiopolis, Ende des III. Jh., gibt es ein bezeichnendes Phänomen, das hervorgehoben werden muss. Die auf andere Sektoren des Limes, in Moesien II oder Skythien, bei Transmarisca, auf dem militärischen Territorium der XI. Legion Claudia²⁴ und bei Aegyssus, auf dem-

²¹ H.M.D. Parker, *a.a.O.*, S. 177; E. Ritterling, *Legio*, col. 1351.

²² V. Velkov, in „Archeologia“, Warszawa-Wroclaw, 10, 1958, S. 127; idem, *Archeologia*, Sofia, 1, 1959, S. 29. Von besonderer Bedeutung für Diokletians Inspektion ist ein Altar, mit unbekanntem Entdeckungsort, der *Aurelius Petelus optio (in) Augustorum (et) Ces(arum) sacru comitalu* erwähnt (V. Beşevliev, *Epigrafski Prinosi*, Sofia, 1952, S. 51 — 52, Nr. 83).

²³ Zur Zeit des Prinzipats werden bei Axiopolis *navtae universi Danuvii* von der Donauer Flotte *Classis Flavia Moesica* (CIL, III, 7485) erwähnt; P. Polonic erwähnt hier auch einen gestempelten Ziegel COH III COMMAG (! ?) = *coh(ors) III Commag(enorum)*, *Natura*, 24, 1935, 7, S. 20 — 21.

²⁴ R. Zmeev, in „Archeologia“, Sofia, 11, 1969, 4; für Oberflächenentdeckungen s. auch V. Vankov, in *Zadrujen Trud*, 4, 1905, 5, S. 462 — 463; K. Škorpil, in *IRAİK*, 10, 1905, S. 450, 488.

jenigen der I. Legion Iovia²⁵ durchgeführten archäologischen und Bodenforschungen, offenbarten ein reiches epigraphisches Material, bezeugend — ohne Ausnahme — dass die betreffenden Ortschaften, die zur Zeit des Constantinus und später, Sitz für die *pedaturae inferiores* werden sollen, in der Tetrarchieperiode je ein Detachement der Legionen unter derer Jurisdiktion sie sich befanden, unterbringen²⁶. Diese Erkenntnis erwirbt eine höhere Bedeutung im Lichte zweier epigraphischer Dokumente, derer Deutung zusätzliche Argumente hervorbringt für die Bestätigung der Regel der vorherigen Anwesenheit einiger Legionendetachements in den künftigen *castra pedature inferiorum* der nachconstantinischen Zeit.

1948 wurde zwischen den Ruinen der Axiopolis-Stadt ein Bruchstück einer Marmorplatte entdeckt, mit mithraischem Relief, eine ebenfalls fragmentierte Inschrift mit Votivcharakter enthaltend, die am Anfang des IV. Jh. datiert wurde²⁷. Die Inschrift enthält die Buchstaben . . . VS.VP.DV. . . und wurde ergänzt . . . *VS V(ir) P(erfectissimus) DV[x limitis provinciae Scythiae . . .]*. Der letzte Herausgeber Em. Popescu weist darauf hin, dass der Titel *vir perfectissimus* und die Anbetung einer heidnischen Gottheit das Monument (spätestens) am Anfang des IV. Jh. placiert. Andererseits ist die Anwesenheit des Provinzdux an der Limex bei Axiopolis nicht zufällig und könnte nur mit den von Diokletian im Jahre 294 verordneten Umbauarbeiten und mit den bedeutungsvollen territorialen Reorganisationen der ripariensen Legionen in Verbindung gesetzt werden.

Das zweite Monument worauf wir uns beziehen, von einer dreifachen Bedeutung für die Probleme der Organisierung und Geschichte der II. Legion Herculia, ist ein mithraisches Basrelief, im Jahre 1873 bei Sitifis (Mauretania Sitifiensis, heute Sétif, Algerien)²⁸ entdeckt, mit der bekannten symbolischen Szene der Stieropferung, oben und unten von je einer

²⁵ Für archäologische Forschungen in Aegyssus s. A. Opaït, in „Pontica“, 10, 1977, S. 307 — 311; die einzige Inschrift aus der späten Periode von dieser Ortschaft stammt aus einer zufälligen Entdeckung, Em. Popescu, IGL, Nr. 270, S. 280 — 282.

²⁶ Im Falle der XI. Legion Claudia, mit dem Sitz weiterhin bei Durostorum, weisen die Ziegel und Backsteine mit den Stempeln LEG XI CLFTRAM und LEG XI CLFCAND, zur Zeit der ersten Tetrarchie datiert (E. Ritterling, *Legio*, col. 1700 — 1701; C. Muşeteanu, M. Zahariade, D. Elefterescu, in SMMIM, 12, 1979, S. 169 — 171) auf die Anwesenheit zweier Vexillationen in den Ortschaften *Transmarisca* und *Candidiana* hin. Die Registrierung in der NDOR. 40, 34 der Ortschaft *Transmarisca* als Sitz der *pedatura inferior* der Legion beweist, dass einer der gewesenen Sitze, u.zw. der bedeutendste vom strategischen Standpunkt aus, weiterhin als Verlegungsort bewahrt wurde. Für die legio I Iovia, mit dem Sitz in *Noviodunum*, in der Epoche der NDOR, bescheinigen die bei *Aegyssus* entdeckte Inschrift (s. Note 25) sowie die gestempelten Ziegel von *Dinogetia* und wahrscheinlich auch die Inschrift von *Salsovia* (Em. Popescu, IGL, Nr. 271) wenigstens zwei sichere Garnisonen für die Vexillationen der Legion zur Zeit der Tetrarchie. NDOR. notiert die *pedatura inferior* der Legion bei Aegyssus, also dort, wo zur Zeit Diokletians ein Detachement derselben stationiert hatte.

²⁷ Em. Popescu, IGL, Nr. 192, S. 201 gibt als Entdeckungsjahr des Bruchstücks 1948 an. Prof. I. Barnea teilte mir mit, er habe die Inschrift im Jahre 1947 zusammen [mit der Märtyrerinschrift (Em. Popescu, IGL Nr. 191) entdeckt, für welche Information ich mich auch hier nochmals bedanken möchte.

²⁸ A. H. de Villefosse, in RA, 31, 1876, S. 138 — 139 = CIL, VIII, 8440.

nchrift eingerahmt. Weiter unten geben wir das Faksimile des Inschrifttextes laut CIL, VIII, 8440 wieder :

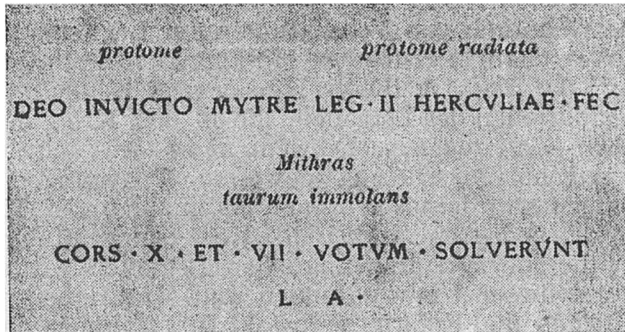


Fig. 1

Die Widmung der beiden Kohorten der II. Legion Herculia, *Deo Invicto Mytre* nach beendeter Errichtung eines bedeutenden Gebäudes bringt neues Licht auf die Inschrift von Axiopolis und deren Folgen. Die beiden mithraischen Monumente sowie einige auf dem Dobrudscha-Gebiet entdeckten Kultustücke²⁹ zusammen mit den epigraphischen Beweisen bestärken eine weite Verbreitung des Mithras-Kultus in der Provinz und unter den Soldaten der Legion in den ersten 20 – 30 Jahren nach derer Aufstellung, wobei übrigens die Gottheit *Sol Invictus Mithra* auch die Beschützerin der Tetrarchie-Kaiser (*Iovii et Herculii, religiosissimi Augusti et Caesares*), eine Bewahrerin der Macht derselben (*fautor imperii sui*)³⁰ war. Die Widmung des Befehlshabers (*dux*) in Skythien an den Gott Mithras weist auf die Mitwirkung einiger Detachements dieser Einheit an den Tätigkeiten der Garnison von hier, unter der direkten Beaufsichtigung und Kontrolle der höchsten Militärbehörde der Provinz hin. In dieser Weise, wenn man die Anwesenheit eines Detachements der II. Legion Herculia in Axiopolis noch zur Zeit der Tetrarchie annehmen würde, erwirbt die Tatsache, dass die Hinsetzung durch Constantinus der *pedatura inferior* hier, so wie es in der *NDOr.* erscheint, einen Reflex einer noch zur Zeit Diokletians bestehenden Lage darstellt, einen stärker beweisführenden Charakter. Dies natürlich widerspricht der Anwesenheit des Legionsdetachements von Sacidava nicht, denn das gleichzeitige Bestehen mehreren Untereinheiten entlang des Limes stellt eine normale Situation dar.

Der Rückzug des Detachements von Sacidava scheint zu Constantinus Zeit stattgefunden zu haben, der, wie auch in Moesien II auch hier, nebst dem Hauptcastrum je ein einziges Zentrum von Nebenbedeutung – in diesem Falle Axiopolis – behalten hat, wo er den zweiten Teil der Legion, die *pedatura inferior* placiert hat.

Die Abtrennung von Legionenkorps für verschiedene Handlungen an den Grenzen des Imperiums wurde zur Zeit des Prinzipats weitgehend

²⁹ Z. Covacef, Al. Barnea, in „Pontica“, 6, 1973, S. 87 – 96.

³⁰ W. Seston, in *Scripta Varia*, S. 505 = Carnuntina (*Römische Forschungen in Niederösterreich*) III, Graz-Cologne, 1956, S. 183.

praktiziert und stellte ein charakteristisches Merkmal der militärischen Politik in der Tetrarchie-Epoche³¹, mit tiefgreifenden Folgen für die Struktur der römischen Armee in den darauffolgenden Jahrzehnten, dar. Der vorzügliche Gebrauch von Vexillationen der Legionen an der Donau stellte ein anderes charakteristisches Merkmal der militärischen Politik des Diokletian³² dar und, in dieser Hinsicht ist es nicht zufällig, dass von den 18 Vexillationen der Legionen, die in den Krieg gegen Ägypten in den Jahren 295 — 297 zogen, sechs, wenn nicht sogar acht, den Legionen an der Donau angehörten. Die massenweisen Verlegungen von Vexillationen der Legionen und deren Gebrauch als unabhängige Korps, einzeln oder gruppenweise, bedeutete praktisch deren Umwandlung in unabhängige Einheiten, die nie den ursprünglichen Legionen wieder einverleibt wurden. Aufgrund dieser Umwandlungen und Mutationen von Truppen konnte Constantinus die Reformen sowohl im Rahmen der Grenz- als auch der Innenarmee durchführen³³.

Im Jahre 295 erklärte Diokletian dem Usurpator L. Domitius Domitianus (Achilleus) den Krieg, obwohl die tatsächlichen militärischen Operationen in den Jahren 296 — 297³⁴ geführt wurden. Bei dieser Gelegenheit wurden Vexillationen auch von den Legionen in Moesien mobilisiert, die den grössten Teil der Kräfte ausgenacht zu haben scheinen³⁵. *Papyrus Oxyrhinchos* (im Folgenden *P. Oxy.*) 43 (Herausgeber B. P. Grenfell, A. S. Hunt, London, 1903), der die von diesen Truppen vorgenommenen Requisitionen von Futter notiert, erwähnt folgende Legionen an der Donau, die Vexillationen entsandt haben: *IV Flavia*, *VII Claudia* (Moesien I), *XI Claudia* (Moesien II). Ausserdem behauptete man als höchstwahrscheinlich auch das Engagieren von Detachements der Legionen: *V. Macedonica* und *XIII. Gemina* (Dacia Ripensis), *I. Italica* (Moesien II)³⁶.

Es gibt keinen direkten Beweis der Teilnahme von Vexillationen der neu aufgestellten skythischen Legionen an den ägyptischen Kriegszug des Diokletian, was B. Filov zu der Frage führte, ob sie zu diesem Zeitpunkt schon existierten³⁷. Die Auseinandersetzung kann aber auf einer anderen Basis aufgenommen werden, die uns eine Votivinschrift auf einem, in Thessalonie entdeckten Steinsarg bietet³⁸, die bekannt, und von den Herausgebern von CIL, III unter der Nummer 14 203,40 registriert wurde, aber soweit wir wissen — für die Erläuterung dieses bedeutenden

³¹ E. Ritterling, *Legio*, col. 1357 — 1362; H.M.D. Parker, *a.a.O.* S. 183 — 184, 186; W. Seston, *Dioclétien*, 299 — 300, 302 — 306.

³² E. Ritterling, *Legio*, col. 1357 — 1358; H.M.D. Parker, *a.a.O.*, S. 181; W. Seston, *Dioclétien*, S. 132, 299 — 300, 303; A.H.M. Jones, *Late Roman Empire*. Band I (im Folgenden A.H.M. Jones, *LRE* I), Oxford, 1969, S. 54, 55, 57, 58; W. Seston, *Scripta Varia*, S. 430.

³³ Überzeugende Veranschaulichung bei H.M.D. Parker, *a.a.O.*, S. 182 — 189 und W. Seston, in *Scripta Varia*, S. 494 — 495 = *Historia*, 4, 1955, 2/3 S. 294 — 295.

³⁴ Über das Ereignis s. W. Seston, *Dioclétien*, S. 137 — 159; W. Ensslin, *a.a.O.*, S. 23 — 34; W. Seston, in *Scripta Varia*, S. 423 — 439 = *Mélanges d'archéologie et d'Histoire*, 55, 1938, S. 184 — 200.

³⁵ W. Seston, in *Scripta Varia*, S. 191.

³⁶ U. Wilcken, *Grundzüge und Chrestomatie der Papyrskunde*, I, 1, Leipzig, Berlin, 1912, S. 406; E. Ritterling, *Legio*, col. 1353, 1359 — 1360; A.H.M. Jones, *LRE*, I, S. 55.

³⁷ B. Filov, *a.a.O.*, S. 82.

³⁸ Phot. M. Petsas, 'Αρχ. Έργμ., 1950 — 1951 (1951), S. 73 — 74 = *Ann. Ép.*, 1952, S. 231.

Zeitpunktes in der Geschichte der Legion, Ende des III. Jh., noch nicht ausgenützt. Der Text der Inschrift nach CIL, III, als Faksimile nachgedruckt, lautet wie folgt :

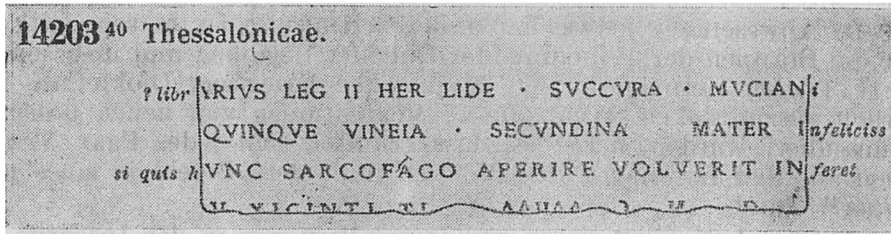


Fig. 2

Das Monument ist nicht genau datiert, aber die deutliche Angabe der Legion *II Herculia*) placiert diesen Text jedenfalls nach dem 1.03.286, als Maximianus Augustus sich den Beinamen *Herculius* nimmt, Titel, der auch der II. Legion gewährt wurde. Die Präzisierung *succura* i.e. *sub cura* beweist, dass *Mucian[us ...]* ein *praepositus* war, der eine *vexillatio* im Thessalonic-Gebiet unter Befehl hatte. Beim ersten Blick ist das Durchkreuzen des Mittelmeers für ein Truppenkorps, das sich in Thessalonic aufhält natürlich nicht verbindlich. Der Name *Mucianus* wiederholt sich aber auch im *P. Oxy.* (Jan. 295) und kommt im *P. Beatty Panop.* (Februar 300) wieder vor. Ein Μουκιανος πρεπ[ό]σιτος ohne der Angabe der Einheit, die die Vexillation entsandt hat kommt auch bei Oxyrhinchos (Thebais vor (*P. Oxy.*, col. I, 16; II, 19). In demselben Kriegskorps des Diokletian in Thebaida, in derselben Ortschaft kommt auch ein Μουκι(νι)ανος πρεπ[ό]σιτος der Vexillation der XI. Legion Claudia vor (*P. Oxy.*, col. I, 25; II, 22). In Potecoptus (Thebaida inferior) wird Μουκιανος πραιπ[ό]σιτος στρατιώταις οὐξιλλατιῶνος λεγιῶνων δια φόρων ὀριενταλίων erwähnt (*P. Beatty Panop.*, col. II, 186, 192)³⁹. Die Identität des Μουκιανος aus Potecoptus, der für die vorliegende Auseinandersetzung von minderer Bedeutung ist, noch beiseite lassend, muss bemerkt werden, dass es einen zu grossen Zusammenfall der Namen bedeutete, wenn Mucianus von Thessalonic, Μουκιανος und Μουκι(νι)ανος von Oxyrhinchos drei verschiedene Personen in demselben Jahr, mit demselben Auftrag und denselben Führerstellen gewesen wären. In der *P. Oxy.* scheinen Μουκιανος und Μουκι(νι)ανος tatsächlich zwei unterschiedliche Personen zu sein, wennauch das, unsichere, Buchstabenpaar νι in Mittelstellung beim letzten Namen, eventuell auch zu der Leseweise Μουκιανος hätte veranlassen können. Jedenfalls war Μουκι(νι)ανος ein distinkter *praepositus*, an der Führung der Vexillation der XI. Legion Claudia, so wie es deutlich im Dokument ausgedrückt wird⁴⁰. Dagegen ist es höchst wahrscheinlich, dass Μουκιανος (*P. Oxy.*, col. I, 16; II, 19) ein und der-

³⁹ Zu diesen *praepositi* s. A.H.M. Jones, J. R. Martindale, J. Morris, *Prosopography of the Later Roman Empire*, Cambridge, 1971, S. 609 – 610.

⁴⁰ E. Ritterling, *Legio*, col. 1359.

selbe mit *Mucian[us]* (III, 14 — 203, 40) ist, was, unter diesen Umständen, die Anwesenheit in Thebais, im Januar 295, einer Vexillation der *legio II Herculia* nur bezeugen sollte. Dieses Datum stellt auch einen sicheren *terminus ante quem* für die Organisierung der Legion dar.

In Abwesenheit jedwelcher anderer Hinweise ist es schwierig uns über die Etappen der Teilnahme der Donauer Legionen und insbesondere der II. Legion *Herculia* an den ägyptischen Kriegszug Diokletians ausführlich auszudrücken. Wenn die 18 Vexillationen von neuen *praepositi* kommandiert wurden, heisst es, dass grundsätzlich jedes Paar Vexillationen aus den Legionen einer Provinz unter dem Befehl je eines *praepositus*⁴¹ stand.

Aufgrund dieses Prinzips und wenn *Mucianus* in der Inschrift von Thessalonie dieselbe Person ist mit dem Μουκιανος in der *P.Oxy.*, dann ist es möglich — obwohl kein sicherer Beweis dafür steht — dass eine Verknüpfung der Vexillationen der Legionen II. *Herculia* und I. *Iovia* stattgefunden hat, genau wie im Falle der Legionen XI. *Claudia* und I. *Italica*, wo die zweite in der Mehrzahl λεγιώναις in der *P. Oxy.*, col. II, 21 mitinbegriffen ist, oder der Legionen aus Moesia Superior (IV. *Flavia* und VII. *Claudia*)⁴².

Jedenfalls, wenn man den Entdeckungsort der Inschrift in Betracht nimmt, kann man suggerieren, dass die von *Mucianus* kommandierte, von der Unteren Donau kommende Vexillation im Herbst 294 in Thessalonie konzentriert wurde, um danach auf dem Seeweg nach Ägypten geführt zu werden, wo sie sich im Januar 295 in Oxyrhinchos befand.⁴³

Im Jahre 297 kämpft der co-Augustus des Diokletian, Maximianus *Herculius* gegen die Stämme der *quingentiani* aus Mauritanien⁴⁴. Die oben erwähnte Inschrift von Sitifis stellt einen deutlichen Beweis für die Anwesenheit eines Detachements der II. Legion *Herculia* in dieser Provinz, in Verbindung mit diesen Ereignissen dar⁴⁵. Übrigens ist der propagandistische und symbolische Hintergrund für die Teilnahme der II. Legion *Herculia* im Rahmen der Armee des Kaisers, dessen Beinamen sie trug, nicht schwer zu ersehen.

Wie W. Seston schon 1938⁴⁶ zeigte, fand der endgültige Abschluss der Operationen in Ägypten gegen Anfang des Sommers 297 statt, als die Kämpfe gegen die Mohren in Mauritanien begannen. Diese Tatsache erhebt die Frage, ob in Ägypten und Mauritanien ein einziges Detachement gekämpft hat, oder ob es sich um zwei unterschiedliche Untereinheiten handelt, die sich nacheinander von der ripariensen Legion gelöst haben. Dass die Vexillation der II. Legion *Herculia* auf der mauritanischen Front nicht dieselbe wie diejenige in Ägypten ist, geht ziemlich deut-

⁴¹ A.H.M. Jones, *LRE*, I, S. 55.

⁴² E. Ritterling, *Legio*, col. 1360; A.H.M. Jones, *LRE*, I, S. 55.

⁴³ W. Seston, in *Scripta Varia*, S. 430.

⁴⁴ *Idem*, *Diocletien*, S. 115 — 128.

⁴⁵ E. Ritterling, *Legio*, col. 1468.

⁴⁶ W. Seston, n. „M lantz's l rch-olog e et d'H sto r", 55, 1938, S. 193.

lich hervor, aus dem Vorandensein eines Altars in Rom, von *Valerius Anatolius*, *miles* in derselben Legion, zum Andenken an seinen Vater *Petronius Castor*, *equus romanus* errichtet. Die Inschrift ist folgende⁴⁷:

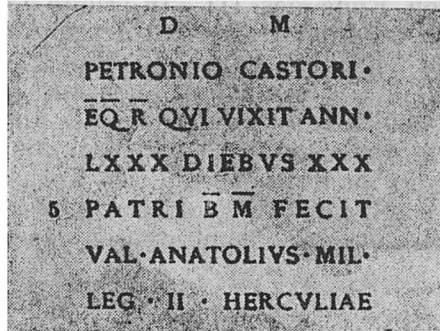


Fig. 4

Die Beschwörung der *Mani* Götter am Anfang der Widmung sowie das Erwähnen der II. Legion *Herculia* führt zu einer ziemlich sicheren Datierung des Epitaphs am Ende des III. Jh., als solche Formulierungen eine weite Ausbreitung fanden.

Der Streit mit den *Quinquagientianer* Stämme bricht mit erhöhter Stärke im Sommer 297 aus, als *Maximianus* an die Front fährt, doch eine allgemeine Unruhe und heftige Angriffe machen sich schon 296 spürbar⁴⁸. In Ägypten wurde die Belagerung der von *Domitius Domitianus* besetzten Stadt *Alexandrien* bis zu Beginn des Sommers fortgesetzt, obwohl *W. Ensslin* die Meinung äussert, die Stadt sei zu einem früheren Datum, ante 16. März 297 gefallen⁴⁹. Selbst so, und unter Annahme der Möglichkeit, dass die *Vexillation* der Legion die persische Front, wo *Diokletian* in der zweiten Hälfte des Jahres 297 ankommt, nicht verlassen hat, ist die Versetzung desselben *Detachements* auch auf die mauritanische Front schwer anzunehmen. Viel wahrscheinlicher hat eine zweite Ablösung einer anderen *Vexillation* von der Legion in *Troesmis* stattgefunden, die später, eventuell über *Illyricum* und *Italien*, wo sie epigraphisch verzeichnet erscheint, nach den Norden *Afrikas* rückte. Der Fall ist nicht singulär; eine doppelte Ablösung von *Vexillationen* fand auch im Falle der *XI. Legion Claudia* statt, die 295 ein *Detachment* nach Ägypten und ein anderes aus der grossen, in *Aquileia* verlegenen Untereinheit, nach *Mauritanien* entsendet⁵⁰.

Die *Sitifienser* Inschrift bietet aber auch die Gelegenheit einer letzten, aber nicht minderwertigeren Feststellung. Man nimmt allgemein an, dass die Anzahl der Männer dieser mobilen, von den Grenzlegionen verle-

⁴⁷ H. L. Wilton, in *AJPh.* 1909, S. 166 = *Ann. Ép.* 1909, 94.

⁴⁸ Levy, *RE*, 14, 1930, s.v. *Maximianus (Herculius)*, col. 2504–2505.

⁴⁹ W. Seston, in *Scripte varia*, S. 431–432; W. Ensslin, *a.o.C.* S. 33–34.

⁵⁰ *CIL*, V, 893, 895, 896, 900, 927, 940, 942, 944, 8278. Die *Teilnahme* eines Teils der *Vexillation* von *Aquileia* an den Kämpfen gegen die *Mehrer* wird von zwei Inschriften bewiesen, uzw. eine davon aus dieser Ortschaft (*CIL*, V, 893), die andere aber von *Cherchel* (*El Kantara, Caesarea*) (*CIL*, VIII 21. 021).

genen Detachements, zu diesem Zeitpunkt von ca 1.000 war ⁵¹. Diese erscheint als eine durchaus annehmbare Zahl für die Möglichkeiten der Verlegung, worüber diese Grosseinheiten verfügten, selbst unter der Voraussetzung, dass die Legion Ende des III. Jh. rund 5.600 Soldaten und Offiziere gezählt hätte⁵², während Diokletian deren Anzahl und Struktur nicht geändert hat. Die beiden Kohorten in Mauritaniens waren die 7. und die 10. Aber da diese Untereinheiten auch zur Zeit der Tetrarchie unverändert blieben — 500 Mann jede — ist die Inschrift ein vielsagendes Dokument für die Ausmasse der Vexillation, die somit 1.000 Mann zählte. Dies muss übrigens auch die Anzahl der Korps anderer Legionen gewesen sein, die dem comitatus des Diokletian einverleibt wurden und aufgrund deren die zukünftigen comitatensischen Legionen organisiert wurden ⁵³.

★

Das Verlegungsschema der II. Legion Herculia wurde oft erörtert. In der Auflage vom Jahre 1608 der NDOr ⁵⁴ schlägt Pancirolus bei Nr. 30 (Herausgeber O. Seeck): *inferioris* vor. Ed. Böcking behauptet, dass: *inferiores omnes* (sämtliche Handschriften — u. Anm.); *sed omnino superioris legendum esse videtur* ⁵⁵. O. Seeck zieht die Variante mit *inferioris* vor und diese scheint die richtige zu sein, denn, so wie wir weiter oben gezeigt haben, stationiert die *pedatura superior* immer im Hauptcastrum, während die *inferior* im Nebencastrum ihre Garnison hat. Bei Nr. 31 (Herausgeber O. Seeck) wäre die Lage schwer zu erklären, anders als durch die Annahme eines Irrtums in einer der Handschriften, mit der Überschreibung von *inferioris* anstatt *superioris*, obwohl weder Pancirolus noch Ed. Böcking und O. Seeck diesen Passus kritisch betrachten.

Im Lichte dieser Bemerkungen sowie der Anweisungen der Notitia, schlagen wir folgendes Bild der Verlegung der Legion im IV. Jh. vor:

29 *Praefectus legionis Secundae Herculiae, Trosmis*

30 *Praefectus ripae legionis Secundae Herculiae cohortium quinque pedaturae inferioris, Axiupoli*

31 *Praefectus ripae legionis Secundae Herculiae cohortium quinque pedaturae superioris, Iprosmis.*

Ein Problem stellt in diesem Passus die Erwähnung bei Nr. 35 (Herausgeber O. Seeck) eines *praefectus ripae legionis Primae Ioviae cohortis . . . et secundae Herculiae*. Der Fall steht nicht einzeln da, eine identische Situation finden wir in der Pannonia Secunda, wo ein *praefectus legionis*

⁵¹ H.M.D. Parker, *a.a.O.*, S. 184.

⁵² Th. Mommsen, *a.a.O.*, S. 254—255 aber auch 215; J. Marquardt, *Manuel des antiquités romaines*, to.n. XI, Paris, 1891, S. 365—366; W. Seston, *Dioclétien*, S. 299; A. H. M. Jones, *LRE*, I, S. 53; s. auch die Auseinandersetzung bei R. Mac Mullen, in *Klio*, 62, 1980, 2, S. 452—454, der in dieser Zeitspanne für eine Legion die Anzahl von 6.000 Mann annimmt.

⁵³ H.M.D. Parker, *a.a.O.*, S. 182—189; W. Seston, *Dioclétien*, S. 303—314; idem, in *Scripta Varia*, S. 493—494 = *Historia*, 4, 1955, 2/3, S. 294—295; A.H.M. Jones, *LRE*, I S. 52, 54.

⁵⁴ *Notitia utraque Dignitatum cum Orientis tum Occidentis ultra Arcadii Honorique tempora et in eam Guidi Panciroli, i.v.c. commentarium*, Lugduni, 1608, S. 101.

⁵⁵ *Notitia Dignitatum et administrationum omnium tam civilium quam militarium in partibus Orientis et Occidentis ad codd. mss. Monachiensium, Romani, Parisiensium ac Vindobonensis editorumque fidem recensuit commentariis indiceque illustravit*, Ed. Böcking, Bonnae 1853, tomus I, S. 453, Note 38 a.

*Quintae Ioviae et Sextae Herculiae, in castelle Onagrino*⁵⁶ vorkommt, aber was Skythien anbetrifft, so kann die klar ersichtbare Bedeutung nur in Verbindung stehen mit *classis in Plateypegiis*, der Flotte der *musculi Scythici* und der beiden Einheiten der Flotte an dem westlichen Limes der Provinz. Der Präfekt vertrat beide Legionen, denen jetzt die Flotte des gesamten Limes der Provinz untergeordnet war. Die Flotte aus der Delta scheint vom territorialen und Verwaltungsstandpunkt aus, der Präfektur in Noviodunum untergeordnet zu sein. Die Teilnahme der II. Legion Herculia an die Befehlsführung der Flotte von der Donaumündung ist schwer anzunehmen, ausser dem Falle, wenn dies nur einen späten Wiederhall der Anwesenheit der Legion, zu einem gegebenen Zeitpunkt, an der Donauer Front darstellt. Eine fassbare Erklärung würde darin bestehen, dass dieser, eigens ernannte, *praefectus ripae* wahrscheinlich zuständig war für alles was zur Tätigkeit der Flotte auf der „skythischen“ Donau gehörte: Häfen, Versorgung, Lage des Effektivbestands, Verteilung der Untereinheiten, sowohl der Flottillen an der Flussmündung als auch derjenigen aus dem Sektor der II. Legion Herculia, usw. die Einheit von Flaviana (*militēs nauclarii*)⁵⁷. Der bei Nr. 35 erwähnte *praefectus ripae* könnte eigentlich auch einen *praefectus classis* für die gesamte Provinz darstellen, so wie sich in Moesien II, an der Befehlsführung der Flotteneinheiten ein Offizier desselben Grades befand.

NDOr. ist das letzte Dokument, das die *legio II Herculia* erwähnt, deren Organisation und Geschichte nach dem Ende des IV. Jh. praktisch unbekannt bleiben, was übrigens für sämtliche Legionen an der Unteren Donau gültig ist.

⁵⁶ NDOcc., 32, 48.

⁵⁷ NDOr., 39, 20; A. Aricescu, *Armata*, S. 120.

UN ATELIER MONÉTAIRE BYZANTIN INCONNU DE LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XI^e SIÈCLE DANS LE THÈME DE PARISTRION

ERNEST OBERLÄNDER-TÂRNOVEANU

Dans une étude parue en 1979¹, en nous occupant en passant de la circulation de la monnaie byzantine au XI^e siècle dans la zone des Bouches du Danube, nous mettions en évidence une série de traits distinctifs de la période 1068—1081. Nous avons remarqué, à ce moment-là, une augmentation apparemment difficile à expliquer par le contexte politico-militaire et économique de l'époque, de la quantité de monnaie qui circulait en Dobroudja pendant le règne de Romain IV Diogène (1068—1071) et de Nicéphore III Botaniatès (1078—1081).

Pour expliquer ce phénomène nous avons essayé de le mettre en relation avec la politique active des deux empereurs et avec la paix relative qui régnait à l'époque dans le thème de Paristrion. En même temps nous observions une tendance inflationniste, qui se manifestait par la réduction du poids des monnaies en bronze, parallèlement à la réduction du titre des monnaies en or et à l'augmentation de la masse monétaire mise en circulation par l'entremise des grands paiements au caractère politique².

En continuant l'analyse de la circulation monétaire au XI^e siècle, complétée par une investigation très attentive des découvertes monétaires, on a pu constater qu'aux deux facteurs ci-dessus mentionnés s'ajoute un troisième, qui pourrait mettre en lumière un nouveau trait de l'histoire de la Dobroudja pendant la deuxième moitié du XI^e siècle.

L'investigation minutieuse des monnaies de cette époque, découvertes dans de nombreux sites de la zone des Bouches du Danube, nous a permis de relever le fait qu'à côté des monnaies communes, obtenues par le procédé technique traditionnel, frappées pendant les règnes de Romain IV (1068—1071), Michel VII Doukas (1071—1078) et Nicéphore III (1078—1081), apparaissent en grand nombre, des monnaies similaires comme type, mais obtenues par coulage, procédé technique inouï pour les ateliers monétaires qui assuraient la majeure partie du numéraire en circulation en Dobroudja.

Les monnaies coulées reproduisent exactement le type et la légende des originaux, mais leur flan est plus mince, sur les bords on remarque les bavures laissées par le moule, le relief et les arêtes sont plus atténués. Elles présentent des porosités spécifiques aux objets coulés qui n'ont

¹ E. Oberländer-Târnoveanu, « Dacia », NS, 23, 1979, p. 265 — 273.

² *Ibidem*, p. 268 — 269.

pas été polis et leur poids est en général plus réduit que celui des pièces frappées.

Le lot étudié comprend 151 folles en bronze byzantins frappés entre 1068—1081 et qui se trouvent dans la collection du Musée du Delta du Danube à Tulcea et en d'autres collections privées et écolières du dép. de Tulcea ³. Parmi ceux-ci 73, c'est-à-dire 48,34 % représentent des monnaies coulées (voir l'annexe). Nous avons trouvé des monnaies similaires aussi dans les collections du Musée d'Histoire nationale et d'Archéologie de Constantza ⁴ (provenant en grande partie du nord de la Dobroudja), dans la collection du professeur Papahagi, qui se trouve actuellement au Musée d'Histoire de la R.S. de Roumanie (provenant de Silistra et des environs), ainsi que des fouilles de Păcuiul lui Soare (dép. de Constantza) ⁵.

On n'a envisagé que les monnaies coulées qui reproduisent les émissions des années 1068—1081, et on a laissé de côté d'autres catégories de monnaies coulées découvertes en Dobroudja ou sur le territoire de la Bulgarie ⁶, en les considérant un problème à part.

³ On as eu en vue les collections : dr. Dorin Nicolae, prof. Fl. Topoleanu, avocat Ioan Georgescu, Matei Gh., Neniță Alex. de Tulcea, la coll. I. Tăuac de Măcin ing. E. Peștrițu de Niculițel, la coll. du Lycée Pédagogique de Tulcea, publié par nous en « Peuce », 8, 1980, p. 510—511, nos 160—171, la coll. du Lycée d'Isaccea et celles des Ecoles de Slava Rusă et Telița. On a utilisé aussi des monnaies byzantines du XI^e siècle, la coll. Mn. Cocos, publiées par Al. Popeea, Peuce, 4, 1974—1975, p. 175—197. Cette collection comprend 12 monnaies qui n'ont pas été publiées. On a tenu compte aussi des 44 monnaies découvertes à Nufăru, dép. de Tulcea, pendant les fouilles effectuées par Silvia Baraschi de l'Institut d'archéologie de Bucarest et N. Moghior du Musée Militaire Central, de même que des monnaies de la coll. St. Eniceicu, découvertes à Mahmudia, actuellement au Musée d'histoire de Galați. Nous devons une fois de plus remercier toutes les personnes ci-dessus mentionnées et aussi Mme Aneta Anghel, directrice du musée de Galați, prof. I. Rădulescu, directeur du Lycée de Isaccea et I. Chițu de l'école de Slava Rusă, pour leur amabilité et pour le matériel mis à notre disposition.

Quant aux monnaies byzantines du XI^e siècle qui se trouvent dans la coll. du Musée du Delta du Danube, elles sont aujourd'hui beaucoup plus nombreuses que celles publiées par Al. Popeea et V. H. Baumann « Peuce », 6, 1977, p. 207—226.

⁴ Nous remercions encore une fois les collègues Antoaneta Vertan, G. Custurea et Val. Georgescu-Cheluță pour leur amabilité.

⁵ Les monnaies publiées par B. Mitrea dans le volume P. Diaconu, D. Vilceanu, *Păcuiul lui Soare, Cetatea bizantină*, vol. 1, București, 1972, p. 181—212, ont été mises à notre disposition par le dr. P. Diaconu. Le même chercheur a mis à notre disposition plusieurs monnaies récemment découvertes, encore inédites. Nous lui remercions de nouveau.

⁶ Nous n'avons pas tenu compte d'imitations anépigraphe des folles anonymes Thompson classes A₁ et A₂ produites par coulage, voir T. Gerasimov, *IAI*, 17, 1950, p. 313—315 et Y. Youroukova, dans *I. Międzynarodowy Kongres Archeologii Słowianskiej, Warszawa, 14—18. IX. 1965*, vol. 6, Varsovie, 1968, p. 128—141. Exceptés les deux exemplaires découverts à Dinogetia-Garvăn (informateur, prof. B. Mitrea), toutes les autres pièces similaires proviennent du nord-est de la Bulgarie. A cause du grand volume de ces émissions, on ne peut pas les considérer comme des produits des faux-monnayeurs ; leur style et leur standard du poids, ainsi que le procédé technique de leur réalisation est différent de la tradition des ateliers monétaires byzantins. Contrairement au point de vue des auteurs ci-dessus mentionnés, nous considérons que les émissions anépigrafiques des folles anonymes classes A₁ et A₂ ont été frappées par les autorités bulgares pendant la révolte des comitopuloi, 977—1018. Parmi les découvertes de monnaies byzantines du XI^e siècle de la zone des Bouches du Danube apparaissent très rarement des exemplaires coulés qui reproduisent des types frappés entre 976—1067. La coll. du Musée du Delta du Danube de Tulcea conserve quatre folles anonymes classe A₂ réalisés par coulage. (Nos d'inventaire 11.759, 39.534, 39.845, 41.581). Encore huit exemplaires se trouvent dans la coll. Fl. Topoleanu. Ils représentent 6,12 % du total des pièces de ce type. Dans la coll. du même musée il y a aussi deux folles anonymes classe C (Nos. inv. 11.787 ;

La reproduction par coulage des types monétaires frappés par les empereurs byzantins qui ont régné entre 1068—1081 a été faite d'une manière sélective.

Des émissions de Romain IV Diogène ont été reproduites sur une grande échelle, par coulage, uniquement les folles de la catégorie de ceux qui étaient signes (donc avec le nom et le titre de l'empereur)⁷. *Les folles anonymes classe G*, attribués par les spécialistes à ce souverain⁸, ont été produits par coulage seulement en cas exceptionnels⁹. Le caractère sélectif de la reproduction par coulage de certains types monétaires byzantins de la deuxième moitié du XI^e siècle s'accroît pendant les règnes de Michel VII et de Nicéphore III, quand ne sont plus produits par coulage que des folles signés du premier empereur¹⁰ et des *folles anonymes classe I*, attribués à Nicéphore III¹¹.

Pour une image concrète de l'ampleur de la production de monnaies coulées, et du rôle joué par les différents types dans la circulation monétaire de la zone des Bouches du Danube entre 1068—1081, nous présentons ci-dessous une statistique, élaborée à base du lot monétaire analysé :

No.	T y p e	Total exemplaires	Total exemplaires coulés	% du total coulées
1.	Folles anonymes classe G	40	2	5,00%
2.	Romain IV	31	17	58,06%
3.	Folles anonymes classe H	6	—	—
4.	Michel VII	21	19	90,47%
5.	Folles anonymes classe I	46	35	76,08%
6.	Nicéphore III	7	—	—
T o t a l		151	73	48,34%

11.791), c'est-à-dire 1,21 % du total de ces découvertes et quatre folles anonymes classe D coulées (Nos. inv. 11.798 ; 11.805 ; 11.807 ; 40.129), représentant 3,00 % du total des découvertes. Dans la coll. Lycée Pédagogique de Tulcea il y a un exemplaire coulé des folles frappés seulement pour Constantin X (C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 647), c'est-à-dire 5,55 % du total. Dans la coll. du Musée de Tulcea il y a aussi un exemplaire coulé qui reproduit les folles frappés par Constantin X et Eudocie (C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 645 — 646), n° inv. 39.859, représentant 1,96 % du total des découvertes. A cause du caractère soigné de leur exécution nous ne croyons pas qu'ils soient l'œuvre de faux-monnayeurs, mais on doit les mettre en relation avec l'activité des autorités byzantines du thème de Paristrion. Les données ci-dessus mentionnées montrent que « l'émission » de monnaies entre 976 — 1067 ne s'est réalisée que dans des cas exceptionnels, sur une échelle beaucoup plus réduite qu'entre 1068—1081.

⁷ Pour la description voir C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 653 et Ph. Grierson, *DOC*, III, 2, p. 796.

⁸ D'après C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 602 — 603. Nous ne sommes pas d'accord avec la chronologie d'environ les années 1065—1070 proposée par Ph. Grierson, *DOC*, III, 2, p. 692, en préférant celle de M. Thompson, *The Athenian Agora*, vol. II, Coins, Princeton, 1954, qui les attribue à Romain IV Diogène, 1068—1071.

⁹ De ce point de vue la situation des folles anonymes classe G est plus proche de celle des monnaies coulées des années 976 — 1067, découvertes dans la zone des Bouches du Danube, voir aussi la note n° 6.

¹⁰ Voir C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 658 et Ph. Grierson, *DOC*, III, 2, p. 818. Jusqu'à présent on n'a découvert aucun follis anonyme classe H, réalisé par coulage (voir C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 603 et Ph. Grierson, *DOC*, III, 2, p. 694).

¹¹ D'après C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 603 — 604. Nous ne pouvons pas accepter la datation d'environ 1075—1080 proposée par Ph. Grierson, *DOC*, III, 2, p. 696, en préférant l'ancienne chronologie de M. Thompson, respectivement 1078—1081. On n'a trouvé aucun follis signé frappé par Nicéphore III, réalisé par coulage (voir C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 661 et Ph.

On remarque facilement qu'à l'exception des monnaies coulées du type des *folles anonymes classe G*, tous les autres exemplaires représentent plus de 50% du total des découvertes des dits types, montant dans le cas des monnaies de Michel VII à 90%.

Les monnaies coulées ont joué un rôle important dans la circulation monétaire de la zone des Bouches du Danube entre 1068—1081, en contribuant pleinement à cette image de brusque augmentation de la quantité du numéraire versé sur le marché¹², que nous avons rappelé au début de l'étude.

La grande quantité de monnaies coulées découvertes exclue la possibilité de sa production par des faux-monnayers. Nous croyons qu'il s'agit ici d'une activité officielle à grande échelle, bien organisée du point de vue technique.

Les monnaies coulées ne peuvent être mises en liaison avec l'activité d'une quelconque formation politique autonome de Paristrion de la période 1072—1091, rappelée par certaines sources historiques contemporaines. Contre cette attribution rappelons que les monnaies coulées reproduisent, de préférence, des types de folles signés, où apparaissent le nom, le titre et quelquefois l'effigie de l'empereur de Constantinople, contre lequel se sont soulevées pendant la deuxième moitié du XI^e siècle les forces politiques locales alliées aux Petchenègues.

L'élection des types paraît refléter une certaine tendance de produire des pièces dont le caractère impérial est évident, ce qui est contraire à toute tendance à l'autonomie envers la souveraineté du basileus. Nous considérons pouvoir attribuer de plein droit les monnaies coulées découvertes en grand nombre dans la zone des Bouches du Danube à un atelier monétaire officiel placé sous le contrôle de l'administration byzantine du thème de Paristrion, celles-ci constituant la preuve de l'existence en Dobroudja, durant les huitième-neuvième décennies du XI^e siècle, d'un atelier byzantin provincial inconnu jusqu'à présent, dont l'identification contribue à l'éclaircissement de certains problèmes importants d'histoire socio-économique et politique de la région.

Grierson, *DOC*, III, 2, p. 831—832). La situation est similaire pour les types J et K attribués à la période 1081—1092, qui correspond au règne d'Alexis I^{er} (voir M. F. Hendy, *Coinage and Money in Byzantine Empire, 1081—1261*, *Dumbarton Oaks Studies*, 12, 1969, p. 74—76).

¹² Pour les années 976—1092 l'indice monnaie/année calculé à partir du lot entier de monnaies étudiées est le suivant : 1. 969—976 $\frac{1}{7} = 0,14$; 2. 976—1028 $\frac{197}{52} = 3,72$;
3. 1028—1034 $\frac{98}{6} = 16,33$; 4. 1034—1042 $\frac{164}{8} = 20,50$; 5. 1042—1059 $\frac{134}{17} = 7,88$;
1059—1067 $\frac{96}{8} = 12,25$; 7. 1068—1071 $\frac{71}{3} = 23,66$ (y compris les monnaies coulées ;
 $\frac{52}{3} = 17,33$ sans les monnaies coulées); 8. 1071—1078 $\frac{28}{7} = 4,00$ (y compris les monnaies
coulées ; $\frac{9}{7} = 1,27$ sans les monnaies coulées); 9. 1078—1081 $\frac{53}{3} = 17,66$ (y compris
les monnaies coulées ; $\frac{18}{3} = 6,00$, sans les monnaies coulées); 10. 1081—1092 $\frac{57}{11} = 5,18$.);

Cet indice corrélié avec la dévalorisation de la nomisma au XI^e siècle peut offrir une image de l'intensité de la circulation monétaire dans la zone des Bouches du Danube. On remarque facilement l'apport particulier des monnaies coulées dans le cadre de la circulation monétaire des années 1068—1081.

Suite aux recherches toujours plus amples et plus minutieuses sur la numismatique byzantine en général, on a posé le problème d'une possible existence de plusieurs ateliers monétaires byzantins provinciaux fonctionnant entre les IX^e—XI^e siècles ¹³.

En dépit des hypothèses avancées, quelques-unes très ingénieuses d'ailleurs, à l'exception de l'atelier monétaire byzantin de Cherson, l'existence des autres n'a pas été clairement attestée, au moins jusqu'à la deuxième moitié du XI^e siècle. La situation change pendant la deuxième moitié du XI^e siècle. C'est à cette époque que nous plaçons le début de l'activité de l'atelier de Thessalonique ¹⁴, et c'est entre 1081—1105 que fonctionnera un atelier monétaire à Trébizonde ¹⁵.

A ces ateliers byzantins provinciaux déjà connus vient s'ajouter, pendant les septième-neuvième décennies du XI^e siècle, ce nouvel atelier monétaire situé dans la zone des Bouches du Danube. Sa mise en fonction est étroitement liée à la situation de plus en plus complexe de la frontière danubienne, et spécialement du nord-est du thème de Paristrion. C'est une situation bien connue, nous n'insisterons pas sur les événements qui ont mené au déclenchement de la révolte des villes paristriennes des années 1072—1074 ¹⁶. La révolte se constitue comme une forte manifestation sur la voie de l'organisation indépendante des forces politiques locales de la Dobroudja et la conséquence principale fut la retraite, de sous l'autorité byzantine, d'une importante partie du Paristrion, spécialement la Dobroudja de Sud, la zone de Silistra et le nord-est de la Bulgarie actuelle ¹⁷. Cette situation se maintiendra presque deux décennies, jusqu'à la défaite définitive des Petchénègues à Léboundion par l'empereur Alexis I^{er} Comnène, en 1091 ¹⁸.

Malgré ces faits bien connus, nous avons plusieurs indices d'après lesquels la domination byzantine eût été maintenue en quelques zones de ce thème sans interruption, même dans la décennie 1081—1091 ¹⁹, considérée par tous les chercheurs comme la plus difficile étape pour la domination de Constantinople dans les Balkans au XI^e siècle.

¹³ Voir D. M. Metcalf, *Coinage in South-Eastern Europe, 820 — 1396*, Londres, 1979, p. 28 — 48 et 55 — 60. Pour un raisonnement plus proche à la réalité, d'après notre point de vue voir C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 516 — 517, 540 et 584 — 587. Le seul atelier monétaire provincial sûrement attesté pendant cette époque est celui de Cherson, en Crimée, créé vers la fin du règne de Michel III (842 — 867). Sur l'activité de cet atelier, plus récemment voir V. A. Anohin, *Monetnoe delo Khersonesa*, Kiev, 1977. Nous ne croyons pas que l'atelier ait fonctionné jusqu'à la fin du XI^e siècle et même plus tard (XII^e — XIII^e), selon l'opinion du chercheur soviétique. L'atelier de Crimée a été fermé pendant la première moitié du siècle, sous le règne de Romain III (1028 — 1034). Certains travaux fondamentaux s'arrêtent même plus tôt, au règne de Basile II (976 — 1028), voir C. Morrison, *BNP*, t. II, p. 611 et Ph. Grierson, *DOC*, III, 2, p. 601, 632—633.

¹⁴ Sur cet aspect voir D. M. Metcalf, *op. cit.*, p. 77 — 78.

¹⁵ S. Bendall, *NC*, 17, 1977, p. 126 — 136, pl. 6 — 7. L'atelier a frappé des monnaies pour Théodore Gabras, duc du thème de Chaldia, qui s'est soulevé contre l'empereur Alexis I Comnène.

¹⁶ D'après P. Diaconu, *Les Petchénègues au Bas Danube*, București, 1970, p. 82 — 129 ; I. Barnea, *DiD*, III, p. 131 — 153.

¹⁷ P. Diaconu, *op. cit.*, p. 109.

¹⁸ *Ibidem*, p. 100 — 134.

¹⁹ P. Diaconu, *op. cit.*, p. 104 — 108 et E. Oberländer-Târnoveau, « Dacia », *NS*, 23, 1979, p. 269.

L'apparition et l'activité d'un atelier monétaire byzantin dans la zone des Bouches du Danube, dans les années 1068—1081, peuvent être mises en liaison avec le problème du maintien du contrôle, par les autorités de Constantinople, d'une partie du thème de Paristrion.

En analysant les raisons qui ont conduit à la création des ateliers monétaires provinciaux byzantins et à leur répartition géographique aux VIII^e—IX^e siècles, quand le caractère tricontinental et la cohésion des territoires dominés par l'Empire byzantin cessent, peuvent être reconstituées, au moins en partie, les causes qui ont déterminé la mise en place d'un atelier monétaire dans la zone des Bouches du Danube.

Dans la dite période la majorité des ateliers monétaires byzantins provinciaux est placée dans les possessions insulaires (Sicile, Sardaigne)²⁰ ou dans les zones continentales ou péninsulaires (Italie centrale et méridionale²¹, Chersonèse²², Trébizonde²³) qui n'avaient pas de liaisons terrestres directes avec Constantinople.

Les plus proches parallèles chronologiques et historiques pour la situation qui a déterminé la création de l'atelier monétaire byzantin de la zone des Bouches du Danube sont retrouvées à Trébizonde. Cet important centre byzantin, situé au nord-est de l'Anatolie, et ses environs, ont été isolés pendant la neuvième décennie du reste des possessions byzantines à cause des conquêtes des Seldjoukides²⁴. Nous considérons que cette situation spéciale a déterminé directement la création d'un atelier monétaire qui frappe pendant la première partie du règne d'Alexis I^{er} Comnène (vers 1081—1105). Un processus semblable a rendu nécessaire la création d'un atelier monétaire dans la zone des Bouches du Danube.

Pendant la deuxième moitié du XI^e siècle l'insécurité des communications entre les contrées paristriennes et la métropole, d'où arrivait le numéraire nécessaire, s'est accrue. La constitution d'une formation politique hostile au Byzance, au sud de la Dobroudja et au nord-est de la Bulgarie, entre 1072—1091, a conduit au complet isolement de la zone des Bouches du Danube du reste du monde byzantin, auquel elle ne restait liée que par voie maritime. Vu le contexte politico-militaire spécifique, dans la période 1070—1090, la zone des Bouches du Danube s'est maintenue comme une enclave politique byzantine.

Son caractère « insulaire », et l'isolement des territoires de la Dobroudja restés sous contrôle byzantin, ont été les principaux facteurs qui ont déterminé le rouage impérial de créer un nouvel atelier monétaire dans la zone des Bouches du Danube visant de remplacer ou même d'assurer à part entière, s'il s'avérait nécessaire les sommes dues au paiement des troupes, à leur ravitaillement, ainsi qu'aux besoins de la population civile.

²⁰ Sur le fonctionnement des ateliers monétaires de Sicile et Sardaigne aux VII^e — IX^e siècles voir C. Morrison, *BNP*, t. I — II passim.

²¹ *Idem*.

²² Voir supra note no 13.

²³ Voir supra note no 15.

²⁴ En 1071 Trébizonde a été occupée par les Turcs Seldjoukides. Elle a été reprise par les Byzantins en 1075, en formant avec la région voisine le thème de Chaldia. En dépit de ces faits, Trébizonde reste isolée du reste de l'Empire byzantin, parce que les Seldjoukides se maintiennent à l'intérieur de l'Anatolie et tout au long d'une partie du littoral pontique. D'après W. Miller, *Trebizond the Last Greek Empire*, Chicago, 1969, apud S. Bendall, *op. cit.*

En ce qui concerne la technologie adoptée pour la production de ces monnaies, on constate une série de similitudes entre l'atelier monétaire de Paristrion et un autre atelier monétaire du bassin pontique, notamment celui de Cherson.

L'atelier monétaire de Crimée, qui a fonctionné entre la première moitié du IX^e et le milieu du XI^e siècle jouit d'une position tout à fait spéciale par rapport à d'autres ateliers monétaires byzantins du fait que pendant ce laps de temps il a utilisé le coulage pour la production des monnaies²⁵. Ce procédé technique, en dépit des inconvénients (possibilités d'être faussé, imprécision du standard du poids) offrait plusieurs avantages : haut rendement, prix de revient réduit, production qui n'impliquait pas un personnel hautement qualifié.

Le choix de ce procédé technique commun pouvait être facilité aussi par les relations entre les deux unités administratives byzantines des bords de la Mer Noire²⁶. Dans le cadre de l'activité des deux ateliers monétaires provinciaux byzantins du Pont il y a aussi un autre élément commun : ils n'ont frappé que de monnaies en bronze — folles.

Mais, au-delà de ces traits communs il y a plusieurs particularités qui caractérisent l'activité des deux ateliers.

Tandis qu'à Cherson étaient coulés des types monétaires nettement distincts de ceux que produisent les ateliers de la métropole et dont le standard du poids était différent, l'atelier qui fonctionnait dans la zone des Bouches du Danube reproduisait avec fidélité quelques-uns des types monétaires de Constantinople.

Nous croyons que ce fait reflète une subordination plus étroite des autorités de Paristrion envers Constantinople que celles de Cherson, qui jouissaient d'une certaine autonomie dans le cadre de l'Empire.

Les types monétaires reproduits dans l'atelier de Paristrion constituent un précieux élément, qui nous permet de dater en lignes générales la période pendant laquelle cet atelier a fonctionné. En nous appuyant sur des informations actuelles, nous pouvons considérer qu'il a fonctionné au moins pendant les règnes de Romain IV, Michel VII et Nicéphore III, c'est-à-dire post novembre 1068 et ante avril 1081²⁷, quoique nous n'avons pas la certitude que l'atelier monétaire soit fermé pendant le règne d'Alexis I^{er} Comnène. Il n'est pas tout à fait exclu que l'émission des monnaies du type des folles anonymes classe I ait continué sous cet empereur aussi. Par leur caractère « anonyme », dépourvu d'effigie, nom et

²⁵ Conformément supra note n° 13.

²⁶ Sur les relations de la Dobroudja avec Cherson pendant l'époque byzantine, voir P. S. Năsturel, « Dacia », NS, 1, 1957, p. 372 et I. Barnea, dans *Omăgiu lui P. Constantinescu-Iași*, București, 1965, p. 161 — 165. Pour les découvertes de monnaies provenant de Cherson dans la zone des Bouches du Danube voir E. Oberländer-Târnoveanu, *SCN*, 7, 1980, p. 164 — 165. Une] monnaie de Romain I^{er} frappée dans le même atelier a été découverte à Ismail, au sud de la Bessarabie. Voir P. O. Karyškovsky, *MASP*, 7, 1971, p. 81, mais elle ne date pas des XII^e — XIII^e siècles, tel que l'auteur considère. Une autre monnaie, du même type, découverte à Isaccea se trouve dans la coll. prof. Fl. Topoleanu. À Tulcea a été découverte une monnaie de Romain II frappée à Cherson, conservée maintenant dans la coll. prof. P. Dicu de Pitești.

²⁷ La présence dans le cadre des découvertes de la zone des Bouches du Danube de plusieurs monnaies de la période 976 — 1067 réalisées par coulage, peut indiquer aussi qu'avant 1068 les autorités byzantines de Paristrion ont fait recours, exceptionnellement à ce procédé pour se procurer une partie du numéraire nécessaire.

titre de l'empereur, elles ne posaient aucun problème politique, et le grand nombre des découvertes indique aussi un volume massif de l'émission, ce qui peut être dû au fait qu'elles sont devenues un type « immobilisé ». Il est prématuré de faire des appréciations sur le volume de la production de cet atelier sous les différents règnes, mais compte tenant de l'observation ci-dessus mentionnée, on doit quand-même mettre en évidence le volume augmenté des émissions du type des *folles anonymes classe I*.

Un dernier aspect qu'on voudrait mettre en évidence à propos des monnaies byzantines coulées découvertes dans la zone des Bouches du Danube c'est l'aire des découvertes.

Des monnaies de ce type ont été trouvées à Isaccea, Tulcea, Nufăru, Valea Nucarilor, Niculițel, Rachelu, Măcin, Troesmis — Le Castrum de l'Ouest, Păcuiul lui Soare et Silistra, aussi bien qu'en plusieurs endroits du nord de la Dobroudja. Les plus nombreuses et les plus riches découvertes de monnaies coulées se trouvent au nord de la Dobroudja, tandis qu'au sud elles ne forment qu'un groupe réduit, si on les compare avec les monnaies normales (dommage qu'on ne peut pas apprécier encore le rôle joué par chaque type, séparément, au cadre de la circulation zonale).

La répartition des découvertes et le grand nombre de monnaies coulées est un indice qu'elles ont circulé surtout dans la zone des Bouches du Danube. Au sud elles sont rares et au nord-est de la Bulgarie elles manquent complètement²⁸. Au moins dans une certaine étape, l'atelier qui les produisait devait se trouver dans cette aire même.

Si pendant le règne de Romain IV il est assez plausible que l'atelier soit placé à Dristra (Durostolon, Silistra), chef-lieu du thème de Paristrion, il est bien probable que plus tard, après la révolte de 1072—1074, dans un moment difficile à préciser, quand cette cité n'était plus sous le contrôle des Byzantins, l'atelier monétaire soit transféré au nord. Parmi les cités byzantines du nord de la Dobroudja, c'était seulement Isaccea qui pouvait, par son importance stratégique et par sa grandeur, devenir le centre de l'autorité byzantine dans la zone des Bouches du Danube²⁹.

²⁸ A Păcuiul lui Soare on n'a trouvé que huit monnaies coulées de la période 1068—1061, du total de 149 monnaies de la même époque, déjà publiées. Elles sont groupées ainsi : Romain IV — 2 exemplaires ; Michel VII — 3 ex. ; Folles anonymes classe I — 3 ex. Les monnaies coulées constituent un infime pourcentage du lot P. Papahagi, qui provient de Silistra. Iv. Yordanov, de la Filiale ASB de Šumen, bon connaisseur de la circulation monétaire au nord-est de la Bulgarie aux XI^e — XIII^e siècles, nous a informé en 1979 que dans cette zone n'apparaissent pas des monnaies coulées de la période 1068 — 1061.

²⁹ Sur les découvertes archéologiques d'Isaccea voir I. Barnea, *DD*, III, passim. Eloquent pour le rôle joué par cette localité comme base navale byzantine est aussi la découverte d'un sceau de Grégoire Mavrokatalon, chef militaire d'Alexis I^{er} (entre 1067 — 1090, d'après I. Barnea, *SCN*, 5, 1971, p. 243. Iv. Yordanov a publié dans *Nismatika* 2, 1980, p. 4 — 15, l'article *Ranni formi na monetno proizvodstvo (XI — XII B.) v Bălgarskite zemi*, élaboré en grande partie sur la base du matériel étudié dans les collections de Roumanie. L'auteur arrive partiellement à des conclusions semblables à celles que nous avons avancées, après l'étude du même matériel. Nous nous permettons de discuter une autre fois les points de vue exposés par le numismate bulgare. Les typothèses de Iv. Yordanov ont été analysées aussi par Petre Diaconu dans son article *Secolele X — XII în Dobrogea bizantină (secolele X — XII)*?, *SCIVA*, 32, 1981, 3, p. 407 — 412. P. Diaconu cite cet article qu'il a eu la possibilité de le lire en manuscrit.

Nous considérons que cette situation aurait pu durer jusqu'en 1091, quand Dristra revient sous la domination de l'Empire byzantin.

La découverte d'émissions monétaires byzantines du XI^e siècle, spécifiques pour la Dobroudja est significative pour le rôle particulier que cette région a joué dans le cadre du thème de Paristrion, pendant la dite période. Au-delà de l'importance de la découverte d'un nouvel atelier monétaire byzantin, ce fait est un document de premier ordre pour une meilleure compréhension de la vie économique et sociale de la zone, de ses liaisons politiques ininterrompues avec le monde byzantin.

Annexe des découvertes des monnaies byzantines coulées dans la zone septentrionale de la Dobroudja

1. MDDT n° inv. 11.059, Valea Teilor — Follis anonyme classe G.
2. MDDT n° inv. 40.140, Isaccea, Romain IV.
3. MDDT n° inv. 40.141, idem.
4. MDDT n° inv. 41.064, Nufăru- idem.
5. MDDT n° inv. 11.129, Troesmis — Cité de l'Ouest — idem = E. Oberländer-Târnoveanu, *Peuce*, 8, 1980, p. 268, n° 80.
6. MDDT n° inv. 39.63i, Tulcea (zone), idem.
7. MDDT n° inv. 11.821, Nord de la Dobroudja-idem = Al. Popeea et V. H. Baumann, *Peuce*, 6, 1977, p. 215, n° 105.
8. MDDT n° inv. 39.868, Isaccea-Michel VII.
9. MDDT n° inv. 39.869 — idem.
10. MDDT n° inv. 39.729, Troesmis — Cité de l'Ouest-idem = E. Oberländer-Târnoveanu, *Peuce*, 8, 1980, p. 274, n° 183.
11. MDDT n° inv. 39.601, Rachelu — idem.
12. MDDT n° inv. 11.823, le Nord de la Dobroudja-idem = Al. Popeea et V. H. Baumann, *Peuce*, 6, 1977, p. 216, n° 112, mais faussement attribué à Romain IV.
13. MDDT n° inv. 40.751, idem.
14. MDDT n° inv. 39.870, Isaccea-Follis anonyme classe I.
15. MDDT n° inv. 39.871, idem.
- 16 — 18. MDDT n° inv. 39.873 — 39.875, idem.
- 19 — 20. MDDT n° inv. 40.145 — 40.146, idem.
21. MDDT n° inv. 11.822, le Nord de la Dobroudja-idem = Al. Popeea et V. H. Baumann, *Peuce*, 6, p. 217, n° 122.
- 22 — 23. MDDT n° inv. 11.824 — 11.825, idem = *Peuce*, 6, 1977, p. 217, n° 121 et 123.
24. MDDT n° inv. 11.829, idem = *Peuce*, 6, 1977, p. 217, n° 124.
- 25 — 26. Col. dr. Nicolae Dorin, Isaccea, Romain IV.
- 27 — 29. idem, Michel VII.
- 30 — 34. idem, Folles anonymes classe I.
- 35 — 37. Col. Fl. Topoleanu, Isaccea — Romain IV.
- 38 — 39. idem, Michel VII.
- 40—43. idem, Folles anonymes classe I.
44. Col. du Monastère de Cocoş, com. Niculiţel, Isaccea — Romain IV = Al. Popeea, *Peuce*, 1973—1975, p. 184, no. 118.
- 45—46. idem, Michel VII = *Peuce*, 4, p. 184, no. 129—130.
- 47—50. idem, Folles anonymes classe I = *Peuce*, 4, p. 185, no. 129—130.
51. Col. du Lycée d'Isaccea, Isaccea — Follis anonyme classe G.
52. idem, Michel VII.
- 53 — 56. idem, Folles anonymes classe I.
57. Col. Ioan Georgescu, Isaccea — Michel VII.

58. idem, Follis anonyme classe I.
59. Col. particulière, Isactea — Follis anonyme classe I.
60. Le Musée Militaire Centrale, Nufaru — Romain IV.
- 61 — 63. idem, Michel VII.
64. idem, Follis anonyme classe I.
- 65 — 66. Col. Matei Gh., Niculițel — Romain IV.
- 67, idem, Michel VII.
- 68 — 70. idem, Folles anonymes classe I.
71. Col. Ion Tăune, Măcin — Romain IV.
72. idem, Follis anonyme classe I.
73. Col. du Lycée Pédagogique de Tulcea, Romain IV = E. Oberländer-Târnoveanu, *Peuce*, 8, 1980, p. 511, no. 169.

DAS STRATEGIKON DES MAURIKIOS *

Wenn man diese Ausgabe der „Kriegskunst“ des Maurikios in die Hand nimmt (wie ich das Werk im Anschluß an Scheffer nennen werde), drängt sich einem der Satz von den Büchern auf, die ihre Schicksale haben: Zum ersten Male war die Schrift im Jahre 1664 von dem Straßburger Johannes Scheffer in Upsala herausgegeben worden. Dann versank sie für dreihundert Jahre in tiefe Vergessenheit. Als Ursache für die Nichtbeachtung des Maurikios wird gewöhnlich, angegeben, daß Scheffers Ausgabe sehr selten wäre, und das habe auch ich drucken lassen;¹ doch dürfte weniger ihre Seltenheit als die überhaupt mangelnde Beachtung des kriegswissenschaftlichen Schrifttums der Byzantiner dazu geführt haben, daß dem Maurikios so wenig Aufmerksamkeit gewidmet wurde.

Scheffers Ausgabe ist 1967 nachgedruckt worden.² (Der Titel fehlt im Literaturverzeichnis von Dennis und Gamillscheg.) 1970 erschien eine Ausgabe des Maurikios mit einer rumänischen Übersetzung von H. Mihăescu. Nun liegt also die zu besprechende Neuausgabe mit einer deutschen Übersetzung vor, so daß die „Kriegskunst“ in den letzten fünfzehn Jahren gleich dreimal dem Druck übergeben wurde.

Dennis stützt sich bei seiner Textherstellung auf die Vorarbeiten von M. J. Higgins, der mehrere Jahrzehnte an einer Neuausgabe des Maurikios gearbeitet hatte (S.8).³ Leider erfahren wir nicht, welche Handschriften Dennis selber verglichen hat.

Die Einführung beginnt mit dem Abschnitt „Zur Charakteristik des Werkes“. Dennis geht davon aus, daß „das Strategikon, das man dem Kaiser Maurikios (582 – 602) zuschreibt“, unter den kriegswissenschaftlichen Schriften der Byzantiner eine Ausnahme bilde, weil es nicht „aus Exzerpten oder Paraphrasen antiker Autoren“ bestünde (S. 13). Das Urteil kann in dieser Gestalt nicht aufrechterhalten werden. Große Teile der „Kriegskunst“ gehen auf schriftliche Vorlagen zurück, und Maurikios sagt ja auch selber, daß er „aus den Alten geschöpft“ hätte (S. 68, 14f.). Allerdings gibt es bedeutungsvolle Ausnahmen von dieser Regel, so das 11. Buch, das die Feinde der Byzantiner behandelt und in der kriegswissenschaftlichen Literatur keinen Vorgänger hat. Es enthält wertvolle völkerkundliche Mitteilungen. Man hat geradezu behauptet, daß Maurikios für die Slawen und Awaren das wäre, was Tacitus für die Germanen ist.⁴ Auch zieht Maurikios des öfteren einen Vergleich zwischen dem von ihm erstrebten und dem tatsächlichen Zustand, so daß wir an mehreren Stellen einen Einblick in das byzantinische Heerwesen am Ende des 6. Jahrhunderts gewinnen.

Dennis' weitere Ausführungen, die „Kriegskunst“ sei „für die Erfordernisse eines Offiziers mittleren Ranges und in der Sprache geschrieben, die er verstand“ (S. 13), sind etwas schief. Ohne daß wir uns bei der Frage aufhalten wollen, was ein „Offizier mittleren Ranges“ war, können wir feststellen, daß dieser Personenkreis gar nicht lesen konnte. Maurikios begnügt sich mit der Forderung, daß wenigstens die höchsten Befehlshaber diese schwierige Kunst beherrschen sollen (S. 88, 14ff.). Wenn er „die Sprache des Alltags“ benutzte (S. 13), so tat er das nicht mit der Absicht, sich verständlicher zu machen.

Verständlichkeit erreicht man nicht, indem man in sprachliche Niederungen hinabsteigt. Maurikios schrieb, so gut er konnte, und das war reichlich schlecht (siehe unten S.10). Die Behauptung, „das Strategikon [hätte] sogar Einfluß auf Reformen in westeuropäischen Armeen bis zum Beginn des 17. Jahrhunderts“ gehabt (S. 14), müßte bewiesen werden.

* *Das Strategikon des Maurikios*. Einführung, Edition und Indices von George T. Dennis, Übersetzung von Ernst Gamillscheg, Wien 1981 (Corpus fontium historiae byzantinae. Volumen XVII, Series Vindobonensis editio Heriberti Hungar).

¹ M. Springer, in: „Ethnographisch-Archäologische Zeitschrift“, 21 (1980), S. 85.

² *Arriani tactica et Mauricii artis militaris*. Hrsg. v. Joh. Scheffer. Faksimiledruck der Ausgabe von 1664 mit einer Einleitung von W. Hahlweg. (Bibliotheca rerum militarium 3), Osnabrück 1967.

³ Alle nicht näher bezeichneten Seitenangaben beziehen sich auf das besprochene Werk.

⁴ P. Charanis, in: „Byzantinoslavica“, 33 (1972), S. 63.

Der nächste Abschnitt der Einführung ist „Datum und Autor“ überschrieben. Die „Kriegskunst“ hatte in ihrer Nutzbarkeit darunter zu leiden, daß sowohl der Zeitpunkt ihrer Entstehung als auch der Name ihres Verfassers umstritten waren.

Dennis behandelt zuerst die Entstehungszeit des Werkes. Die Anhaltspunkte dafür liegen im 11. Buch. Als weiteste zeitliche Grenzen ergeben sich der Beginn des letzten Drittels des 6. Jahrhunderts und die dreißiger Jahre des siebenten, denn einerseits werden unter den Feinden des Reichs die Awaren, Slawen und Langobarden genannt, mit denen die Byzantiner erst seit den sechziger Jahren des 6. Jahrhunderts Krieg geführt haben; andererseits finden die Araber noch keine Erwähnung, die seit den dreißiger Jahren des 7. Jahrhunderts die Hauptfeinde waren.

An Bestrebungen, einige von Maurikios geschilderte Beispiele aus dem Kriegsgeschehen mit zeitlich bestimmbar Ereignissen zu verknüpfen, hat es nicht gefehlt. So versucht auch Dennis (S. 15) unter Berufung auf Wiita, die von Maurikios 9, 2 (S. 306, 11ff.), 9, 3 (S. 320, 125 ff.) und 10, 1 (S. 336, 7f.) angeführten Begebenheiten in die Jahre 592, 591 und 583 zu legen. Diese Zeitbestimmungen wären dann berechtigt, wenn sich beweisen ließe, daß die Beispiele des Maurikios mit Vorkommnissen gleichzusetzen wären, die Theophylaktos Simokattes, Johannes von Nikiu, Zonaras und Konstantin Manasses beschrieben haben. Gerade dieser Beweis läßt sich aber nicht erbringen⁵. Folglich ist Dennis' Annahme nicht aufrechtzuerhalten, daß die „Kriegskunst“ zwischen 592 und 610 entstanden sein müsse (S. 16). Unverständlich bleibt übrigens, was un dem ersten Absatz auf S. 16 ausgesagt werden soll.

Ich hatte mich aus inneren Gründen dafür ausgesprochen, die Entstehungszeit der „Kriegskunst“ auf das späte 6. Jahrhundert zu beschränken⁶. Nunnmehr hat Mazzucchi vermittle äußerer Kritik den Beweis geführt, daß die Urschrift des Maurikios schon im 6. Jh. vorhanden gewesen sein muß⁷. Mazzucchis Aufsatz ist eine jener paläographischen Arbeiten, deren Scharfsinn und Genauigkeit dem Leser Vergnügen bereiten. Dennis führt ihn an (S. 22, Anm. 17), hat es aber versäumt, sich seine Ergebnisse zu eigen zu machen.

Drei der für die Textherstellung maßgeblichen Handschriften nennen den Verfasser der „Kriegskunst“ M a u r i k i o s, eine U r b i k i o s. Auch ein Rufus und der Kaiser Herakleios sind als Verfasser in Anspruch genommen worden, obwohl die handschriftliche Überlieferung keine Stütze dafür bietet.

Auf den Rufus war Zachariä von Lingenthal infolge eines schweren Mißverständnisses gekommen⁸. Wie Ernst Mayer 1903 nachgewiesen hat, handelt es sich bei Rufus um den Verfasser eines Rechtsbuches. Durch Zachariäs Irrtum wurde Rudolf Vári veranlaßt, den Urbikios als Verfasser der „Kriegskunst“ zu betrachten und die Entstehung des Werkes ins 8. Jahrhundert zu verlegen. In Wirklichkeit war Urbikios ein Kriegsschriftsteller, der zur Zeit des Kaisers Anastasius gewirkt hat, und von dem wir noch drei Bruchstücke besitzen: 1. Das Verfahren („Epitedeuma“ Οὐρβικίου ἐπιτῆδευμα), 2. das Taktikon, 3. das Bruchstück τῶν περὶ τὸ στρατεῖμα τάξεων⁹.

Die Angabe des Mediceo-Laurentianus 55, 4, nach der die „Kriegskunst“ von Urbikios wäre, ist ein offensichtlicher Irrtum. Die Handschrift bringt noch andere falsche Verfasserangaben.

Unter Váris Einfluß hatte auch Dain die „Kriegskunst“ dem Urbikios zugeschrieben, doch hat er zuletzt seine Meinung geändert und den Maurikios, sogar den Kaiser Maurikios als ihren Verfasser betrachtet, was Dennis entgangen ist¹⁰.

Ausführlich dazu: M. Springer, *Die Germanen in der „Kriegskunst“ des Maurikios*, phil. Diss. Berlin 1978 (masch.), S. 11f.

⁵ Springer (wie Anm. 5), S. 27.

⁷ C. M. Mazzuchi, *Dagli anni di Basilio Parakimomenos (Cod. Ambr. B 119 sup.)*, in: „Aevum“, 57 (1978), S. 290.

⁸ Dazu und zum Folgenden ausführlich Springer (wie Anm. 5), S. 12ff.

⁹ Gedruckt ist das Verfahren (Epitedeuma) in den Ausgaben des Maurikios von Scheffer (S. 374 – 369) und Mihăescu (S. 369 – 372), das Taktikon bei R. Förster, *Studien zu den griechischen Taktikern*, in: „Hermes“ 12 (1877), S. 467 – 471 und das Bruchstück τῶν περὶ τὸ στρατεῖμα τάξεων im *Etymologicum magnum* 728, 48ff.

¹⁰ A. Dain, *Urbicius ou Mauricius? (complète par J. – A. de Foucault)*, in: „Revue des études byzantines“ 26 (1968), S. 123 – 136.

Gänzlich aus der Luft gegriffen war Darkós Behauptung, daß die „Kriegskunst“ von dem Kaiser Herakleios stammte. So führte er aus, daß bei Georgios Pisides stünde, Herakleios hätte ein Buch über die Kriegskunst geschrieben. Georgios sagt das aber an keiner Stelle. Von derselben Beschaffenheit sind Darkós weitere Gründe¹¹. Da Dennis es für „plausibel“ hält (S. 16), daß die „Kriegskunst“ zwischen 592 und 610 entstanden wäre, ist nicht einzusehen, wieso er auf derselben Seite Darkós abwegigem Einfall „Wahrscheinlichkeit“ zusprechen kann, nach dem Herakleios das Werk um 621 verfaßt hätte. Darkós Ausführungen sollten möglichst schnell vergessen werden.

Ebenso wenig kann man behaupten, daß der Feldherr Philippikos die „Kriegskunst“ geschrieben hätte (S. 17).

Wegen der Übereinstimmung der Namen ist der Verfasser der „Kriegskunst“ oftmals mit dem Kaiser Maurikios gleichgesetzt worden. Diese Ansicht läßt sich weder beweisen noch widerlegen (so auch Dennis, S. 18). Allerdings bildet der Gleichklang der Namen eine schwache Grundlage. Schließlich war der Kaiser nicht der einzige Mann, der Maurikios hieß. Zum Beispiel kennen wir aus einer algerischen Inschrift des 6. Jahrhunderts einen gleichnamigen *Magister militum*¹², ohne daß ich behaupten möchte, dieser Heermeister hätte die „Kriegskunst“ geschrieben.

Jedenfalls hieß der Verfasser der „Kriegskunst“ Maurikios und hat sein Werk am Ende des 6. Jahrhunderts verfaßt.

In seinen weiteren Ausführungen beschreibt Dennis die „Handschriften und Ausgaben“ (S. 19–27). Man vermißt einen Hinweis darauf, daß die „Kriegskunst“ nicht nur in den Handschriften enthalten ist, die für die Textherstellung infrage kommen, sondern auch in jüngeren, die aus diesen abgeschrieben wurden. Die Unterlassung führt zu einem Fehler in der Beschreibung der Schefferschen Ausgabe (S. 24): Wie Dennis richtig ausführt, lag Scheffer eine Abschrift vor, die von Lukas Holste stammte. Unter den vier Handschriften, aus denen Holste seine Abschrift hatte anfertigen lassen, befand sich jedoch nicht der *Vaticanus gr. 1164 (=V)*. Holste hatte den *Mediceo-Laurentianus 55, 4 (-M)*, den *Neapolitanus gr. 284 (III - C - 26) (=N)* und die *Barberini gr. II 97 (276) (-P)* sowie *N 80* benutzt oder benutzen lassen¹³. Der *Barberinus N 80* ist eine der jüngeren Abschriften.

Holstes Abschrift hat zu einer Textverwirrung bei Scheffer und Mihăescu geführt. Beide Herausgeber haben nämlich das „Verfahren des Urbikios“ (*Ὁρβικίου ἐπιτήδευμα*) in das 9. Kapitel des 12. Buches des Maurikios eingefügt (bei Dennis 12 C). Wie es dahin kam, ist folgendermaßen zu erklären: Das „Verfahren“ findet sich nur in N, P, V und in den aus ihnen abgeleiteten Handschriften. In diesen Handschriften fehlt das 10. Kapitel des 12. Buches des Maurikios (bei Dennis 12 D). Als Holste seine Abschrift anfertigen ließ, hat er offenbar zuerst nur P, N und den *Barb. gr. N 80* benutzt. Da diese Handschriften das Gesamtinhaltsverzeichnis der „Kriegskunst“ gleichfalls nicht enthalten, das Ende des Werkes durch keinen Schlußvermerk kennzeichnen und da dem 12. Buch in keiner Handschrift ein Inhaltsverzeichnis vorausgestellt ist, verfiel Holste in den Irrtum, das „Verfahren“ für einen Teil der „Kriegskunst“ zu halten und schrieb es mit ab. Später verglich er seine Abschrift in Florenz mit M, fand hier das 10. Kapitel und hängte es seiner Abschrift an, so daß es hinter das „Verfahren“ rückte. In dieser Anordnung haben Scheffer und Mihăescu den Text drucken lassen. Das ist Dennis' Ausführungen auf S. 29 hinzuzufügen.

Auf S. 27 findet sich ein Mißgriff, indem von Abschnitten des Maurikios über „Awaren und Ungarn“ gesprochen wird. Von den Ungarn wußte Maurikios natürlich noch nichts.

S. 28–42 sind der Textgeschichte gewidmet. Wie Dennis mit Recht ausführt, hatte Maurikios sein Werk zunächst mit dem Buch 11 abgeschlossen. Das 12. Buch ist im Nachhinein angehängt worden, aber vom Verfasser selber. So hatte auch Vegetius zunächst nur das 1. Buch seiner *Epitome rei militaris* geschrieben und erst später die übrigen Bücher hinzugefügt. Es gibt keinen Grund für die Annahme, daß das 12. Buch der „Kriegskunst“ von einem anderen Verfasser als die ersten elf stammte.

Als Maurikios das 12. Buch anfügte, hat er anscheinend die anderen Bücher überarbeitet. So verweist er 2, 2 (S. 116, 7f.) auf das Buch über die Fußkämpfer, was das 12. ist. (Die Übersetzung auf S. 117 „Kapitel“ geht fehl.) Während der Bearbeitung dürfte aurikios auch Einschübe im Text untergebracht haben, die wie Interpolationen von fremder Hand aussehen. So erkläre ich mir die doppelte Kapitelzählung im 7. Buch. Die Annahme ist für

¹¹ Dazu Springer (wie Anm.) 5, S. 22f.

¹² H. Dessau, *Inscriptiones Latinae selectae*, Nr. 9217, 9217a, 9217 b. Bd. 3, 2, S. XCVI.

¹³ R. Förster, in: „Hermes“ 12 (877), S. 455.

die Textgeschichte von Belang, denn im Gegensatz zu Dennis (S. 33) glaube ich nicht, daß der Text des Maurikios wie des Ailianos von einer anderen Hand planmäßig nach inhaltlichen Gesichtspunkten überarbeitet worden wäre. Die Neufassung des Ailianos-Textes ist während des 6. Jahrhunderts entstanden, also in einer Zeit, da dem kriegswissenschaftlichen Schrifttum große Aufmerksamkeit gewidmet wurde. Eine ähnlich lebhaft Beschäftigung mit dieser Literaturgattung ist erst wieder im 10. Jahrhundert zu verzeichnen; aber da lag der Text des Maurikios schon fertig vor.

Das „Verfahren des Urbikios“ (Epitedeuma), das Scheffer und Mihăeseu ins 12. Buch der „Kriegskunst“ eingefügt haben und das Dennis für eine Interpolation hält (S. 33), hat mit den Text des Maurikios gar nichts zu schaffen (siehe oben).

Mit diesen Bemerkungen will ich keineswegs leugnen, daß manche Randbemerkung eines Abschreibers in den Text eingedrungen sein kann. Auffällig sind mir in dieser Hinsicht die mit ἤτοι eingeleiteten Umschreibungen.

In den Büchern 1 bis 10 beschreibt Maurikios den Aufbau und die Verwendung eines Reiterheeres, einschließlich des Belagerungskrieges und ähnlicher Dinge. Buch 11 ist den Feinden gewidmet. Das 12. Buch behandelt ein aus Reitern und Fußkämpfern gemischtes Heer. Außerdem haben ein Bruchstück über das befestigte Lager und ein Abschnitt über Jagd darin Platz gefunden. Das gemischte Heer bestand im 6. Jahrhundert nur noch auf dem Papier, so daß Maurikios den gesamten zweiten Teil des 12. Buches der Ausrüstung der Fußkämpfer widmen muß. Seine Quellen führen uns dabei bis in die erste Hälfte des 2. Jahrhunderts u. Z. zurück.

Für die Textherstellung kommen vier (scheinbar fünf) Handschriften infrage: M, A (Ambrosianus gr. B 119 sup. [139]), V und P. Eine besondere Betrachtung erfordert die Handschrift N. Schöne, Vári und Schneider hatten sie seinerzeit als Abschrift aus V bezeichnet. Vieillefond betrachtete sie als eigenständigen Textzeugen. Ihm war Dain gefolgt. Inzwischen hat Vieillefond seine Meinung geändert. Auch er hält nunmehr N für eine Abschrift aus V, was Dennis entgangen ist (S. 35)¹⁴. Doc hat Dennis selbständig die Überzeugung gewonnen, daß N aus V abgeleitet sein muß. Folgerichtig hätte er darauf verzichten können, die Lesarten von N im Apparat zu verzeichnen.

Zu begrüßen ist, daß Dennis die Lesarten der Handschrift A berücksichtigt. Seinen richtigen Ausführungen, daß A nicht aus M abgeschrieben sein kann (S. 40), ist als weiterer Beweis hinzuzufügen, daß sich das Corpus nauticum nur in A (nicht in M) findet¹⁵. Übrigens steht auf S. 40, Anm. 36 ein Druckfehler. Es muß heißen Leipzig 1855 (nicht 1885).

Bemerkenswert sind Dennis' Ausführungen auf S. 32 über grammatische Besonderheiten der Handschrift M: Indikativ statt des Konjunktivs, Konjunktiv statt des Optativs.

Für die Textherstellung hat Dennis außer den genannten Handschriften zwei Werke Kaiser Leos VI. (886–912), nämlich die „Problemata“ und die „Taktik“, ferner die Sammlungen des byzantinischen Kriegsrechts und ein von K. K. Müller veröffentlichtes Bruchstück herangezogen (S. 22f.). Der Kaiser hat die „Kriegskunst“ des Maurikios ausgeschrieben, und zwar aus einer sonst nicht überlieferten Textfassung. Dennis' Ausführungen auf S. 23 über die drei Redaktionen von Leos Taktik dürften dem Leser kaum verständlich sein, der nicht Váris Ausgabe zur Hand hat¹⁶. Hier wären einige erläuternde Sätze vonnöten gewesen.

Besonderen Dank verdient Dennis für die sorgfältige Wiedergabe der Zeichnungen, die dem Text des Maurikios beigelegt sind, und ihrer Abweichungen in den einzelnen Handschriften (S. 502–509).

Wir kommen nun zur deutschen Übersetzung, die von E. Gamillscheg stammt und für die „an zahlreichen Stellen ... nach anfänglich kontroversiellen Stellungnahmen zuletzt Konsens erzielt“ wurde, wie sich der Herausgeber der Reihe H. Hunger etwas rätselhaft ausdrückt (S. 7). Eine Übersetzung des Maurikios ist ein außerordentlich schwieriges Unterfangen, denn es ist nicht damit getan, daß der Übersetzer Griechisch können muß. Der Sprachgebrauch des Maurikios verlangt eine eingehende Beschäftigung mit diesem Schriftsteller. Trotzdem weiß man an vielen Stellen nicht, ob man den Text verstanden hat. Ich frage mich ohnehin, ob Maurikios das Griechische als Muttersprache gesprochen hat und ob nicht mancher seiner Sätze einfach fehlerhaft ist. Bei der schweren Verständlichkeit des Textes dürfte Gamillscheg die „Kriegskunst“ des Maurikios der Geschichtswissenschaft überhaupt erst zugänglich gemacht haben. (Die Zahl derer, die Scheffers lateinische Übersetzung lesen,

¹⁴ J.-R. Vieillefond, *Les „Cestes“ de Julius Africanus*. (Publications de l'Institut français de Florence, 1^{ère} série, Nr. 20), Florenz – Paris, 1970, S. 80f.

¹⁵ A. Dain, in: „Travaux et mémoires“ 2 (1967), S. 385.

¹⁶ Leonis imperatoris tactica ... edidit ... N. Vári, Bd. 1, Budapest, 1917, S. XXXII.

wird nicht allzu groß sein). So verdient er für seine Arbeit Dank und Anerkennung.¹ Diese Tatsache ist auch gegenüber den kritischen Bemerkungen festzuhalten, die im Folgenden gemacht werden müssen. Gamillscheg ist nämlich auf den unglücklichen Gedanken gekommen, für die Übersetzung Begriffe zu verwenden, die seit dem vorigen Jahrhundert geläufig sind (S. 47f.). Dadurch entstehen beim Leser ganz unzulässige Nebenvorstellungen. Wir müssen beachten, daß es eine Division im uns vertrauten Sinne erst seit etwa 1800 gibt und die Armee als militärischer Großverband (die 1., 2., 3. Armee) gar erst von Moltke ins Militärwesen eingeführt worden ist, und das war im letzten Drittel des vorigen Jahrhunderts. Wenn man nach geeigneten Wörtern für eine Übersetzung der bei Maurikios vorkommenden Bezeichnungen sucht, wären sie allenfalls in der Heeresprache des 16. 17. Jahrhunderts zu finden.

Gamillschegs Verfahren läßt sich erstens nicht durchhalten, denn wenn *μεράρχης* als „Divisionskommandant“ wiedergegeben wird (S. 48), warum nicht auch *τετράρχης* als „Gefreiter“ oder „Unteroffizier“ (S. 87)? Zweitens führt es zu schlechterdings falschen Übersetzungen. So ist der *ὑποστράτηγος* kein „Adjutant“ (S. 48), sondern der Unterfeldherr. Die *πρώτη* und *δευτέρα τάξις* sind nicht die erste und die zweite Linie, sondern das erste und das zweite Treffen (S. 54, 58f.). Den Begriff „Front“, wie ihn Gamillscheg S. 57, Anm. 2 verwendet, gibt es seit dem 1. Weltkrieg. Vorher war die Front die Vorderseite der Schlachtaufstellung. S. 58, 121 heißt natürlich „feindliche Bogenschützen“.

Die *ῥεπαραιτών* (S. 96, 38) ist kein „Erholungsurlaub“, sondern eine Zahlung, die für die Instandhaltung der Waffen zu verwenden war. Verfehlt ist auch die Verwendung des Begriffs des „toten Winkels“ (z. B. S. 194, 11). Sogar von „Minen“ lesen wir (z. B. S. 199), womit allenfalls unterirdische Gänge zu bezeichnen wären, während Maurikios Fallgruben meint. Der *πόλεμος δημόσιος* ist kein „offener Kriegszustand“ (S. 62, 163f. vgl. S. 110, 5. S. 348, 25), sondern die offene Feldschlacht. S. 68, 20 geht die Rede nicht von „Zivilisten“, sondern von der großen Masse. Das *θηκίον* (S. 76, 17) ist kein Köcher, sondern eine Hülle für den Bogen.

Νεῖρας μινύειν (S. 124, 18) bedeutet gewiß „handgemein werden.“

Gamillscheg hätte auf den Unterschied von *G l i e d* und *R o t t e* achten müssen. Das Wort *R e i h e* ist irreführend (z. B. S. 127 [2, 8]). Der *κανάτωρ* (S. 140 [2, 19]) war wohl kein Herold, sondern wirklich ein Sänger, ohne daß ich auf diese sonderbare Tatsache hier näher eingehen kann. Als Herold wird dagegen der *μανδάτωρ* zu betrachten sein, wo Gamillscheg jedoch „Kurier“ übersetzt hat (S. 152, 2). *Νεήσιμος* (S. 164, 7) bedeutet nicht „notwendig“, sondern „tüchtig“ (= S. 184, 6).

Ich muß gestehen, daß mir das Wort „gefinkelt“ (S. 207) unbekannt ist. Ein merkwürdiges Versehen ist Gamillscheg auf S. 209 begegnet. Die *πάλλικες* (S. 208, 7 [5, 1] und S. 210 [5, 2]) sind keine Burschen, sondern die Huren oder Kebsen der Krieger. Anscheinend habe schon die Byzantiner, von denen die uns vorliegenden Handschriften stammen, das Wort mißverstanden und deshalb die dazu gehörenden Attribute ins grammatish männliche Geschlecht gesetzt (S. 208, 14ff.). Hier ist Gamillscheg obendrein ein grammatischer Fehler unterlaufen (S. 209). Es muß heißen: „Denn es kommt vor, daß sich dort sowohl Kebsweiber befinden, die für die Soldaten von Nutzen sind, als auch ihre [der Soldaten] Kinder und Verwandte ...“ Das sind Verhältnisse wie in den Heeren des 16. und 17. Jahrhunderts.

Auf S. 212, 5 dürfte es sich kaum um Brei handeln. *Κατὰ συστάδην μάχη* ist nicht der „Kampf in der Formation“, sondern der Nahkampf (S. 296, 252 u. a.)¹⁷. Die Übersetzung von S. 372, 17f. ist verunglückt¹⁸. S. 376, 80 geht die Rede von der Sommerzeit (*ἐν καιρῷ θερούς*). Auf S. 378, 102 hat Gamillscheg wie auch ich¹⁹ *κρατήσαι γλώττων* als „die Sprache verstehen“ aufgefaßt. Wahrscheinlich heißt es aber „sich einer Zunge bemächtigen“, also einen Gefangenen machen, der verhört werden kann²⁰. Die Überläufer, die S. 380 133 ff. erwähnt werden, fasse ich als Slawen auf, die zu den Byzantinern übergegangen sind²¹. *Τὸ διμοῖρον* (S. 384, 196) heißt nicht „zwei Regimente“, sondern bedeutet „die Hälfte des Heeres“. Die Anmerkung 49 auf S. 425 kann zu dem Irrtum Anlaß geben, daß die Heere der Spätantike noch den Legionsadler geführt hätten.

¹⁷ Theophylacti Simocattae Historiae edidit Carolus de Boor, Leipzig 1887, S. 398.

¹⁸ Vgl. M. Springer, *Das elfte Buch der „Kriegskunst“ des Maurikios. Übersetzt und mit einer Einführung versehen*, in: „Abhandlungen und Berichte des Staatlichen Museums für Völkerkunde Dresden“. Forschungsstelle, 36 [1977], Berlin 1978, S. 85.

¹⁹ Springer (wie Anm. 18), S. 87.

²⁰ Gy. Moravesik, *Byzantinoturcica*, 2 (Berliner Byzantinistische Arbeiten 11), Berlin 1958, S. 3.

²¹ Springer (wie Anm. 18), S. 87f.

Es wäre wünschenswert gewesen, daß Gamillscheg auch die lateinischen Kommandos übersetzt hätte. (Zu ihrer Textgestalt ist übrigens der in Anm. 7 genannte Aufsatz von Mazzucchi zu vergleichen).

Ein Wort zur Überschrift : Gamillscheg nennt das Werk „Das Strategikon des Maurikios“. Diese Bezeichnung ist nicht neu, doch weiß ich nicht, was ein Strategikon ist. Man sollte beim Übersetzen keine Wörter verwenden, die einer Unsprache angehören, auch wenn sie Griechisch klingen. Außerdem bemerkt Dain ausdrücklich²², daß das Werk des Maurikios in keiner Handschrift στρατηγικόν hieß, wozu sich Dennis leider nicht äußert.

Diese Ausgabe des Maurikios stellt einen wesentlichen Fortschritt auf dem Gebiet des kriegswissenschaftlichen Schrifttums der Byzantiner dar. Dennis bietet eine sichere Textgrundlage, und Gamillscheg macht das Werk durch seine Übersetzung nutzbar. Wir haben nunmehr eine ganze Anzahl der byzantinischen Kriegsschriftsteller in zuverlässigen Ausgaben, doch harren einige Werke immer noch der kritischen Bearbeitung. Ich denke vor allem an die Schrift *περὶ παραδρομῆς πολέμου*, die vielleicht die wertvollste von allen ist.

Matthias Springer
(Dresden)

²² Dain (wie Anm. 10), S. 131.

L'EXPOSITION «LES BALKANS, RÉGION D'AMITIÉ ET DE COLLABORATION ENTRE LES PEUPLES»

(Bucarest, février, 1983, Salle {Dalles})

On n'exagère pas en affirmant qu'arrivée à sa troisième édition l'exposition de peinture et de sculpture des pays balkaniques s'est insérée dans notre vie artistique en provoquant une comparaison nécessaire et attendue, de ce qui approche mais aussi de ce qui individualise l'art des pays, liés non pas uniquement par leur voisinage, mais aussi par les confluences fréquentes de leurs destinées historiques. Bref, l'exposition «Les Balkans, région d'amitié et de collaboration entre les peuples» a le sens d'un esprit de suite bénéfique dans l'établissement de nouvelles voies de communication, de fidélité à un programme cohérent de coopération culturelle.

L'organisation des cinq sections de l'exposition est revenue à chacun des pays participants. Les critères de sélection ont été donc divers et de cette façon le risque de l'uniformité ou la prédominance d'un point de vue exclusif ont pu être évités.

La Bulgarie, par exemple, a décidé de nous présenter des peintres, sculpteurs et graveurs de toutes les générations. L'idée directrice de l'exposition a été d'illustrer un vaste ensemble de préoccupations, de tendances stylistiques, sans privilégier aucune d'entre elles. S. Venev est le peintre du monde villageois qui tient compte des valeurs de la tradition artistique populaire et c'est dans cet esprit qu'il a élaboré son style personnel dès les années '30. Si la peinture de Venev est plutôt épique, G. Baev, plus jeune, a la structure d'un lyrique; sa peinture est une confession, et le réel, filtré à travers les souvenirs, perd ses contours, sa matière même devient floue, dans une vision qui préfère à la précision du figuratif l'ambiguïté de l'abstraction. A. Patsev introduit de forts accents expressionnistes dans une thématique humanitariste et antimilitariste; E. Stoičev, au contraire, se retrouve dans une peinture calme, intime, qui dans le langage de la nouvelle figuration reprend les thèmes de toujours de la peinture de genre. Le goût pour l'allégorie dans une vision monumentale définit la peinture de Iarantov. Les graveurs Stoian, Tsanev et Lečev, qui s'approchent, du point de vue stylistique de la nouvelle figuration des années '70, font crédit à l'image de pouvoir transmettre des significations majeures. Les trois sculpteurs — Koičev, Popov et Stanev — complètent ce panorama de l'art bulgare qui, sans épuiser ses aspects, s'avère une bonne introduction à des problèmes qui le préoccupent.

Le choix yougoslave, plus ample, a produit une exposition thématique. L'intérêt pour la nature, surtout pour de nouvelles modalités de dialogue avec la nature, partagé aujourd'hui par des artistes du monde entier, trouve dans l'art yougoslave une illustration impressionnante. Les solutions des artistes yougoslaves mettent en œuvre des éléments de langage artistique international mais sans jamais devenir mimétique; elles se distinguent, au contraire, par la rigueur de la recherche des formes personnelles d'expressions, par l'interrogation des problèmes de notre temps et par la rigueur du métier. On ne peut pas citer tous les 25 artistes présents dans la section yougoslave, mais il convient de mentionner au moins quelques noms — M. B. Protić, E. Kokot, S. Komel, Safet Zeč, M. Stanojević, J. I. Rakidžić, etc., — des noms représentatifs pour la tendance du nouveau paysagisme, qui se révèle si bien dessiné dans la peinture contemporaine de Yougoslavie.

L'intention qui se lit derrière le choix grec est de présenter une mosaïque d'aspects et orientations divers, qui tend à souligner justement l'ouverture de l'art grec d'aujourd'hui, son accueil des échos de partout et sa capacité de les assimiler au niveau de ses propres exigences. Les sculpteurs Y. Parmakelis et A. Sotos se trouvent à des pôles opposés de sensibilité, le premier en modelant des anatomies déformées de manière expressionniste, vaguement dans l'esprit de Henri Moore, le second en construisant des géométries rigoureuses qui portent l'empreinte du monde technologique contemporain et de ses symboles. C. Riganos aime le marbre, et la noble expressivité qu'il confère à ses volumes, mais aussi les matières moins spécifiques

— goudron, sable, pierre, etc. — ingénieusement utilisées, précisément en vue de libérer leur potentiel expressif secret. Les peintres Gravvalos, Kipreos, Michailidis, Xonoglou, Kouvakis explorent, chacun dans une autre direction, le domaine illimité des virtualités de l'image dans des œuvres remarquables comme pouvoir d'invention.

La Turquie a opté de nous offrir un nécessaire contact avec un art—représenté, parmi d'autres, par Aydin Ayan, Zahit Büyükkisleyin, Hüseyin Yüce, etc. — qui n'oublie pas ses traditions mais ne méprise pas non plus la nouveauté.

Finalement, l'exposition roumaine nous apporte une heureuse rencontre avec l'art de quelques peintres et sculpteurs contemporains des plus connus. L'inédite perspective sur notre histoire qu'offre la peinture d'Octav Grigorescu, la peinture riche de sens de Georgeta Năpăruș, le lyrisme subtil de Ciupe et de Popescu-Negreni, l'explosion de la couleur dans les toiles de Vasile Grigore, la vision d'un chromatisme si raffiné de Almășanu, ensuite la sculpture de Buculei, qui a compris la leçon de Brancusi dans son essence même, enfin celle de Ilescu-Călinești et de Paul Vasilescu, constitue une réponse d'une évidente tenue artistique dans ce dialogue des arts entre pays voisins et amis.

Ioana Vlasiu

LA RÉUNION SCIENTIFIQUE DE SARAJEVO CONSACRÉE AU CENTENAIRE DU SOULÈVEMENT D'HERZÉGOVINE

A l'occasion du centenaire de la révolte populaire d'Herzégovine contre la domination austro-hongroise, l'Académie des Sciences et des Arts de Bosnie-Herzégovine a organisé à Sarajevo, les 21 — 22 octobre 1982, une réunion scientifique à laquelle ont participé des spécialistes de Yougoslavie et d'autres pays.

Les travaux de la session ont été inaugurés par l'académicien Hamdija Čemerlić, président du comité d'organisation ; son allocution a été suivie de celle prononcée par l'académicien Nedin Filipović. Après avoir salué les participants à la réunion, ils ont relevé l'importance de la révolte populaire mentionnée, dans le contexte de l'histoire du mouvement de libération nationale et sociale qui a précédé la constitution de l'État yougoslave.

Au centre de ladite session scientifique se trouva le rapport de l'académicien Milorad Ekmečić, *La révolte d'Herzégovine de 1882 et sa signification historique* (présenté par le dr. Ibro Tepić, l'auteur étant absent). Les communications suivantes se sont rapportées aux divers aspects et implications du soulèvement mentionné, tout comme à l'écho produit par celui-ci dans certains pays du centre et du sud-est de l'Europe : *L'œuvre du professeur Hamdija Hadžibegović concernant la révolte d'Herzégovine de 1882* (dr. Ilijas Hadžibegović), *Les mesures prises par Kallay pour la pacification définitive du soulèvement d'Herzégovine de l'année 1882* (dr. Tonislav Kraljačić), *L'Allemagne et la révolte d'Herzégovine de l'année 1882* (prof. dr. Imanuel Geiss, République Fédérale d'Allemagne), *Le soulèvement des Herzégoviniens de l'année 1882 dans la vision de la social-démocratie autrichienne et allemande, respectivement dans la correspondance de Bernstein et Kautsky avec Engels* (dr. Enver Redžić), *La révolte d'Herzégovine de 1882 dans le contexte des mouvements insurrectionnels du XIX^e siècle et le problème de sa qualité* (dr. Karl Kaser, Autriche), *La situation en Bosnie à la veille et pendant la révolte d'Herzégovine de 1882* (Đorđe Mikić), *La mise en pratique de la loi du Landwehr dans la région Banja-Lučka, 1881 — 1882* (dr. Galib Šljivo), *L'écho du soulèvement d'Herzégovine de 1882 dans la Banska croate* (dr. Dragutin Pavličević), *L'écho de la révolte d'Herzégovine dans l'opinion publique tchèque* (dr. Miroslav Šestak, Tchécoslovaquie), *Le soulèvement d'Herzégovine et la question bosniaque reflétés dans l'opinion publique polonaise le long des années 1880 — 1882* (Jerzy Skworonek, Pologne), *L'écho de la révolte d'Herzégovine dans la presse croate* (dr. Branka Pribić), *L'attitude du gouvernement et de l'opinion publique de Roumanie envers les événements de Bosnie-Herzégovine des années 1875 — 1882* (dr. Șerban Rădulescu-Zoner, Roumanie), *Les intellectuels de Monténégro et le soulèvement d'Herzégovine de 1882* (Perko Vojnović), *L'écho international de la révolte d'Herzégovine de 1882 dans la vision de la presse de Novi Sad, Zagreb et Osijek* (Milenko Patković).

Les communications furent suivies de discussions. A part les auteurs déjà mentionnés, ont pris la parole : dr. Božidar Madžar, dr. Dušan Berić, dr. Devad Jušbašić, dr. Peter Vodopivec, Mio Kamata (Japon), Poitr Dobrolecki (Pologne), etc. Le professeur dr. Rade Petro-

vié, qui a prononcé l'allocution de clôture de la session, a présenté également les conclusions des débats.

La réunion de Sarajevo a représenté un incontestable succès, tant par le contenu des communications et des débats que du point de vue de l'organisation.

Șerban Rădulescu-Zoner

LA CONFÉRENCE NATIONALE POUR LA GENÈSE DU PEUPLE ALBANAIS, DE SA LANGUE ET DE SA CULTURE

(Tirana, les 2—5 juillet 1982)

Organisée de manière exemplaire par l'Académie des Sciences de Tirana, cette manifestation scientifique avec participation internationale se devait de débattre, à partir des points de vue les plus variés, la question de l'ethnogenèse des Albanais, de la formation de leur langue et de l'éclosion de leur culture. Cette conférence rappelle un autre événement scientifique de la même envergure : la réunion sur l'orthographe et la langue littéraire d'il y a presque dix années. Depuis, l'orthographe s'est simplifié et uniformisé avec l'accord de tous les Albanais, cependant que la langue littéraire est devenu leur patrimoine commun — événements heureux représentant un acquis essentiel pour la conscience ethnique et l'unité de ce peuple.

La conférence qui nous occupe s'est avérée une synthèse et un bilan des efforts couvrant environ une quarantaine d'années dans le domaine des études d'histoire antique et médiévale, jusqu'à l'aube du XVI^e siècle, autrement dit, jusqu'aux premiers monuments de la langue littéraire. Par la variété des thèmes abordés et la participation en bon nombre des meilleurs spécialistes, ces débats ont été à même d'embrasser la totalité des problèmes essentiels. C'est pourquoi l'édition de toutes ces contributions fournira une synthèse des repères à utiliser par les recherches futures.

Trois rapports concentrés ont ouvert les travaux, traitant de l'ethnogenèse des Albanais à la lumière de l'histoire (Aleks Buda), de la linguistique (Mahir Domi) et de l'archéologie (Skënder Anamali). Les autres exposés — 45 en tout, dont 14 présentés par les participants étrangers — ont introduit dans la discussion toute une gamme de problèmes variés, que nous nous proposons de citer ci-après suivant un ordre thématique et chronologique. L'interprétation historique des tout premiers parallélismes albano-roumains implique une ouverture plus large vers le monde indo-européen, afin de mieux saisir les liens réciproques (Johannes Hubschmid). D'autre part, la continuité daco-romaine rapportée à la continuité albanaise offre une série d'éléments dignes d'être retenus (Em. Condurachi). Les éléments latins entrés dans la langue albanaise sont autant de témoignages en faveur du caractère autochtone de ce peuple (Harambie Mihăescu) : pour bon nombre de ces éléments des parallélismes avec la romanité occidentale ont été évoqués, phénomènes contribuant, par ailleurs, à l'approfondissement du latin aussi (Giovanni Battista Pellegrini). Grâce à la linguistique, le berceau du peuple albanais a pu être localisé avec un peu plus de précision (Hermann Ólberg). La structure de la langue albanaise actuelle est à même de fournir les critères pour la précision de la période approximative de son éclosion en tant que langue indépendante (Shaban Demiraj). De même, certaines données linguistiques suggèrent le moment et le lieu où s'est formé le peuple albanais (Jorgji Gjinar), alors que les ethnonymes viennent attester son unité et sa continuité (Emile Lefe). Quelques phénomènes morphologiques témoignent de l'ancienneté de ce peuple (Ethem Likaj), cependant que l'ancienneté des dialectes se trouve dans certains cas corroborée par la présence d'anciens habitats albanais (Bahri Beci). Les parlers des Albanais d'Italie, généralement conservateurs, comportent des données intéressantes l'histoire de la langue albanaise (Jup Kastrioti). Tout un chapitre de l'effort en vue de la formation d'une langue littéraire albanaise est illustré par l'œuvre de Budi (1621) (Gunnar Svane). Enfin, le lexique de la langue littéraire albanaise actuelle se révèle comme le fruit d'un long développement et, par conséquent, comme un instrument pour l'étude du peuple qui en fait usage (Helmut Schaller).

Une place importante dans l'éventail des préoccupations scientifiques d'après-guerre fut réservée à l'archéologie, ainsi que le prouvent les documents publiés jusqu'à présent et le prestige acquis par la revue spécialisée *Iliria*. Joachim Werner (Munich) a fourni des précisions à notre conférence au sujet du trésor de haute époque médiévale trouvé à Vrap, dans le voisinage d'Elbasan. De son côté, Namik Bodimaku nous a donné la description de la civili-

sation illustrée par le cimetière médiéval situé dans la vallée supérieure du fleuve Vjosa. Certains aspects des contacts avec les Goths en route vers l'Italie ont été mis en lumière par Evangelos Chrysos (Janina). La présence de l'administration byzantine sur le littoral a été soulignée avec beaucoup de clarté par Hélène Ahrweiler (Paris). Dmitri Obolonsky a évoqué l'activité de Saint Clément d'Ohrid en territoire albanais, cependant que Giuseppe Schirò, l'éditeur de la Chronique des ducs Tocco de Céphalonie, a présenté quelques informations fournies par cette chronique sur les Albanais. L'idée que l'on se faisait de l'Épire et des Épirotes aux XIV^e – XV^e siècles a été ébauchée par Edmond Dule. D'une attention toute particulière ont bénéficié les territoires peuplés d'Albanais durant le Haut Moyen Âge (Kristo Frashëri), ainsi que la question des routes (Apolon Baçe). Des détails ont été apportés relatifs aux villes et aux centres économiques, obtenus grâce aux recherches archéologiques (Danian Komata). Celles-ci ont également contribué à l'étude des relations économiques (Luan Maltczi), des éléments ayant assuré la continuité de l'époque antique à l'époque médiévale (Frano Prëndi – Koço Zheku) et de l'évolution démographique (Pëllumb Xhufi). L'un des côtés très intéressants des activités agricoles était sans doute représenté par la viticulture (Spiro Shkurti) et, en rapport direct avec la culture des plantes, s'était également développée la technique du tissage et de la confection des vêtements (Andromaqi Gjergji).

Plusieurs contributions ont apporté des informations complémentaires des domaines de l'ethnologie (Paul H. Stahl, Mark Tirtja), du folklore (Qenial Haxhihasani), de l'anthropologie (Aleksandër Dhima, Asis N. Poulianos), de la numismatique (Hëna Spahiu), de l'onomasique (Kolë Luka, Seit Mancaku), de la peinture (Dhorka Dhamo), de la musique (Beniamin Kruta) et de la religion (Aleksandër Meksi). Dignes de mérite nous ont semblé aussi les essais portant sur l'étude des tentatives de consolidation ethnique (Thoma Murzaku), ainsi que des éléments de convergence et de divergence (Stavri Naçi), voire d'unions étatiques (Pranvera Novi). Pour finir, un certain nombre d'exposés devaient aborder des questions d'histoire plus récente. Ils ont traité de l'époque de Skënderbeg (Drita Mehmeti), des rapports avec l'administration ottomane aux XV^e et XVI^e siècles (Selami Pulaha) et de la conscience nationale à cette époque (Dhimitër S. Shuteriqi).

Ronéotypés et diffusés auparavant, les textes des exposés ont été, en outre, suivis à la casque, traduits dans l'une des langues de circuit international. Pendant toute la durée des travaux, l'assistance s'est avérée nombreuse, formée par un public attentif, animé du sentiment de participer à une manifestation hors série. Toutes les séances ont été tenues dans le local du Parlement.

L'Académie des Sciences se trouve au gouvernail de toutes les activités scientifiques du pays. Les participants étrangers ont pu visiter les principaux organismes culturels de Tirana, ainsi que quelques monuments tels la citadelle de Kruja, cœur de la résistance de Skënderberg, la grande cité médiévale de Berat et la ville de Durrës (Durazzo), avec son amphithéâtre d'époque romaine bien conservé et un musée très riche, organisé par l'archéologue Vangjel Toçi. Des manifestations analogues, avec la contribution d'autres spécialistes, devaient se poursuivre durant la semaine suivante dans les villes de Sarandë et de Shkodër.

H. Mihăescu

AURELIAN PETRE

Le 22 janvier 1982, l'archéologue Aurelian Petre, chercheur scientifique à l'Institut d'Études Sud-Est Européennes, nous a quitté pour toujours. Après plus d'un an depuis ce tragique accident, ceux qui l'ont connu et aimé ne peuvent accepter la triste réalité. Parce que Aurelian Petre vivait en brûlant et brûlait en vivant, parce qu'il représentait la vie même, avec tout ce qu'elle renferme de beau et de difficile, de passionnant et de dramatique.

Né le 8 août 1925, il était le cadet d'une famille modeste et nombreuse. Les difficultés qu'il a eues surmonter depuis sa plus tendre enfance l'ont marqué profondément. Il a essayé de refaire auprès de cette famille, dont il s'est chargé jusqu'à la fin de ses jours, une autre, qu'elle fût la « famille » d'un chantier archéologique ou celle d'un groupe de travail où il assumait toujours les responsabilités du « frère cadet » prêt à remplir les moindres tâches.

Rien ne le laissait indifférent. Doué d'une intelligence peu commune et d'une sensibilité extrême, il disposait d'une remarquable attention distributive. Exigeant envers lui-même, il devenait intolérant vis-à-vis de la moindre imperfection, non pas par une exacerbation de ses propres qualités, qui lui auraient valu le droit de juger les autres, mais par une attachante affection pour ceux qui furent ses collaborateurs pendant sa courte et tumultueuse existence.

Il n'a jamais choisi la voie la plus commode. Au contraire, il éprouvait la satisfaction du défricheur qui ouvre le plus abrupt des sentiers pour aboutir là où il en jugeait de son droit. Car rien ne pouvait l'empêcher d'atteindre son but. En dépit des difficultés de sa jeunesse, il dirigea ses pas vers l'étude de l'histoire et suivit, dans les années 1952–1957, les cours de la Faculté d'Histoire. Parfaitement conscient des lacunes de sa formation, il n'épargna aucun effort pour les combler, témoignant ainsi de sa réelle vocation pour le noble métier d'historien. Ses contributions ultérieures, par exemple l'examen profond des sources littéraires concernant la population de la Dobroudja romaine, ou bien sa contribution très étoffée sur la domination de Burebista en Dobroudja, prouvent de ses vastes possibilités dans l'étude des sources littéraires et épigraphiques de l'antiquité. Mais le domaine dans lequel il a excellé, en lui faisant don de toute sa passion, est incontestablement la recherche archéologique proprement dite. Les mêmes maîtres qui ont guidé ses premiers pas — Em. Condurachi et les regrettés D. Tudor et Gr. Florescu — lui ont transmis leur riche expérience du chantier de Histria. Mais Aurelian Petre, qui a toujours su apprendre des autres sans anihiler par là sa personnalité, a vite compris que la recherche archéologique est nécessairement intégrée à l'histoire, sans que celle-ci porte atteinte aux données plus variées et plus sûres de l'archéologie. Doué d'une exceptionnelle perspicacité pour l'étude des détails, Aurelian Petre offre plus tard, dans quelques études d'un haut niveau scientifique, la plus fidèle des images de l'Histria romano-byzantine, image que les recherches ultérieures n'ont fait que confirmer. Il convient de mentionner qu'il fut le premier à dater correctement les débuts de la nécropole découverte sous les murs de la cité de l'époque romaine tardive, qu'il a parfaitement saisi la période plus obscure du V^e siècle de n.è. et, finalement, qu'il fut aussi le premier qui osa (et si l'on tient compte des connaissances de 1963, le terme est correct), de prolonger la vie de la cité jusqu'à la deuxième moitié du VII^e siècle de n.è., comprenant ainsi parfaitement la stratigraphie de Histria. Et cela parce que pour Aurelian Petre, les fouilles représentaient une immense dépense d'énergie, l'occasion de se poser et de poser à ses collègues les questions les plus compliquées.

En tant qu'ancien collaborateur j'avoue que pour un « apprenti », des fouilles avec Aurelian Petre, c'était « passer les épreuves du feu ».

En 1957, devenu chercheur scientifique à l'Institut d'Archéologie, il commença des fouilles à la grande nécropole de Piatra Frecăței qu'il poursuivra, après 1966, dans le cadre de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes. Suite aux plusieurs campagnes de fouilles fut mise

au jour la plus grande nécropole de la Dobroudja, avec deux horizons — celui des 11^e — VII^e s. et celui des X^e — XII^e siècles de n. è., jalons de premier ordre dans l'étude de la genèse du peuple roumain. Il consacre à cette nécropole plusieurs études, parmi lesquelles mentionnons seulement celle où l'on identifie, pour la première fois dans la Dobroudja, la culture Sintana de Mureş — Tchernéakov, ainsi que la thèse de doctorat qu'il passa en 1975.

Malheureusement, Aurelian Petre n'a pas vu cette thèse imprimée ; elle est sous presse et porte le titre *La Romanité en Scythie Mineure, 11^e — VII^e siècles de n. è. Recherches archéologiques*.

Aurelian Petre s'est dépensé dans toutes ses actions comme il l'a fait dans ses amitiés aussi. Pour ceux qui ont su pénétrer les recoins de son âme, avec ses qualités et ses défauts, Aurelian Petre reste une personnalité fascinante dont le souvenir sera ineffaçable.

Alexandru Suceveanu

NESTOR CAMARIANO

Quelques mois seulement après la parution de son beau livre sur Athanase Christopoulos, le bien connu néohelléniste Nestor Camariano mourait, le 3 juin 1982, à Bucarest, en pleine activité, alors que sa passion du travail promettait encore bien des ouvrages.

Né à Peristasis (en Thrace Orientale), le 23 mars 1909, Nestor Camariano s'établit à Bucarest en 1922, avec sa sœur Ariadna Camariano-Cioran, chez leur oncle, Démosthène Russo. C'est sous la directe surveillance du savant que Nestor Camariano fit ses études secondaires et universitaires. Il passa sa thèse de licence avec le Pr D. Caracostea, à la chaire d'histoire de la littérature comparée. Sa carrière commença à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, en 1937—1939, où il rédigea le second volume du Catalogue des manuscrits grecs, paru en 1940. En 1939—1944, il fut assistant à l'Institut d'Histoire Nationale dirigé par le Pr Const. C. Giurescu et collaborateur des périodiques « Revista Istorică Română » et « Baleania ».

A partir de 1945, jusqu'en 1968, quand il prit sa retraite, Nestor Camariano fut maître de recherches à l'Institut d'Histoire « Nicolae Jorga ». Sa retraite peut être considérée comme le début d'une nouvelle étape de son activité, puisque ses ouvrages les plus importants virent le jour après cette date.

Digne continuateur de Démosthène Russo — le premier professeur de langue et littérature grecque de l'Université de Bucarest et fondateur des recherches néohelléniques en Roumanie — Nestor Camariano s'est proposé au début de son activité scientifique, de démontrer les puissants liens qui rattachaient la culture roumaine à la culture grecque dans la première moitié du XIX^e siècle. Pour nous tous qui étudions ce phénomène culturel, les ouvrages de Nestor Camariano sont d'indispensables contributions, nous permettant par leurs minutieuses précisions et identifications d'histoire littéraire, ainsi que par de nombreuses découvertes documentaires, d'approfondir nos recherches comparatistes ou historiques. C'est de cette époque que datent ses intéressants articles sur les premiers essais littéraires de Negruzzi (1935), l'écho de Torquato Tasso (1936) et de Goethe (1943) dans la littérature grecque, celui de Gessner (1941) et Bernardin de Saint-Pierre (1942) dans des littératures grecque et roumaine, les modèles de la Grammaire de Văcăreșu (1936), etc. Plusieurs études traitent de l'activité du grand révolutionnaire Rigas Velestinlis et tout un cycle d'articles et de publications documentaires a été consacré par N. Camariano au mouvement de l'Hétairie, à Tudor Vladimirescu et Al. Ipsilanti. Sa participation aux volumes de documents sur la révolution de T. Vladimirescu (1959—1962) a été substantielle. Rappelons aussi sa collaboration à l'excellente bibliographie analytique des périodiques roumains (1966—1972) ainsi que l'importante édition, réalisée avec Ariadna Camariano-Cioran, avec un texte parallèle grec-roumain, de *Cronica Ghiculeștilor*, en 1965.

Sans doute, ses principaux ouvrages restent les volumes parus surtout en Grèce : *Alexandre Mavrocordato, le Grand Drogman. Son activité diplomatique (1673—1709)*, Salonique, 1970, 107 p. ; *Athanassios Christopoulos. Sa vie, son œuvre et ses rapports avec la culture roumaine*, Salonique, 1981, 341 p., tous les deux édités par l'Institut d'Études Balkaniques. A Bucarest, il publia grâce à l'Association Internationale d'Études Sud-Est Européennes le volume : *Ἀσματα καὶ ποιήματα διαφόρων. Chansons et opuscules patriotiques publiés à Jassy en 1821 par un hétéairiste*, Bucarest, 1966, 88 p.

Mais l'œuvre de sa vie, qu'il contemplant, ému, lors de notre dernière rencontre, c'est bien, *Ath. Christopoulos*, réalisée dans des conditions graphiques irréprochables. Ce beau livre éclaire en même temps que la vie et l'activité du délicat poète, tout un filon de la culture roumaine moderne.

Malheureusement, il a marqué pour nous le départ prématuré de son auteur. Ses projets concernant de riches matériaux documentaires qu'il n'avait pas encore fini d'exploiter (comme par exemple les archives de la maison de commerce Hagi Ianuș) ont été coupés court. Nous ne le trouverons plus à sa place préférée de la bibliothèque, ni à la rédaction de notre revue, à laquelle il collaborait avec continuité, ni auprès de celle qui fut son incomparable compagne. Mais pour la plupart de nos recherches nous ferons appel à la centaine d'études et aux livres qu'ils nous a laissés et qui témoignent d'un travail acharné et compétent dans un domaine qui lui était cher.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

VASILE PÂRVAN, *Scrieri* (Ecrits). Textes choisis, étude introductive et annotations par Alexandru Zub, préface par Radu Vulpe, Bucarest, Ed. științifică și enciclopedică, 1981, 690 p.

Le grand professeur, historien et archéologue Vasile Pârvan a trouvé dans l'infatigable chercheur scientifique Alexandru Zub de Iassy un exégète digne de son extraordinaire personnalité. En dehors des amples études publiées dans de nombreuses revues de spécialité, Alex. Zub a dédié à la vie et à l'œuvre du savant roumain deux travaux de synthèse : *Vasile Pârvan, Efigia cărturarului* (Vasile Pârvan, L'effigie du savant), Iași, 1974, 492 p. et *Vasile Pârvan. Bibliografie*, Bucarest, 1975, 403 p., très bien reçus par la critique historiographique. A ces travaux il faut ajouter l'édition des volumes *Corespondență și acte*, 1973, 503 p. et *Scrieri* que nous présenterons ci-dessous. Ainsi que le regretté Radu Vulpe le soulignait dans sa préface, « En nous donnant un recueil si pondéré, Al. Zub apporte non seulement une précieuse contribution à la parfaite compréhension de la personnalité de Vasile Pârvan, mais rend par là service à la science historique car, arracher à l'oubli tant de „scripta minora” élaborés par l'un de ses savants revêt l'importance d'un nouvel enrichissement ».

Le volume réunit des écrits de moindre ampleur, les uns même inédits, dispersés pour la plupart dans des périodiques, allant de ses premières contributions publiées dans la presse vers ses 18 ans, jusqu'à celles d'avant sa disparition prématurée. Le recueil ne comprend pas l'œuvre historique proprement dite (archéologique, épigraphique, d'histoire antique, médiévale et moderne), rassemblant, au contraire, presque l'entière création sociale, culturelle, philosophique, ainsi que les écrits de méthodologie. De cette manière sont mises en évidence la personnalité complexe du savant, son attitude d'intellectuel engagé qui désirait contribuer, par son œuvre, à l'amélioration des réalités politiques et socio-culturelles de son époque.

Les écrits comportent cinq chapitres présentés en ordre chronologique, ce qui est de nature à faciliter une meilleure compréhension des préoccupations de Vasile Pârvan et de leur évolution.

Le premier chapitre, *Articole socio-culturale, apeluri, cronici istorice* (Articles socio-culturels, appels, chroniques historiques), comprend l'œuvre journalistique des années 1903—1906, dominée par les accents de critique sociale et historique, dans laquelle l'auteur, même que très jeune, expose ses principes méthodologiques concernant la recherche historique. L'influence de ses grands professeurs, D. Onciul, N. Iorga, I. Bogdan, la « triade critique » de l'historiographie roumaine, n'échappe pas à un œil avisé. Dans le même groupe s'inscrit la chronique *Albumuri de istorie culturală* (Albums d'histoire culturelle) (p. 136—142) publiée en 1907 dans la revue « Viața Românească », plaidoyer pour une connaissance profonde de l'histoire, afin que la culture devienne une force active dans le développement de la nation. A cette fin, le savant se prononce en faveur d'une large diffusion de l'histoire de la culture roumaine à l'aide des albums culturels complexes, une place d'honneur y étant assignée à la culture populaire, avec toutes ses formes d'expression matérielle et spirituelle. Et n'ignorons pas l'article *Universitatea națională a Daciei Superioare* (L'Université nationale de la Dacie Supérieure) (p. 159—172), paru en 1919 dans la revue « Luceafărul » qui nous donne une image pénétrante de sa vocation de chef de file, de son rôle déterminant dans la fondation de l'Université de Cluj et laisse déceler sa conception moderne sur l'importance de l'enseignement en général et de l'histoire en particulier, dans l'ample œuvre de réformation sociale.

En ce qui concerne l'orientation de la culture roumaine, Vasile Pârvan se prononçait pour la « solidarité historique et internationale avec le monde romain, surtout sous l'aspect de l'affirmation de nos traits distinctifs, pour que dans le concert de la culture humaine nos particularités ressortissent encore plus claires, plus harmonieuses et plus nobles ».

Parmi ses écrits politiques mentionnons *Părerile unui trădător de neam* (Les pensées d'un traître à la patrie) (p. 151—157), publié en 1914, témoignage fidèle de l'attitude engagée de l'historien dans le problème de la participation de la Roumanie à la première guerre mondiale.

Le 11^e chapitre, *Evocări, alocuțiuni academice, rapoarte, dări de seamă* (Evocations, allocutions académiques, comptes rendus), nous révèle le savant de renommée, présent et apprécié dans les réunions scientifiques internationales, l'infatigable organisateur dont le nom reste

lié à des institutions prestigieuses telles l'Académie roumaine, l'Université, le Musée National des antiquités, l'École roumaine de Rome, etc. Ses nombreuses responsabilités ne l'écartent pas du but suprême de son activité : la recherche historique, les fouilles archéologiques poursuivies avec une remarquable ténacité, la formation d'un groupe de jeunes archéologues. Les rapports sur les campagnes de fouilles (présentés régulièrement par le savant dans la section d'histoire de l'Académie roumaine), inclus dans le volume, sont encore un témoignage de valorisation exemplaire des données du point de vue de l'interprétation historique. L'article *Probleme de arheologie în România* (p. 241—247) paru en 1921 est un ample programme de recherche de l'histoire ancienne de la Roumanie qui esquisse les objectifs de la recherche archéologique et annonce l'organisation d'un réseau adéquat de musées.

Le III^e chapitre, *Studii și Eseuri* (Etudes et essais), comprend, en principal, des travaux dédiés à la philosophie de l'histoire et à la philosophie de la culture : *Ideii fundamentale ale culturii sociale contemporane* (Idées fondamentales de la culture sociale contemporaine), écrit en 1918, *Ideii și forme istorice* (Idées et formes historiques) (p. 176—455), paru en 1920, *Memoriale* (p. 458—555), paru en 1923. Dans son étude introductive, Al. Zub apprécie que *Ideii fundamentale*... « est une étude d'une vaste perspective idéologique qui propose un système d'éthique sociale puisée de la nécessité d'une attitude active, de valorisation permanente ». La conception de Vasile Pârvan sur la philosophie de l'histoire apparaît dans toute sa complexité dans *Ideii și forme istorice* ; retenons seulement ses références répétées au rôle des intellectuels roumains et de leur contribution à l'essor de la culture roumaine, non seulement sous l'aspect « national ethnographique » mais aussi « international civilisateur », donc d'une culture roumaine supérieure, intégrée dans les grandes valeurs universelles. Les discours solennels rassemblés dans les *Memoriale* renferment à leur tour une grande richesse d'idées. N'en soulignons qu'une, dominante pour la conception éthique du savant : « Travailler en liberté, créer en liberté, c'est dédier à la vie le plus bel hymne qui ait jamais existé dans les recoins les plus secrets de nos âmes. Le travail est le rythme de la vie. Tout comme la liberté, il rend notre personnalité plus forte, plus ferme et plus épanouie ».

Le IV^e chapitre, *Introduceri și prefețe* (Introductions et préfaces), reunit des textes importants sous l'aspect de la diversité des initiatives de Pârvan dans le domaine de la recherche historique et de la culture dans son ensemble. Y sont insérés des introductions à des travaux de synthèse depuis ceux de moindre importance jusqu'à la monumentale *Getica. O protoistorie a Daciei* (Getica. Une protohistoire de la Dacie) où l'auteur exprime de nouveau ses principes et ses conceptions méthodologiques, les nouvelles directions de recherche dont il fut l'initiateur. D'autres préfaces nous dévoilent ses initiatives dans l'édition de quelques publications prestigieuses dont la valeur est reconnue aussi de nos jours : « *Ephemeris Dacoromania* », « *Dacia* », « *Recherches et découvertes archéologiques en Roumanie* », « *Diplomatarium italicum* ».

Le V^e chapitre, *Addenda*, comprend des textes d'archives qui n'étaient pas destinés à l'imprimerie ainsi que des articles collectifs dont Vasile Pârvan était un des signataires. On y découvre une fois de plus son infatigable activité d'organisateur de la recherche ; aux côtés de N. Iorga et G.C. Murgoci il est le fondateur de l'Institut des études sud-est européennes et fut sur le point de fonder l'Institut archéologique de Roumanie, projet inachevé à cause de sa disparition prématurée.

Chaque page du volume que nous avons analysé ci-dessus dégage les idées et les attitudes de ce savant profondément lié aux destins de son peuple, surtout à la paysannerie à laquelle il appartenait par naissance, éducation et conception socio-politique. Sa vocation de grand historien surgit de tous ses écrits. Ainsi que le remarquait Radu Vulpe dans la préface du volume, « Avant tout, Vasile Pârvan a été un grand savant de l'histoire qu'il concevait comme une science mais aussi comme attitude devant l'avenir culturel et humain vu dans toute sa complexité et son universalité ; même les faits d'importance secondaire insérés dans ce recueil concernant surtout les problèmes spécifiques de sa patrie ont été étudiés par le savant de sa position d'historien et à la lumière de sa vaste conception sur l'histoire ».

Les écrits sont précédés par une substantielle introduction (p. 11 — 46) où Al. Zub témoigne une fois de plus de ses remarquables connaissances de la vie, de l'œuvre et de l'époque où vécut et créa Vasile Pârvan. Les amples notes de l'éditeur, divers et compétents (bibliographiques, explication du contexte historique, nuances, etc.) accompagnent chaque texte au profit d'une compréhension exacte de la personnalité du savant roumain.

Ce volume, fruit d'une investigation passionnée et laborieuse pour laquelle nous exprimons notre admiration cutière, se recommande comme un instrument indispensable pour l'étude de la culture nationale roumaine et la connaissance de l'œuvre de Vasile Pârvan, l'un de ses plus brillants représentants.

C. Belcin-Pleşca

HERBERT HUNGER, *Das byzantinische Herrscherbild*, herausgegeben von ... Darmstadt Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1975, 414 p. (Wege der Forschung).

« Celui qui désire s'initier dans certains chapitres de l'histoire byzantine, celui qui s'intéresse à l'Etat et au droit, à la culture ou à la mentalité byzantine, arrive bientôt au problème de l'empereur et du pouvoir central dans le monde byzantin ». Les mots de H. Hunger de la préface de ce recueil de textes avouent un point de vue familier à la byzantinologie moderne qui, après de longues séries de monographies et chronologies, est devenue sensible à la méthode des études pluri-disciplinaires et a associé à l'histoire la sociologie, la psychologie, la philologie, le droit, l'esthétique et la philosophie, essayant de reconstituer le Weltanschauung byzantin.

Placé aux origines de la civilisation médiévale européenne, le monde byzantin lui a transmis des structures et des notions organisées par une pensée rigoureuse, restant, pendant des siècles, un modèle non seulement pour le monde orthodoxe, mais aussi pour celui catholique et même islamique.

Au-delà des divers aspects de la pensée théologique, littéraire ou artistique, dont l'héritage en Europe — surtout dans la région d'Est — est bien connu, la byzantinologie moderne a mis en évidence le transfert nuancé des idées byzantines appartenant à des domaines variés, comme celui du droit, de l'administration de la politique, etc.

Situé au centre de ces préoccupations, à cause de ses conséquences profondes — dans le plan vertical du temps et celui horizontal de la mentalité — le problème de l'idée impériale dans le monde byzantin constitue le point commun des travaux choisis par H. Hunger dans le recueil *Das byzantinische Herrscherbild* (L'image byzantine de l'empereur).

En répondant aux plus exigeantes prétentions de l'historiographie, la sélection faite par H. Hunger se propose la reconstitution des aspects controversés concernant le rôle de l'empereur dans l'Etat, le rapport temporel — spirituel des pouvoirs, ses bases juridiques et son écho dans la mentalité byzantine et européenne. On peut découvrir ainsi l'attitude byzantine vis-à-vis du rapport permanence — transformations, individu (l'empereur) — histoire.

Rien que la seule lecture des quinze titres est capable de suggérer des critères de cette sélection¹; de plus, l'étude des travaux laisse toujours au lecteur la possibilité de continuer les recherches sur les ramifications complexes que la pensée d'Etat byzantine a développées dans le monde de ses épigones.

L'article de Fr. Dölger — « à qui nous devons les bases des recherches concernant l'idée impériale byzantine », affirme Herbert Hunger — aborde le problème des titres et de la terminologie impériale dans les documents; construit autour de l'utilisation des titres βασιλεύς (μέγας βασιλεύς) et αὐτοκράτωρ, l'étude, bien documentée, relève d'une côté l'héritage latin et d'un autre, la traduction et la transmission des titres au Moyen Age. On reconnaît dans l'article concernant le règne d'Anne de Savoie, le même byzantiniste et philologue qui, déchiffrant sur les monnaies et le sceau de l'impératrice le titre « imperatrix et moderatrix Romeorum » et εὐσεβεστάτη αὐγούστα αὐτοκρατορίσσα Ῥωμαίων suggère la perspective d'une étude comparée des sens romain — byzantin — médiéval (européen) du règne des femmes.

W. Ensslin nous rappelle la comparaison de Byzance aux anciens royaumes de l'Orient, à la Grèce et à Rome, pour souligner l'idée d'œcuménicité comme essence de l'autocratie byzan-

¹ Franz Dölger, *Das byzantinische Mitkaisertum in der Urkunden*.

Franz Dölger, *Zum Kaisertum der Anna von Savoyen*.

Wilhelm Ensslin, *Gottkaiser und Kaiser von Gottes Gnaden*.

Louis Brehier, Ἱερεὺς καὶ βασιλεύς.

Georg Ostrogorsky, *Zur Kaisersalbung und Schilderhebung im Spätbyzantinischen Krönungszeremoniell*.

Ioannes Karayanopoulos, *Konstantin der Grosse und der Kaiserkult*.

Eugen Ewig, *Das Bild Konstantins des Grossen in den ersten Jahrhunderten des abend-ländischen Mittelalters*.

Wilhelm Ensslin, *Staat und Kirche von Konstantin dem Grossen bis Theodosius dem Grossen. Ein Beitrag zur Frage nach dem Gäsaropapismus*.

Anton Michel, *Die Kaisermacht in der Ostkirche*.

Ioannes Karayannopoulos, *Der frühbyzantinische Kaiser*.

Ernst Kantorowicz, Ἀνατολή τοῦ δεσπότη.

Werner Ohnsorge, *Der Kaisertum der Eirene und die Kaiserkrönung Karls des Grossen*.

Herbert Hunger, *Kaiser Justinian I (527—565)*.

Hans-Georg Beck, *Senat und Volk in Konstantinopel. Probleme der byzantinische Verfassungsgeschichte*.

Hans-Georg Beck, *Res Publica Romana. Von Staatsdenken des Byzantiner*.

tine, avec toutes les conséquences du contact des droits civil — nomocanonique — et canonique. La notion de « Roi — Prêtre », familière pour un Etat chrétien², dépasse la rhétorique byzantine, constituant l'expression d'une réalité, à ce que nous démontre L. Bréhier.

On aperçoit un reflet de ce double pouvoir dans le cérémonial du couronnement et du sacrement, qui constitue en même temps une expression de la mosaïque des usages du protocole byzantin³. G. Ostrogorsky étudie l'évolution de ce cérémonial de Julian (361) à Théodore I Laskaris (1205), relevant l'héritage romain, les influences orientales, ainsi que son emprunt nuancé par les royaumes européens.

I. Karayannopoulos reprend dans ses deux articles les difficiles problèmes des commentements de l'Etat byzantin, au temps de Constantin le Grand et des premiers empereurs. Les oscillations entre les éléments païens et chrétiens, le mélange des influences romaines, grecques et — déjà — orientales dans une pensée qui allait devenir byzantine, les sources et les limites du pouvoir impérial, ainsi que les prétentions politiques et religieuses cumulées par le basileus — chose évidente dans le culte impérial⁴ — sont étudiés dans les obscures années des commentements. Mélange de tradition et d'originalité, contradictoire en apparence, la figure de Constantin le Grand deviendra, petit à petit, un repère pour les générations ultérieures. L'évolution de cette attitude le long du Moyen Age et la considération de Constantin comme un modèle d'empereur et de chrétien sont le sujet de l'étude de E. Ewig.

Un autre point de vue vis-à-vis de la même période de l'histoire byzantine — de Constantin le Grand à Théodore le Grand — est celui de W. Ensslin qui reprend le problème — ayant de nombreux échos — du césaropapisme. La relation Eglise — Etat, patriarche — empereur, la conception byzantine concernant ces rapports, trouveront une illustration, des années après, dans les « Epanogoge » : « l'Etat se compose, comme un individu, de parties et de membres, dont les plus grands et plus importants sont l'empereur et le patriarche »⁵.

A. Michel fait une analyse détaillée du rapport des pouvoirs impérial et ecclésiastique, du point de vue d'un professeur de patrologie et de l'histoire de l'Eglise. Quoique l'idée de la domination soit dirigée vers une curieuse sphère mystique . . . , il n'y a aucun argument réel pour un certain déplacement du pouvoir en faveur de l'Eglise⁶. L'empereur se réserve toujours quelques privilèges liturgiques et canoniques, ayant aussi le droit de se mêler dans la politique de l'Eglise⁷.

Dans la rhétorique du plan théologique — littéraire, E. Kantorowicz retrouve le même dualisme dans l'« Epiphanie » de Ephrem le Syrien : on associe aux notions Semha — Claritas et Denha — Ἀνατολή l'image du basileus, béni par Dieu. Le symbolisme du soleil, tellement familier à l'antiquité (« Sol invictus », « Sol Justitiae » du monde romain), est repris par la chrétienté et utilisé dans la rhétorique byzantine comme épithète de l'empereur.

Le règne des femmes dans l'histoire de Byzance, sa légifération sont repris, après Fr. Dölger, par W. Ohnsorge dans l'œuvre concernant l'impératrice Irene et le couronnement de Charlemagne, en soulignant l'importance et la complexité agrandies des rapports du monde byzantin et de l'Occident européen à cette période.

H. Hunger étudie le problème — très commenté du point de vue militaire, financier, juridique, artistique, des relations avec l'Eglise — du règne de Justinien I^{er} (527 — 565), essai de renouvellement, dans un autre contexte, de l'Empire romain. L'auteur reprend les mots de Tribonien, caractéristiques pour la mentalité de ces hommes : « nous nous sommes confiés aux armes, à nos soldats, aux généraux, à leur talent, mais notre espérance toute entière se dirige toujours vers la sainte Trinité, qui a bâti le monde entier, et dont on reconnaît l'ordonnance partout sur la Terre »⁸.

² Genèse 11, 18. Voir aussi *Epître aux Ebreux*, 7, 1—3.

³ Voir O. Treitinger, *Die oströmische Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell*, Jena, 1938.

⁴ Pour un certain aspect de ce problème, voir Albert Failler, *Prières du patriarche pour l'empereur*, dans *Actes du XIV^e Congrès International des Etudes Byzantines*, Bucarest, 1971, tome II, p. 87—89 et W. Ensslin (cité par A. Failler), *Zur Frage nach der ersten Kaiserkrönung durch den Patriarchen und zur Bedeutung dieses Aktes im Wahlzeremoniell*, Würzburg, 1947.

⁵ *Epanogoge*, III, 8, apud V. Lazarev, *Istoria picturii bizantine*, București, 1980, tome I, p. 49 et p. 61, n. 16.

⁶ A. Michel, *Die Kaisermacht in der Ostkirche*, p. 206.

⁷ On retrouvera, nuancée, la même situation dans les Etats héritiers des institutions byzantines. Pour les pays roumains, voir surtout N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1935 et Val. Al. Georgescu, *Bizanțul și instituțiile românești pînă la mijlocul secolului al XVIII-lea*, București, 1980.

⁸ H. Hunger, *Der Kaiser Justinian I (527—565)*, p. 340.

Enfin, de l'œuvre de H. - G. Bæk sont choisies deux études dont la sérieuse documentation les recommande comme travaux de référence sur le Sénat et le peuple, les deux principaux éléments de la politique et de l'histoire civile byzantine et leur aire d'action comprise dans la juridiction. La constitution byzantine — même si elle ne fut pas considérée comme telle — met en évidence les repères de la politique byzantine, ainsi que l'idée impériale, l'idéologie officielle par rapport à l'héritage romain (Res Publica Romana).

Das byzantinische Herrscherbild nous donne beaucoup plus qu'une simple juxtaposition de divers points de vue. Circonscrites autour du problème discuté du pouvoir impérial, de ses limites et de ses reflets, les quinze études encouragent la continuation des recherches dirigées vers les innombrables détails et conséquences de cette question. D'un côté les sondages dans la mentalité, sous de nombreux aspects⁹, d'un autre l'évolution des idées byzantines dans le monde européen — balkanique tout d'abord¹⁰ — la façon spécifique d'emprunt et d'adaptation des institutions aux réalités européennes, ainsi que le souvenir de Byzance et du basileus chez les générations d'après 1453, voilà assez de voies de développement que le recueil «*Das byzantinische Herrscherbild*» nous laisse entrevoir.

Complété par une vaste bibliographie rédigée par H. Hunger et O. Kresten, *Das byzantinische Herrscherbild* s'avoue être un excellent instrument de recherche, utile non seulement aux byzantinistes, mais aussi à ceux qui s'intéressent à la civilisation du Moyen Âge européen.

Oana Iancoescu

ELKA BAKALOVA, *Стенописите на църквата при село Беренде* (The Mural Paintings in the Church at the Village of Berendé), Sofia, 1976, 142 p.

The mural group in the small church near the village of Berendé (West of the town Godech) is, for Bulgaria, an important testimony of the local artistic activity in a period regarded as "the second Golden Age" of Bulgarian culture. It was a period covering the reign of Ivan Alexander and extending to the beginning of the last decade of the 17th century.

Although many researchers dealt with the monument, no detailed and complete study was devoted to it until the publication of the present monograph. Still the researchers remained divided in their opinions on both dating and assigning the historical place of the frescoes. Thus, the 13th and 14th centuries have alternately been regarded as possible periods for the creation of the mural group, the main argument being generally the today obliterated inscription on the Western façade of the church. Since the name Ivan Asen could be identified in the inscription, some authors took the remaining piece of the human figure near the inscription for the founder — portrait of Ivan Asen II (1218—1241). Others thought the figure of the Bulgarian tsar to be part of a genealogical tree painted on the outside, a method widely spread in 14th century painting, finally some others attributed this inscription to the reign of Ivan Alexander.

By setting out "from a comparative stylistic analysis made on the basis of the artistic material found and published in the last decade", as the author herself states, Elka Bakalova has not only the merit of having established the period in which the Berendé church was built and decorated — the second quarter of or the mid 14th century — but of having also thrown light on which artistic circle the authors of these paintings belonged to. The author analyses the already existing hypotheses according to which the frescoes of Berendé belong either to a school which illustrates "the popular artistic ideals" and which is associated with the authors of the Boyana and Zemen groups, the Turnovo monuments circle, or to the school including the painters of the Nagoričino, Gračanica and Studenica churches, confronting these hypotheses with her own findings.

Relying on arguments resulting from a minute stylistic investigation of the Berendé mural painting as compared to the painted decoration of other monuments in Bulgaria and Yugoslavia, Elka Bakalova concluded that there is no analogy with the art of the great contemporary artistic centres, but only with the works of the painters related to the small religious

⁹ A ce propos il est intéressant d'étudier le problème du portrait impérial dans la peinture de l'époque, associé à l'iconographie de la donation, qui nous révèle, en feed-back, des aspects de la mentalité byzantine. Pour ce problème, ayant une riche bibliographie, rappelons seulement l'œuvre, devenue déjà classique, de A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin* (Recherches sur l'art officiel de l'Empire d'Orient), Paris, 1936. De même, les échos dans la littérature et l'hymnographie de l'époque constituent un aspect spécifique de ce chapitre.

¹⁰ Pour les pays roumains, voir N. Iorga, *op. cit.*, et Val. Georgescu, *op. cit.*

centres or joined in associations of "mere local importance". The author brings up the paintings of a number of churches from the end of the 3rd decade until the end of the 7th decade of the 14th century which are connected with the activity of the small schools of Ochrid (the Churches of St. Nicolas Bolnički, St. Clement the Ancient, the North-Eastern chapel in the Church of the Virgin Peribleptos, the Church of the Holy Virgin on Mali Grand Island in Lake Prespa). She establishes resemblances between the decorative system of these churches and that of Berendé, basic resemblances arising from the way in which the painters understood and adopted the Palaeologan style of painting. As local painters far from the great artistic centres and less receptive to innovation, these artists took from the new style only "those elements which they were able to combine in the plane decorative style of late Comnenian painting" they were familiar with, "one of the most important features of the Palaeologan style – the new conception of space" thus remaining unknown to them.

As far as documents or precise data are concerned it is difficult to establish the period in which a monument was built and decorated, the author being compelled to build up a gradual and thorough demonstration. In this way she reached the above-mentioned conclusions by taking into account not only the style of the paintings but their iconography as well as the characteristic features of the church architecture.

The Berendé Church is a small (4.45 × 5.45 m) rectangular single-aisled, barrel-vaulted building with a semicircular apse. This type of construction with a simple nave has usually been related to the similar constructions raised under Ottoman rule but, although the author points out that it can be found with monuments of earlier periods such as the churches of St. Theodore Tyron and St. Theodore Stratilates in Serbia (and of the 11th century), St. George of Kurbinovo (1191), St. Nicholas in the Monastery of Studenica, St. Nicholas in Markovi Varosh near Prilep (12th – 13th century), or the manorial churches on the Trapezitsa Hill in Turnovo (13th – 14th century). The author maintains that closest in type to the Church of Berendé remain the small single-nave monuments of Ochrid dating from the 14th century (St. Nicholas Bolnički – 1336, St. Clement the Ancient – 1378, St. Demetrius, St. Cosmos and St. Damian, etc.)

The simplicity of construction of the Berendé Church and its modest dimensions are found responsible for the choice of content and decorative system of the frescoes, for the choice of simple compositions with a limited number of characters and not many details. Lack of space then was the reason why the choice finally rested on subjects which were significant for the illustration of the essence of Christian dogma concerning the Incarnation and Sacrifice of Christ (the Adoration of the Sacrifice in the apse whose vault is dominated by the image of the Virgin Platytera), on the illustration of only the most important scenes from the cycles of the Feasts and Passions of Christ, or the selection of the most popular saints and a Deesis to decorate the lower parts of the nave walls (St. Theodore Stratilates, Demetrius, George, Peter – the patron of the Church painted as an icon near the altar apse – , Paul the Apostle, St. Nicholas, the Holy Martyrs Paraskeva and Kyriake (Nedelya), the Emperors Constantine and Helen, or St. Romanus Melodos and St. Euplius – painted against a blue background adorned in its upper part with decorative lozenges ending in trefoils and reminiscent of icon painting).

The author concentrates especially on those images which help her date the period the monument was painted in: the Sleeping Christ Emmanuel on the eastern wall above the niche of the Prothesis, the Synaxis of the Archangels in an elaborated iconographical variant on the vault, the Archangel Michael with a scroll guarding the entrance to the Church and Alexis, Man of God – representations specific to 14th century monumental mural painting.

St. Cyril the Philosopher who completes the series of bishops from the Adoration of the Sacrifice is identified with Cyril, the father of Slavonic writing and his presence in the Berendé painting is considered to be a projection of "the idea of the continuity of the traditions of the autocephalous Bulgarian Church".

Highly useful for the pursuit of the iconographical analysis are the four schemes of the mural paintings which include all the compositions and figures of saints present in the painting of the church.

Confronting historic, stylistic and iconographical data, analysing the Berendé frescoes discriminately and minutely in permanent relation with other contemporary mural groups, examining the opinions of her predecessors with a keen eye, Elka Bakalova succeeds in throwing new light upon a mural paintings. These are valuable both for the Bulgarian culture and for a general understanding of the small schools of local painters, for the contribution of the small nobility and the clergy as founders of humble buildings, expressing their own belief, culture and hopes, and consequently that of the community they belonged to.

Ecaterina Cincheza-Buculei

I. I. RUSSU, *Etnogeneza românilor. Fondul autohton traco-dacic și componența latino-romanică* (L'ethnogenèse des Roumains. Le fonds autochtone thraco-dace et la composante latino-romane), Ed. Științifică și Enciclopedică, Bucarest, 1981, 466 pp.

Par ce qu'il comporte de positif, le présent ouvrage fait penser à la grande synthèse sur l'Origine des Roumains (*Originea românilor*) du savant A. Philippide (vol. 1 – 2, Iași, 1923 – 1928). Pendant plus de quarante années, l'auteur creusa le problème avec passion, réunissant un riche matériel, dont il s'attacha à dégager des conclusions portant sur la genèse de la langue roumaine et du peuple roumain. Malheureusement, sous maints rapports, ce riche matériel reste fragmentaire et douteux, selon les dires de l'auteur même avec des « obscurités et choses glissantes » (p. 35). L'âme de cet ouvrage se compose du répertoire des mots roumains d'origine thraco-dace, au nombre de 161 dont 71 ont des correspondants en albanais, 70 manquent de correspondants albanais et 20 sont douteux. Ce total n'a rien d'étrange, compte tenu que le celtic léga au français à peu près un chiffre égal de mots. En dépit du scepticisme manifesté par certains linguistes on est en droit de présumer que le latin parlé en Dacie et en Mésie a dû emprunter des autochtones un nombre plus ou moins important de mots, qu'il a transmis au roumain. Cette sorte d'emprunts ont eu lieu non seulement dans la région du Bas-Danube, mais partout dans les limites de l'Empire romain. Le fait que le latin, minoritaire pour commencer, a fini par s'imposer partout en évinçant les parlers autochtones et en donnant naissance aux langues romanes, représente le meilleur argument en faveur de la préséance qu'elle aura prise en Dacie aussi, bien que là le pouvoir romain a eu une durée moins longue que dans les autres provinces de l'Empire. L'expérience de la linguistique générale nous a appris qu'une langue de prestige entrée en contact suivi pendant un certain laps de temps avec le parler d'une population moins avancée finit par adopter une série de termes appartenant à cette dernière, à défaut desquels la coexistence serait impossible. Il s'ensuit que – au point de vue théorique – l'idée de l'existence d'un fonds autochtone et l'impératif de son étude s'imposent sans conteste.

Pour ce qui est de la méthode et de la terminologie, ce serait préférable, voire nécessaire, d'éviter les comparaisons et métaphores prises à d'autres domaines, afin d'éviter les confusions qu'elles risquent de créer, au lieu de contribuer à rendre le phénomène plus intelligible. Par exemple, quand on parle de la « langue latine greffée sur le fonds ethnique et linguistique indigène » (p. 144), le terme « greffée » évoque un phénomène biologique susceptible de fausser l'image du phénomène linguistique en question. L'influence exercée par la biologie sur la linguistique s'est avérée négative, entre autres, quand il s'agissait de la théorie de « l'arbre généalogique » et son rôle pour le développement et la diffusion des langues indo-européennes, théorie qui ne devait guère conduire à des résultats valables. Aussi, la méthode la plus adéquate pour l'étude d'une langue ancienne et n'ayant laissé que de faibles traces reste sans doute l'usage et l'exploitation au maximum des données fournies par la linguistique moderne, autrement dit : de valoriser ses instruments – comparatisme, géographie linguistique, socio-linguistique, structuralisme linguistique, etc. La latin introduit en Dacie et en Mésie s'est trouvé des siècles durant en contact avec les parlers indigènes, dont il devait emprunter une série de mots. Ces derniers ont modifié avec le temps la langue latine parlée dans les dites provinces et, par accumulations progressives, ils ont provoqué un bond qualitatif, c'est-à-dire l'éclosion du roumain. Il semble que ce bond qualitatif ait eu lieu aux VII^e – VIII^e siècles. Adoptés par le latin, les éléments autochtones s'y sont intégrés, subissant par la suite les mêmes modifications que cette langue dans son ensemble. L'idée actuelle de la présence en roumain d'éléments thraco-daces (au lieu de leur présence en latin) est impropre, alors que c'est à juste titre qu'on peut parler des éléments slaves du roumain, car ces éléments sont entrés dans la langue roumaine après les VII^e – VIII^e siècles, c'est-à-dire à une époque où la langue roumaine était déjà formée. Par conséquent c'est user de termes impropres que de parler, dans le cadre du chapitre traitant de l'influence thraco-dace sur le latin, du caractère « autochtone, donc du caractère foncièrement et exclusivement roumain, c'est-à-dire national par excellence, de ces éléments du lexique » (p. 140). Tout aussi impropre s'avère une formulation comme la suivante : « les éléments autochtones ont existé dans la langue en même temps que ceux du latin » (p. 143), car, au point de vue des locuteurs de l'époque, ces éléments étaient tout aussi « latins » que ceux appartenant véritablement à cette langue. Leur processus évolutif devait subir les mêmes modifications phonétiques et il s'ensuit que pour leur étude il faudra tenir compte des lois phonétiques qui jouèrent à l'étape de transition du latin au roumain. Il est hors de doute que les élé-

ments qui ont subsisté en albanais aussi offrent un témoignage d'ancienneté et d'authenticité quant aux autres, il faut leur trouver des analogies et des repères dans les autres langues indo-européennes. Si ces analogies et repères sont fournis par le latin même, d'autant mieux, car cette langue se trouve mieux attestée par les sources que toute autre langue indo-européenne, le grec excepté. Par exemple, pour le mot roumain *urdoare* (pl. *urdori*) « sécrétions des yeux, chassie, lippitude, ordure », l'auteur remonte au radical indo-européen **ur-d*, **uer* « sécrétion, humidité, liquide », en renonçant au latin **horridor* suggéré par quelques linguistes auparavant. La forme **horridor* « lippitude, ordure » dérivait de l'adjectif *horridus* « sale », de même que *frigidor* ou *frigidor* de *frigidus*. Or, il advient que **horridor* ainsi que *horridus* ont subsisté dans quelques langues et dialectes romans occidentaux, d'où leur intérêt pour le problème qui nous occupe. Etant en mesure à présent de produire un exemple concret, on peut renoncer à l'astérisque de *horridor*, c'est-à-dire au sigle du doute. Dans la citation ci-après, le terme de *hordor* (avec la variante *horror*) a le même sens que le roumain *urdoare* « ordure ». Le terme figure en 451 chez Anianus d'Orléans (*Vita Aniani episcopi Aurelianensis*, « Monumenta Germaniae Historica, Passiones vitaeque Sanctorum aevi Meroving », ed. Krusch, Hannover 1896, p. 121, 9) : « *Prolinus in terra deorsum expuit et digito parumper pulvis conteruit, oculorum cilia reddito limbit : prolinus aperti sunt oculi eius, et tamquam scameus orror (variante ordror) habit inde, mixto cruore* », cf. M. Bambeck, « Zeitschrift für romanische Philologie », 77, 1961, p. 325. Le latin *horridor* devait subsister en roumain (*urdoare*), en vieux italien (*ordura*), en vieux français (*ordure*) et en provençal (*ordura*).

Par rapport à *captiare* (prolongé en italien par *cacciare* et en français par *chasser*) comportant l'idée de durée, le composé **ad-captiare* introduit la nuance d'une action momentanée : « aggriper un animal, prendre ». Voici d'autres exemples en latin et en roumain : *dormire*, *addormire* — *dormi*, *adormi*; *plicare*, *applicare* — *pleca*, *apleca*; *prehendere*, *apprehendere* — *prinde*, *aprinde* « allumer à une source de lumière », *similiare*, **assimiliare* — *semăna*, *asemăna*, etc. On ne saurait accepter l'idée que la chute du *p* dans **adcaptiare* ne peut bénéficier de l'analogie offerte par *septimana* — *săptămână*, qui a eu une autre évolution phonétique. Il n'y a donc guère de raisons véritables pour prétendre que **adcaptiare* — *acăfa* représente un emprunt fait de la langue des Thraco-Daces. Un autre cas similaire est celui présenté par le couple de mots **matire* « être ivre » — **admattire* « s'enivrer, se griser », dérivé de l'adjectif *matius* — *maditus* « humide, arrosé », qui a également laissé des traces aussi bien en vieux français (*mat* « abattu, affligé », XI^e siècle) qu'en italien *ammattire*. Pour l'explication du terme roumain *amefi*, il vaudrait mieux rester dans le domaine plus sûr du latin et des langues romanes au lieu d'appeler à une hypothétique racine indo-européenne **menth-meth* « brasser, tourner, agiter ». Sous cette même rubrique on peut encore ranger vingt-cinq autres termes roumains : *arunca* « jeter, lancer un objet par un mouvement rapide », *baier* « cordon, lien, attache », *băial* « garçon, enfant », *buiestru* « amble, ambleur, ardent », *cotropi* « couvrir, envahir », *dărîma* « démolir, abattre », *desmierda* « cajoler, caresser », *genune* « gouffre, abîme », *incurca* « embrouiller, emmêler », *imbina* « unir, joindre, entremêler », *intârta* « exciter, irriter, mettre en colère », *intîmpina* « accueillir, rencontrer, croiser », *intîmpla* « se produire, survenir, se passer », *intrema* « fortifier, consolider », *lepăda* « rejeter, écarter, éloigner », *leşina* « défaillir, se pâmer », *nişel* « un petit peu, un tantinet », *rădica* « élever, ériger », *şale* « lombes, reins », *tare* « fort, rigoureux », *şarină* « champ labouré », *urcior* « orgelet » (furoncle), *urdina* « courir, aller souvent, fréquenter », *vătăma* « abîmer, blesser, battre, rosser », *zestre* « dot ».

Mais, en dépit des doutes, en dépit des incertitudes qui persistent dans l'étude de l'influence thraco-dace sur le latin du Bas-Danube, il n'en convient pas moins de continuer les efforts en ce sens — et ceci pour plusieurs raisons. Ces efforts servent à élargir l'horizon du domaine plus vaste de l'indo-européen. Ils ont un apport en ce qui concerne l'approfondissement de la toponymie antique. On leur doit une meilleure connaissance des liens linguistiques roumano-albanais. Enfin, ils exigent le perfectionnement des acquis dans le domaine de l'hellénisme et des études slaves.

Par la richesse des faits et par leur consciencieuse présentation, l'ouvrage qui nous occupe se révèle un répertoire complet et excellent de ce qui fut réalisé sous ce rapport jusqu'à maintenant. Il assure, également, un point de départ aux recherches ultérieures.

H. Mihăescu

NESTOR CAMARIANO, *Athanasios Christopoulos, sa vie, son œuvre littéraire et ses rapports avec la culture roumaine*, Thessalonique, Institut d'Études Balkaniques, 1981, 340 p.

Cet ouvrage, auquel le regretté helléniste roumain avait consacré, avec passion, de longues années, a paru trois mois avant son décès. C'est le résultat de minutieuses recherches que nous trouvons dans l'ample monographie dédiée au nouvel Anacréonte, qui a passé la plupart de sa vie dans les pays roumains. Le but de l'auteur a été non seulement de compléter par des renseignements inédits la biographie et la bibliographie du poète, mais aussi de mettre au point certaines questions controversées et de corriger nombre d'erreurs qui persistaient dans l'historiographie.

Un grand premier chapitre trace de manière détaillée *la vie et l'activité politique d'Athanasios Christopoulos*, en démontrant que la paternité de la biographie du poète doit être attribuée à N. Koritzas et en y ajoutant d'intéressants éléments inédits, tels la rencontre de Christopoulos avec le comte Marcellus, dans la maison d'Alecu Soutzos à Constantinople, ses relations avec Jean Caradja — après la disgrâce des Morouzis — et, surtout, sa remarquable carrière valaque en tant que juge et président de tribunal, membre du conseil princier et titulaire de différentes dignités. C'est toujours dans ce chapitre que N. Camariano enrichit de nouvelles données la question des rapports entretenus par le poète avec l'Hetairie ainsi que des périodes plus obscures de sa vie (1822—1827, 1828—1836, 1836—1846), grâce aux riches fonds des archives Hagi Ianousis et Hagi Pop. A partir de 1830, se trouvant de nouveau en Valachie — après un séjour en Transylvanie — Christopoulos faisait partie du Conseil de justice et devenait ensuite logothète des affaires étrangères. Il s'est également remarqué par une activité soutenue dans le domaine des projets de lois et de règlements, dont aussi divers chapitres des Règlements Organiques.

En s'arrêtant, dans le II^e chapitre, à *la grammaire d'Ath. Christopoulos*, l'auteur reprend le problème de la langue grecque, en soulignant le rôle joué dans cette âpre dispute par la Société littéraire gréco-dacique de Bucarest et les rapports qu'on peut établir entre la conception linguistique du poète grec et celle d'Heliade Rădulescu et de Basilè Aprilov.

Avec le III^e chapitre, N. Camariano pénètre dans l'œuvre littéraire de Christopoulos, en analysant le drame héroïque *Achille* — l'une des premières pièces originales en grec moderne — dont il présente les éditions, le sujet, les représentations et les traductions en roumain. En parlant de la traduction de G. Sion, qui attribue la pièce à Métastase, N. Camariano exprime sa conviction selon laquelle ce faux était dû à la prudence, car Sion considérait la langue grecque en déclin dans les pays roumains et croyait à l'essor qu'y marquait le courant italien.

Après un aperçu général de la lyrique phanariote, N. Camariano s'occupe, dans le IV^e chapitre, *des poésies érotiques et bachiques de Christopoulos*, en mettant à jour l'information existant sur les treize éditions du XIX^e siècle, ainsi que sur la circulation manuscrite de ces poésies. Parmi les manuscrits découverts par le savant, nous mentionnons le mss. 1367 de la Bibliothèque Nationale d'Athènes, qui, en même temps que des poésies de Solomos, de Christopoulos et de Tricoupis, contient aussi un « Vocabulaire roumain » prouvant une fois de plus les liens étroits qui unissaient les intellectuels roumains et grecs dans cette période de transition des règnes phanariotes à la formation des États nationaux modernes, roumain et grec.

Ce chapitre, richement illustré de vers, présente l'art poétique de Christopoulos. Tout en rehaussant le charme de cette œuvre, dont la délicatesse et la grâce sont les qualités maîtresses, N. Camariano ne peut cacher son étonnement quant à l'absence d'accents patriotiques de Christopoulos. Comparé à Rigas — s'exclame l'auteur — le poète semble ne pas avoir « fait attention à la lutte de libération du peuple grec ». Pourtant — ainsi que le prouvent ses *Πολιτικά παράλληλα* et ses projets pour la vie constitutionnelle des Grecs modernes, Christopoulos ne manquait pas de sens civique et ne cessait de se préoccuper de la libération du peuple grec.

Les vers écrits par Christopoulos en diverses occasions, étudiés dans le V^e chapitre, évoquent le règne moldave d'Alexandre Morouzis et ceux de Ioannis Caradjas et d'Alexandre Gliha en Valachie.

Mais c'est le VII^e chapitre qui attire notre attention, car c'est la première fois qu'on y trouve démontrés, à l'aide de textes nombreux, *les rapports de Christopoulos avec la poésie lyrique roumaine*. Si pour Costache Conaki il s'agit surtout de parallélismes — que l'auteur poursuit très minutieusement, tant en ce qui concerne leur formation intellectuelle, que leur carrière, leur mentalité et leur manière de versifier —, nous constatons que pour Nicolae et Iancu Văcărescu, Heliade Rădulescu, Paris Mumuleanu, Anton Pann, Grigore Alexandrescu, George

Săulescu et Grigore Granda l'influence de Christopoulos est plus directe. N. Camariano reproduit en texte parallèle grec-roumain et souvent avec une traduction française en regard, le modèle grec et la version roumaine, en montrant de façon convaincante à quel point les vers de Christopoulos avaient circulé dans les pays roumains, où ils étaient admirés et imités.

La popularité du poète grec, chez les Roumains, comme chez les Bulgares, est telle – ajouterions-nous – qu'on peut même parler de sa valeur symbolique. Son nom est invoqué par Mumuleanu en tant que source unique de ses poésies, alors qu'en réalité, le poète roumain s'inspirait également des vers de D. Photeinos (*Le Miroir des Femmes*) ou de ceux recueillis par Zisis Dautis. Rappelons aussi que Christopoulos a joui d'un véritable culte en Bulgarie également où il est traduit par Kipilovski en 1836, par R. P. Slavejkov en 1847 et Zafirov en 1857.

Il nous semble évident que ce livre rend grand service à l'histoire des relations littéraires roumano-grecques et, en général, pour une meilleure connaissance de la fortune de Christopoulos en pays roumain. Même si, parfois, le ton polémique adopté par l'auteur est en contraste avec la grâce du poète, l'ouvrage du bien connu néohelléniste roumain – dont nous déplorons la récente disparition en pleine activité – est un précieux guide pour l'historien et le comparatiste roumain et grec, une monographie complète et riche en éléments inédits de la vie et de l'œuvre du grand poète.

Cornelia Papacostea-Danielopolu

Anuarul Institutului de istorie și arheologie „A. D. Xenopol”, Iași (Jahrbuch des Instituts für Geschichte und Archäologie „A. D. Xenopol”) XVII, 1980, 900 S.; XVIII, 1981, 872 S.

Eine der geschichtswissenschaftlichen Zeitschriften, die den ausgedehnten Horizont der modernen historischen Schule in Rumänien widerspiegeln, ist das Organ des Instituts für Geschichte und Archäologie „A. D. Xenopol” in Iași.

Außer dem Studium mittelalterlicher, moderner und zeitgenössischer Geschichte Rumäniens (die Abteilungen für Archäologie haben ihre eigene Zeitschrift „Arheologia Moldovei”) beschäftigen zahlreiche Forscher auch Fragen der Weltgeschichte. Eine erst seit einigen Jahren bestehende Rubrik enthält Problemen der Geschichtstheorie gewidmete Beiträge; unter diesen seien erwähnt; D. Ciurea, *Breviar de teoria istoriei* /Kurzer Abriss der Geschichtstheorie/ (1981, S. 491 – 517), Zenovia Lateș, *Seria xenopolitană între teorie și aplicație* /Xenopols „historische Reihe” in der Sicht zwischen Theorie und Anwendung/ (1981, S. 519 – 531), V. Cărgău, *Despre relația subiect-obiect în cunoașterea istorică* /Über die Beziehung zwischen Subjekt und Objekt in der historischen Erkenntnis/ (1981, S. 485 – 490) und Iulian Pașaliu, *Structuralismul genevez și perspectivele cercetării istorice* /Der Genfer Strukturalismus und die Aussichten der Geschichtsforschung/ (1980, 569 – 578, 1981, S. 475 – 484), alle mit Originalstandpunkten und persönlicher Beurteilung der Stellungnahme der ausländischen Historiker.

Eine andere Studienkategorie betrifft die Geschichte Südosteuropas oder die Beziehungen der rumänischen Fürstentümer zu anderen Ländern dieser Zone. Einen auf eingehende Untersuchungen der bekannten Quellen gestützten, bedeutenden Beitrag bringt Ștefan Gorovei bezüglich des Verhältnisses der Moldau zum Osmanischen Reich während des 15. und 16. Jh. mit dem Titel: *Moldova în „Casa Păcii”. Pe marginea izvoarelor privind primul secol de relații româno-otomane* /Die Moldau im „Haus des Friedens”. Zu den Quellen über das erste Jahrhundert rumänisch-osmanischer Beziehungen/ (1980, S. 629 – 667).

Die Ausführungen sind in vier monographischen Kapiteln angeordnet. Das erste Kapitel behandelt das Jahr 1456, in dem die Moldau die „türkischen Abgaben”(Tribut oder „Haradsch”) zu zahlen begann, und klärt einige Ungenauigkeiten in den bisherigen Deutungen. So wird etwa darauf hingewiesen, daß die Entfernung zwischen Vaslui und Yeni-Derbend in Bosnien unmöglich in der Zeit vom 5. – 9. Juni 1456 zurückgelegt werden konnte, wenn man annimmt, daß der Akt der „Ehrerbietung” am 5. Juni 1456 in Vaslui abgefaßt worden ist. Später bewies L. Șimanschi, wie weiter unten gezeigt werden soll, daß es sich nicht um Yeni-Derbend in Bosnien gehandelt haben kann, sondern daß von einem Dervent in Bulgarien die Rede gewesen sein muß.

Das zweite Kapitel ist den Beziehungen zwischen der Moldau und der Hohen Pforte zur Zeit Stefans des Großen (1457–1504) gewidmet. Es wird darauf hingewiesen, daß der große Fürst die Tributpflicht dem Osmanenreich gegenüber von seinem Vorgänger übernommen hatte.

Der 1473 von Stefan veranlaßte Kriegszustand setzte der Zahlung des Haradsch für 13 – 14 Jahre ein Ende, bis 1481 in den letzten Lebensmonaten Mechmeds II. ein Friedensvertrag (sulhname) zustande kam. Der mit Mechmed II. geschlossene Frieden erwies sich jedoch als unbeständig, und der Krieg ging weiter bis zu einem neuen „Friedensschluß“, für den verschiedene Daten vermutet wurden; 1486, 1487 und 1489. Der Verfasser zeigt, daß 1486 wohl für den Ansatz am wahrscheinlichsten ist (obwohl er selbst früher 1489 angenommen hatte); in jenem Jahr wurde der Haradsch in einem neuen Vertrag (adh'nama) auf 4000 Goldmünzen und „munus et servicia“ – Verpflichtungen festgelegt.

Das dritte Kapitel bezieht sich auf den Zeitabschnitt 1504 – 38, in dem keinerlei Unterbrechnung der Haradsch-Leistungen stattfand.

Dem Autor zufolge wäre es aber möglich, daß 1725 gelegentlich der Thronbesteigung des Petru Rareş eine neuer *adh'nama* erlassen worden ist. Im letzten Teil dieses Zeitabschnitts wurde auch das Quantum der Haradsch-Zahlungen erhöht.

Das letzte Kapitel ist dem Jahre 1538 vorbehalten, dem nach Ansicht des Verfassers bisher eine in Wirklichkeit nicht bestehende Bedeutung beigemessen wurde. Es hat damals keine „Eroberung“ der Moldau stattfinden können, da die Moldau in der darauffolgenden Zeitspanne bis 1572 durch den von Stefan dem Großen geschlossenen „Vertrag“ geschützt war, obwohl sich die Angriffslust der Hohen Pforte in immer heftigeren Formen äußerte. Nach Ansicht des Verfassers ist der Krisenzeitpunkt in den Jahren 1572 – 74 zu suchen.

Ausgehend von den durch Ştefan Gorovei ausgewiesenen Widersprüchen, erörtert Leon Şimanski in seinem Aufsatz „*Inchinarea*“ de la Vaslui (5 < iunie > 1456)/Die „Ehrerbietung“ von Vaslui (5. < Juni > 1456) (1981, S. 613 – 637), die Umstände, das Datum und den Inhalt des Aktes von Vaslui, durch den Petru Aron, der Landesherr, und die Vertreter der moldauischen Bojarenenschaft die Haradschzahlung an die Türken akzeptierten. Eine eingehende diplomatische Untersuchung des Schriftstücks führt zu der Schlußfolgerung, daß es eine dem Kanzler Mihu erteilte Bevollmächtigung enthielt, mit den Türken zu verhandeln und Frieden zu schließen, die allerdings *nach* der ultimativen Forderung der Haradschzahlung seitens des Sultans vom 5. Oktober 1455 erteilt worden war, infolge der hinsichtlich des Quantums bestehenden Zurückhaltung jedoch der Erteilung des Privilegs vom 9. Juni 1456 von Yeni Derbend vorausgegangen sein müsse.

Die Beziehung zwischen den drei Stücken, aus denen die „Ehrerbietung“ besteht, wird dann den aufeinanderfolgenden außenpolitischen Akten der Moldau in jenem Zeitraum gegenübergestellt. Ein anderes aufschlußreiches Element für den chronologischen Ansatz des Friedensschlusses mit den Türken besteht in dem Zusammentreffen des Kanzlers Mihu mit Stefan dem Großen, dessen Anwesenheit sich nur gegen Ende Mai – Anfang Juni 1456 vermuten läßt, als Vladislav III. von Vlad Ţepeş abgelöst worden war. Schließlich rechtfertigen die innerpolitischen Verhältnisse unter der Herrschaft von Petru Aron als Zeitpunkt für die Bojarenversammlung in Vaslui in einer solchen Zusammensetzung erst das Frühjahr 1456, als die Versöhnung zwischen den alten Anhängern des Fürsten und seinen einstigen Gegnern stattgefunden hatte.

Bei der Untersuchung der Möglichkeit einer Zurücklegung der Entfernung zwischen Vaslui und Yeni-Derbend in nur vier Tagen schlägt der Verfasser eine neue Lokalisierung des Lagers vor, in dem der Sultan mit Kanzler Mihu zusammentraf, und zwar bei *Derbend an der Tundza*, flußabwärts von Kazanlık, in der Nähe von Stara und Nova Zagora, und nicht in Bosnien, wie bisher angenommen wurde. Übrigens könnten auch die türkischen Truppenbewegungen, die der Belagerung Belgrads vorangingen, die Anwesenheit Mohameds II. in Bosnien nicht erklären. Am wahrscheinlichsten ist, daß er sich damals zwischen Adrianopel und Sofia befand, da der Übergang über die Morava dem Bericht von Kemal Pascha Zade zufolge erst am 20. Juni stattgefunden hat. Ein Zusammentreffen bei *Derbend an der Tundza* folglich als absolut im Bereich der Möglichkeiten betrachtend, schlägt der Autor vor, für den Akt von Vaslui den 5. Juni 1456 beizubehalten. Die beiden hier erwähnten Aufsätze sind auch für die türkische Geschichtsschreibung äußerst aufschlußreich.

Zwei andere Aufsätze, die beide in gleichem Maße zur Ergänzung der Untersuchungen über ein bestimmtes Thema beitragen, stammen von Andrei Corbea und Constantin A. Stoide. Andrei Corbea, *Cu privire la corespondenţa lui Vlad Ţepeş cu Matei Corvin* (Bemerkungen über den Briefwechsel zwischen Vlad Ţepeş und Matthäus Corvin) (1980, S. 669 – 685), entdeckt in der Wolfenbüttler Herzog August – Bibliothek die Abschrift eines Vlad Ţepeş zugeschriebenen „Briefes“ vom 11. Juni 1462 an den ungarischen König Matthäus Corvinus. Eine äußerst genaue philologische Analyse veranlaßt den Verfasser zu der Schlußfolgerung, daß die andere, in der Münchener Bibliothek aufbewahrte, von N. Iorga entdeckte und von Ioan Bogdan veröffentlichte Abschrift ebenso wie die in Wolfenbüttel aus

der zweiten Hälfte des 15. Jh. stammt und sich im Besitz des Humanisten Hartmann Schedel befunden hat; der erste Teil des Briefes sei authentisch.

In Gegensatz dazu vertritt Constantin Stoide in seinem Artikel *În legătură cu „scrisoarea” datată 11 februarie 1462* / Im Zusammenhang mit dem „Brief” vom 11 Februar 1462 / (1981, S. 151—165) einen älteren Standpunkt, demzufolge diese Korrespondenz gefälscht ist, aus dem 19. Jh. stammt und der Verfasser sich dabei — viele Fehler und Versehen begehend — auf Informationen aus den bis 1889—90 erschienenen rumänischen und ausländischen Studien stützt. Angesichts der bisher nicht erschöpfenden Diskussion kann diese Frage noch nicht als geklärt gelten, und der Brief, der Berichte sowohl über die Feldzüge gegen die Türken als auch über die Beziehungen von Vlad Țepeș zu Matthäus Corvinus enthält, wird vermutlich den Gegenstand neuer Beiträge bilden.

Um den Leserkreis auszuweiten, veröffentlicht die Zeitschrift in den letzten Jahren auch Aufsätze über verschiedenartige Themen in den Weltsprachen. So hat der jüngst verschiedene namhafte Epigraphiker und Professor an der Universität Iași Nicolae Gostar in seinem letzten Beitrag *The Ancient Character of the Roman Element in the East of the Carpathians* (1983, S. 1—9) neue Beweise für die Ausdehnung der römischen Herrschaft östlich der Karpaten erbracht, gestützt auf archäologische Funde der letzten Jahre. Auf das gleiche Zeitalter bezieht auch der Aufsatz von Dan Teodor, *Probleme actuale ale etnogenezei poporului român* Aktuelle Fragen der Ethnogenese des rumänischen Volkes (1980, S. 105—115). Ebenfalls aufgrund archäologischer Grabungen zeigt der Verfasser äußerst überzeugend, daß der Entstehungsprozeß des rumänischen Volkes im Laufe des 8. und zu Beginn des darauffolgenden Jahrhunderts, während der Festigung der Dridu-Kultur seinen Abschluß gefunden haben muß. Übrigens betrachten auch die unabhängig davon durchgeführten Untersuchungen der Sprachforscher diese Periode als die Endphase der Herausbildung der rumänischen Sprache. Diese sehr aktuellen Beiträge der Forscher in Iași sind Ergebnisse jener Art großangelegter, langanhaltender Untersuchungen, die allein instande sind, zuverlässige Schulfolgerungen zu gewährleisten.

Im Rahmen der modernen und der zeitgenössischen Geschichtsschreibung lassen sich einige Studien infolge der gemeinschaftlichen Richtung ihres Kritischen Vorgehens zusammenfassend betrachten. So veröffentlichte V. Cristian unter dem Titel *L'Union des Principautés Roumaines dans l'historiographie étrangère. Bref aperçu* (1980, S. 21—55) das Dokumentationsmaterial aus der serbischen und bulgarischen Geschichtsschreibung, wobei er Constantin Jordan-Sima vom Bukarester Institut für Südosteuropäische Studien dankt, der dieses Material gesammelt hat. Eine umfassende und gleichzeitig auch ins Einzelne gehende Übersicht, Beurteilungen, die die komplexen Implikationen der verschiedenen Ereignisse berücksichtigt, führen den Verfasser zu folgender Betrachtung: „la manière dont les étrangers apprécient l'histoire d'un peuple est un élément fondamental de l'image qu'ils se font en ensemble sur ce peuple. Le jugement historique est réalisé, dans le cas des petits peuples, surtout par l'intermédiaire de leur moments de puissante affirmation”. Die gesamte ausländische Geschichtsschreibung hat den Sachverhalt hervorgehoben, daß die Vereinigung der Rumänischen Fürstentümer ein objektives Ergebnis der Entwicklung der rumänischen Gesellschaft war und den Wunsch der Rumänen bekundete, in einem einheitlichen Staat zu leben. Dadurch wird die historische Tatsache erneut bestätigt.

In seinem Artikel *Historiographical Implications of National Struggle in East-Central and South-East-Europe* (1980, S. 57—61) geht Gh. Buzatu von einer Bemerkung aus, die R. W. Seton-Watson in *The Historians as a Political Force in Central Europe*, London (1922) machte, dahingehend daß die Historiker dem Volk durch die Untersuchung der geschichtlichen Ereignisse große Dienste erweisen, und verfolgt in diesem Zusammenhang N. Iorgas Tätigkeit in Verbindung mit der Vereinigung Transsilvaniens mit Altruänien (1918).

Im Rahmen universalgeschichtlicher Untersuchungen beschäftigt sich V. Fl. Dobrinescu mit *Betrachtungen über die Außenpolitik Rumäniens (1919—1940)* (1980, S. 91—104) und *Some Considerations on the Romanian — English Relations (1919—1940)* (1981, S. 69—80) und Stela Mărieș, *Die preussische Diplomatie und die Vereinigung der rumänischen Fürstentümer, Bemerkungen auf grund unveröffentlichter deutscher unterlagen* (1981, S. 35—67). I. Ciupercă veröffentlicht *Probleme ale relațiilor internaționale ale României după primul război mondial* / Fragen der internationalen Beziehungen Rumäniens nach dem ersten Weltkrieg / (1981, S. 353—70) und M. hai Iacobescu *Inițiative și preocupări ale României la Societatea Națiunilor 1920—1933* / Initiativen und Anliegen Rumäniens beim Völkerbund in den Jahren 1920—33 / (1981, S. 333—352), wobei er den Beitrag Rumäniens zur Demokratisierung und Steigerung der Rolle des Völkerbundes, zu den Thesen für die Erziehung der Völker im Geist des Friedens, zur gesetzlichen Inkriminierung der Kriegspropaganda herauskristallisiert. Die Stellungnahme

für Abrüstung, Schlichtung des chinesisch-japanischen Konfliktes, die Bestrebungen für die Sicherheit in Mittel- und Südosteuropa bildeten den Gegenstand bereits früher in der rumänischen Geschichtsschreibung erschienener Arbeiten. Bekanntlich „konzentrierte sich die Tätigkeit Rumäniens in Genf vor allem in der Richtung der Geltendmachung und Anerkennung der Gleichberechtigung aller Staaten, der Wahrung der Unabhängigkeit, Souveränität und territorialen Integrität, der Inkriminierung des Angriffskrieges, der Entwicklung zwischenstaatlicher Zusammenarbeit im allseitigen Interesse“ (S. 351). Jede Studie im Zusammenhang mit dem Völkerbund ist gleichzeitig eine Ehrenbezeugung für den rumänischen Diplomaten N. Titulescu der nach Ansicht französischer Forscher „den Genfer Geist angefaßt hat“.

Eine neue Forschungsorientierung, in der Richtung der Geschichte der Mentalitäten, bricht sich in der Schule von Iaşi Bahn. Der junge Alexandru-Florin Platon veröffentlichte den Artikel *Imaginea Franței în Principatele române: modalități de receptare (sec. XVIII—XIX)* / Das Bild Frankreichs in den Rumänischen Fürstentümern: Modalitäten der Aufnahme (18—19 Jh.) / (1981, S. 201—210), ausgehend von Alexandru Dușus Untersuchungen¹, während der reifere Forscher L. Boicu aufgrund kürzlich entdeckten Archivmaterials neue Perspektiven für das Verständnis eines Fragenkomplexes: *Emigrația polonă și țările române în vremea revoluției din 1848—1849 (I)* / Die polnische Auswanderung und die Rumänischen Fürstentümer während der Revolution von 1848—49 (I) / (1981, S. 87—116) erschließt.

Es konnte hier nur ein Teil der wertvollen Beiträge aus diesen beiden Heften erwähnt werden, die die mehrere Jahrzehnte zählende verdienstvolle Tradition dieser Publikation fortführen und auch Rezensionen und bibliographischen Noten einen breiten Raum gewähren: 1980, S. 697—766 Rezensionen; S. 767—872 bibliographische Noten; 1981, S. 691—738 Rezensionen; S. 739—842 bibliographische Noten.

Die Zeitschrift, die Chefredakteur Ion Caproșu seit über zehn Jahren leitet und besetzt, unterstützt von einem aktiven Redaktionsstab — Leon Șimanschi, L. Boicu, D. Șandru, Șt. Gorovei — und Wissenschaftler wie Al. Zub kann als ein Musterbeispiel der rumänischen geschichtswissenschaftlichen Veröffentlichungen gelten.

Paul Mihail

¹ Siehe Al. Dușu, *L'image de la France dans les Pays Roumains pendant les campagnes napoléoniennes et le Congrès de Vienne*, « Nouvelles études d'histoire », III, București, 1965.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Redigées par : ALEXANDRU DUȚU (A.D.) ; ANDREI PIPPIDI (A.P.) ; HARALAMBIE MIHĂESCU (H.M.) ; JOHANNES IRMSCHER—Berlin R.D.A. (Irm.) ; O. ILIESCU (O.I.) ; MIHAI ISPIR (M.I.) ; IACOB MĂRZA (I.M.) ; LIVIU MARCU (L.P.M.) ; PAUL MIHAIL (P.M.) ; MARIA MAGDALENA ANGHELESCU (M.A.) ; CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU (C.V.) ; DOINA GRECU (D.G.) ; LIA BRAD (L.B.).

Publiées par les soins de Zamfira Mihail.

ROBERT BROWNING, *The Byzantine Empire*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1980, 224p.

Cet ouvrage de référence présente au lecteur averti et à l'étudiant des civilisations européennes l'histoire d'un empire qui a été longtemps ignoré par les philosophes et le grand public, sous prétexte que la civilisation byzantine n'a pas eu un caractère original et n'a exercé aucune influence sur le développement moderne des sociétés du continent. Or, Robert Browning souligne dès le début les nouveaux aspects mis en vedette par les recherches contemporaines qui ont marqué justement le caractère original d'un grand État et d'une vigoureuse culture. Robert Browning était qualifié pour faire ce bilan et cette synthèse après de longues années d'étude ; heureusement, ce travail a bénéficié de la compréhension d'une grande maison d'édition qui a fait sourdre le texte (comme aurait dit Dante !) par l'intermédiaire des planches en couleur, des chartes, des photos.

Robert Browning parle d'une civilisation en transition, lorsqu'il s'occupe de la naissance d'un nouvel empire (500 – 641), du nouvel ordre (641–867), de l'âge d'or de Byzance (867 – 1081), de la décadence (1081 – 1204) et de la désintégration (1204 – 1453). Une excellente bibliographie, des listes d'empereurs et chronologiques se trouvent à la fin de ce beau volume. Pour l'historien qui envisage Byzance comme un monde mort et pour l'amateur de détails, ce livre peut paraître un nouveau manuel ; mais le lecteur attentif trouvera dans les pages denses des reconsiderations critiques des contributions les plus récentes et de nouvelles directions de recherche. L'historien qui ne s'arrête pas à la succession des innovations et désire reconstituer les constantes et la longue durée recevra de convaincantes réponses surtout dans les chapitres de la partie finale du volume : « Tradition and Innovation » et « The Resilience of Culture ». Les derniers mots du livre doivent être retenus : « To judge by the number of books published, our own age has a new awareness of the Byzantine world. Perhaps we may find illumination of political and cultural problems which in the brash heyday of imperial self-confidence we thought we could ignore – problems like east–west relations or the dynamic of traditional societies. At any rate we are still learning from the Byzantines ».

A.D.

CYRIL MANGO, *Byzantium. The Empire of the New Rome*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1980, XII + 334 p.

Saluons dès le début cette nouvelle approche d'une civilisation universelle : à la place d'une histoire événementielle, le lecteur trouve une 'thought provoking' introduction aux mentalités byzantines, tout comme l'histoire politique est souvent invitée de céder la place

à l'histoire culturelle ou économique. Cyril Mango offre un exposé en trois parties à son lecteur : d'abord les principaux aspects de la vie byzantine – les peuples, l'économie, le destin des villes, les marginaux, les monastères, l'éducation – , ensuite le monde conceptuel de Byzance – le monde invisible du bien et du mal, l'univers physique, les habitants du monde, le passé et l'avenir de l'humanité, la vie idéale – , pour finir avec l'héritage de Byzance – la littérature, l'art et l'architecture. Les solutions nouvelles abondent dans tous les chapitres, pendant que, très souvent, les conclusions de l'auteur s'imposent comme des acquis définitifs de la recherche byzantine. Citons, dans ce sens, la conclusion du premier chapitre : « the main links of solidarity were two : regional and religious », ou bien l'analyse des chronographies qui soutient le chapitre « le passé de l'humanité ». L'effort permanent de déceler le mental collectif dans les textes est tout aussi original que celui de mettre en relief des aspects moins prisés par les byzantinistes.

Là où ce beau livre semble moins convaincant est justement la partie finale, car si l'enchaînement des idées a mené l'auteur vers la reconstruction de la vision byzantine du monde, alors pourquoi revenir à un héritage vu à travers les divisions d'un manuel classique : la littérature et l'art ? N'aurait-il pas fallu poursuivre le prolongement de cette vision byzantine du monde dans les sociétés du Sud-Est européen ? Or, il nous semble que l'auteur a lui-même bloqué cette issue, lorsqu'il a construit « le monde conceptuel » en s'appuyant surtout sur la littérature des premiers siècles (comment expliquer autrement l'absence de Neilos Kabasilas et autres ?) et en faisant un choix à la mode, celui de contempler à travers le goût contemporain la mentalité d'une civilisation qui représente pour beaucoup d'entre nous une « altérité ». Dans ce dernier sens on peut citer « les modernisations » qui perdent de vue le rapport réel entre programme iconographique et effort du pouvoir impérial de revendiquer ce programme en sa faveur, les confusions qui incitent l'auteur de parler d'une « horreur manichéenne » de la chair présente dans la pensée byzantine qui s'est tout le temps opposée au manichéisme ou de trouver dans l'hymne Akathiste un rejet de l'éducation scolaire au lieu d'une polémique contre la rhétorique antique. D'ailleurs, la confusion mène parfois l'auteur à des affirmations regrettables, comme à la page 64, où le conflit entre deux visions du monde est interprété du point de vue de l'économie politique. Des conclusions pertinentes comme celles avancées à la page 255 sur l'attachement à la tradition favorisée par les structures sociales figées sont obscurcies par l'argumentation qui précède ces conclusions et qui nous renvoie à un certain défaut de « joie de vivre » ; or, on peut bien se demander si les gens qui ont vécu dans les sociétés médiévales pratiquaient le même sens de l'humour et accordaient à la distraction et au plaisir le rôle et le sens que nous leur accordons aujourd'hui. Pour la mentalité byzantine, la démarcation entre « sagesse intérieure » et « sagesse extérieure » est essentielle, tout comme l'effort de bâtir une nouvelle civilisation a été caractéristique d'une société fondée sur des bases nouvelles et qui s'est développée sans renaitre.

A. D.

IHOR ŠEVČENKO, *Ideology, Letters and Culture in the Byzantine World*, London, Variorum Reprints, 1982, 13 études, 368 p.

Un plaidoyer serein et convaincant en faveur des vertus de l'histoire érudite associée à l'histoire engagée ouvre cet élégant volume qui embrasse des articles et contributions au colloque dus à la plume du savant byzantiniste de Harvard, Soulignons ici les contributions qui prennent en charge le rayonnement de la civilisation byzantine ou le destin des œuvres byzantines, comme celle consacrée à Agapète que cette revue a eu la joie d'accueillir il y a quelques années.

Les 13 études sont les suivantes : Two Varieties of Historical Writing ; A Shadow Outline of Virtue. The Classical Heritage of Greek Christian Literature (Second to Seventh Century) ; Agapetus East and West : The Fate of a Byzantine "Mirror of Princes" ; Three Paradoxes of the Cyrillo-Methodian Mission ; Hagiography of the Iconoclast Period ; Constantinople Viewed from the Eastern Provinces in the Middle Byzantine Period ; The Christianization of Kievan Rus' ; Théodore Métochites, Chora et les courants intellectuels de l'époque ; Intellectual Repercussions of the Council of Florence ; Byzantium and the Eastern Slavs after 1453 ; The Illuminators of the Menologium of Basil II ; On Panteleon the Painter ; The Anti-Iconoclastic Poem in the 'Pantocrator' Psalter.

A. D.

Byzantinische Fürstenspiegel. Agapetos, Theophylakt von Ochrid, Thomas Magister. Übersetzt und erläutert von Wilhelm Blum. Stuttgart, Anton Hiersemann, 1981, 205 p.

Dans la savante collection éditée par Anton Hiersemann, « Bibliothek der Griechischen Literatur », ce 14^e volume offre au lecteur des textes exemplaires en allemand, une bonne bibliographie et une dense étude introductive qui passe en revue une littérature d'un prestige insigne à l'époque antique et au moyen âge. Nous regrettons l'absence des références à la tradition roumaine où cette littérature s'est perpétuée, justement parce que des princes demandaient de tels écrits.

A. D.

WALDEMAR VOISÉ, *Europonica. La circulation de quelques thèmes polonais à travers l'Europe du XIV^e au XVIII^e siècle*, Polska Akademia Nauk, Monografie z dziejów nauki i techniki, CXXIV, Ossolineum, 1981, 145 p.

Il était superflu, autrefois, de recommander un bon livre. A présent, une fois terminée sa lecture, on lui souhaite une chance que la plupart, parfois les meilleurs, n'ont pas, celle de franchir de nombreux barrages — rien ne peut donner l'idée de l'in vraisemblable gageure que ceci représente — pour arriver à être connu et apprécié. Dans ce cas, l'auteur étant un historien chevronné, il serait déplacé de parler de succès. On voudrait croire que l'intérêt du thème auquel les études réunies dans ce recueil se rattachent soit suffisant pour secouer la passivité morne des professionnels du compte-rendu. Car il s'agit des relations intellectuelles entre l'Occident et l'autre Europe, du Centre et du Sud-Est, à travers les derniers siècles du Moyen Age et une Renaissance tardive, prolongée quasi jusqu'à l'époque des Lumières.

Des travaux dans cette direction, se justifiant par l'intention de relever ce que la culture occidentale doit à ses zones périphériques, ont identifié divers âges de l'image qu'on s'est faite en Occident des habitants de la frontière entre chrétienté et Islam. Ils avaient été amorcés, surtout entre les deux guerres mondiales, par des historiens roumains, hongrois et polonais. Les premiers étant mieux connus par les lecteurs de cette revue, nous nous bornerons à citer les collaborateurs de la défunte *Revue d'histoire comparée. Études hongroises* et, en Pologne, Stanislaw Kot. A la suite de celui-ci d'autres chercheurs éminents ont poursuivi le même effort et parmi ceux qui, dans son pays, ont pris la relève il convient de retenir les noms de H. Barycz, M. Bralmer, A. F. Grabski, J. W. Wós et H. Zins. S'échelonnant sur une vingtaine d'années, les articles de W. Voisé sont écrits en français, en allemand, en italien ou en anglais, afin de faire reconnaître la contribution de quelques grands penseurs polonais au développement de la culture européenne. Dans ce propos on décèle sans peine une certaine frustration : en effet, si tel d'entre eux a joué un premier rôle, comme Copernic, on a prêté peu d'attention à son origine, tandis que le plus souvent, dans le cas d'auteurs qui eurent leur heure de célébrité, toutefois limitée à un cercle d'érudits, c'est l'oubli total : qui se soucie encore de lire Smiglecius ?

C'est donc œuvre pieuse, de restitution et parfois d'exhumation, qu'il faut entreprendre, exemple toujours utile car les retours sur le Sud-Est européen et les rapprochements possibles ne manquent pas.

Ainsi, il est à retenir qu'en même temps que Chaucer, dans son *Book of the Duchess*, plaçait la « Walakye » parmi d'autres contrées lointaines — la « Pruyse », la « Tartarye » —, Guillaume de Machaut, auquel le poète anglais doit une large part de son inspiration, décrivait la Pologne, ayant même une expérience personnelle de ce pays. Exotisme et mode littéraire ne sauraient expliquer cette coïncidence ; il est évident que les croisades de Prusse, rappelées dans ce contexte, appartiennent au même mouvement que les aventures militaires du roi de Chypre, Pierre de Lusignan, le héros de Machaut. Alors, comme la Bohême de Jean de Luxembourg, cet autre modèle de chevalerie, comme la Hongrie des Angevins la « Poulainne » — prêtant son nom aux *poulaines*, ces curieuses chaussures bientôt adoptées par la cour de France — était intégrée à un bloc d'États dont la politique, malgré les conflits locaux qui le morcelaient, doit être envisagée dans son cadre international, du Danemark jusqu'en Égypte.

Ailleurs, W. Voisé remarque l'intérêt montré par Montaigne à une *Histoire des Roys et Princes de Pologne* (Paris, 1573). Ce livre, qu'il lisait en 1586, était la traduction, par le fameux juriconsulte François Baudouin, d'un ouvrage latin publié à Bâle en 1571 et auquel l'élection de Henri de Valois au trône de Pologne assurait en France un accueil favorable.

Jan Herburt de Fulstin, dont le nom et les titres s'étaient en première page et qui fit partie de la délégation venue à Paris pour offrir la couronne au duc d'Anjou, n'était qu'un compilateur dépendant des historiens qui l'avaient précédé, notamment Dlugosz et Kromer.

Cependant, ce qui attire notre attention dans ce laborieux résumé des annales polonaises, depuis le légendaire fondateur, Lech, jusqu'à la mort de Sigismond I^{er} en 1506, c'est que c'est probablement le premier texte historique à porter en Occident une information abondante et sûre sur les Roumains, auparavant mal différenciés de la masse des peuples balkaniques. La première édition de la chronique de Dlugosz date de 1614. Herburt, en relatant les campagnes des Polonais contre la Moldavie — un de ses ancêtres y avait trouvé la mort en 1497 —, fut donc l'une des sources où Montaigne et ses contemporains ont puisé leurs renseignements au sujet des Roumains. Observons tout de suite que de telles lectures expliquent une lettre de Hubert Languet qui, en 1578, faisait remarquer à sir Philip Sidney le contraste entre la victoire qu'un petit détachement polonais venait de gagner en Moldavie et le fait que « dans le même pays, il y a seulement cent ans, régnait Etienne, celui qui a vaincu, dans plusieurs grandes batailles, le sultan Mahomet, Matthias, roi de Hongrie, Jean Albert, roi de Pologne, et les Tatars de Pérecop ».

On passe de Montaigne à Jean Bodin. Celui-ci, dans sa *République*, a critiqué en passant les opinions d'« André Ricce Polonois ». Partant de cette brève mention, W. Voisé développe une analyse de la conception d'Andrzej Frycz Modrzewski (v. 1503 — 1572), humaniste d'origine bourgeoise dont les idées de justice sociale se trouvent à mi-chemin entre l'utopie et une condamnation impitoyable du régime aristocratique. Lorsque, en véritable représentant de la grande noblesse « sarmate », Janusz Radziwill, étudiant à Leyde en 1632, ensuite le gendre du prince de Moldavie Basile Lupu, s'éleva contre le principe de l'égalité devant la loi, la froide réplique des robins hollandais citera en défense de ce principe l'autorité de Frycz Modrzewski.

Pour tenu qu'il soit, le lien qui relie une étude sur « Sébastien Castellion et les prémisses de la tolérance » aux autres pièces du recueil est visible si l'on se souvient de l'influence exercée par Castellion et Socin sur l'idéologie politique et religieuses des antitrinitaires polonais. Après Kot et Cantimori, J. Tazbir, A. Pirnát, S. Caccamo et M. Firpó ont rendu justice aux tendances rationalistes encouragées dans la seconde moitié du XVI^e siècle, en Transylvanie comme en Pologne, par ces réformistes en direct conflit avec le dogme des Eglises établies, catholique ou calviniste. A cet égard, on verra dans le livre encore récent de Joseph Lecler, *Histoire de la tolérance religieuse au siècle de la Réforme* (2 vol. Paris, 1955) un chapitre intitulé « La Pologne asile des hérétiques », où quelques pages sont consacrées à Frycz Modrzewski.

Celui-ci est ramené en premier plan par d'autres études de W. Voisé, dont deux concernant les traductions de *De Republica emendanda* qui suivirent de près la première édition du livre. Elle est de 1551, la version espagnole, due à Giovanni Giustiniano, était achevée en 1554 et une autre, en allemand, par Wolfgang Wissemburg, allait paraître trois ans après, à Bâle. Dans son commentaire de cet ouvrage volumineux et touffu, W. Voisé nous invite à admirer la modernité des réflexions de l'humaniste polonais sur la guerre. C'est possible, en effet, à condition de ne pas négliger l'influence de l'Erasme du *Dulce bellum inexpertis* qui s'y manifeste nettement. Des accents nouveaux s'y ajoutent, pourtant, par exemple à propos de la guerre contre les Turcs. Frycz Modrzewski est la théoricien de la neutralité de l'Etat polonais. Il n'hésite pas à se déclarer pour les Turcs, dont il loue la prudence et la discipline militaire. Leur force, comme jadis celle de Nabuchodonosor, est l'instrument d'un juste châtement divin et si l'on se demande pour quels péchés, on est surpris de découvrir mis en cause le droit féodal qui, en Hongrie et en Pologne, maintenait le servage : « Nos vero, qui veram in Deum religionem amplexissimus, nihil pudet nostrae religionis servos habere ». C'est là une petite phrase qui démontre que le changement de mentalité opéré en Europe de l'Est au XVIII^e siècle — nous songeons à la justification donnée par Constantin Mavrocordato et ses boyards à l'abolition du servage — n'est pas dû à l'imitation hâtive des Lumières occidentales, mais qu'il avait déjà derrière lui une longue tradition, à l'origine de laquelle il y a eu le contact fécond avec la Renaissance.

Qu'on note également que la traité de Frycz Modrzewski contient une description, jamais signalée à notre connaissance, des expéditions entreprises par des magnats polonais, Łaski, Sieniawski ou Mielecki, pour soutenir chacun son prétendant au trône de Moldavie. L'auteur blâme ces interventions qui mettaient en danger la paix de la région et l'équilibre toujours fragile entre la Pologne et l'Empire Ottoman. Il rappelle la défaite subie par l'armée royale en 1497, en comparant le stratagème employé alors par les Moldaves à un combat entre les Gaulois et les Romains raconté par Tite-Live.

Le sujet des traductions d'ouvrages polonais en Occident est repris par W. Voisé pour signaler les rapports entre la Pologne et le cercle humaniste bâlois ou la parution à Venise de cinq éditions de la *Sarmatia* de Matthieu de Miechow (la dernière en 1634), ainsi que la correspondance de Jean Łaski, l'une des grandes figures de la Réforme, avec le savant suisse Henri Glaréan qui, dans la Géographie qu'il publia à Bâle en 1527, avec une dédication très flatteuse pour Łaski, montrait une certaine connaissance des pays de l'Est, peut-être due à ces relations.

Sans épuiser pour autant la richesse de ce volume, nous remarquons une illustration de la pensée politique de Leibniz par un de ses écrits les moins étudiés, *Specimen demonstrationum politicarum pro eligendo rege Polonorum*. Sous le pseudonyme « Georgius Ulicovius Lithuanus », le philosophe de Brunswick a produit une analyse du régime nobiliaire de la République, bien avant que Rousseau n'ait rédigé son projet de constitution pour la Pologne. Dans le même ordre d'idées, on lira avec intérêt les pages de W. Voisé sur le « Philosophe bienfaisant ». En 1754, l'exroi de Pologne Stanislas Leszczyński se reposait après une carrière très mouvementée en écrivant, dans ses longs loisirs, des réflexions sur le gouvernement idéal. Sa description de l'île imaginaire de Dumocala ressemble à tant d'égarés au petit Etat dont il avait l'usufruit, la Lorraine, qu'on serait tenté d'y voir moins une recherche ingénue du bonheur universel qu'une vaniteuse passion pour la publicité. Mais ce dernier aspect est rarement absent de ce que Bronislaw Baczko a appelé « les Lumières de l'Utopie ». Et, du coup, l'entretien entre Leszczyński, s'enfuyant déguisé de son royaume, et cet autre prince philosophe, Nicolas Mavrocordato, qui lui offrit alors une hospitalité courtoise, prend l'allure d'un conte de Voltaire.

A. P.

Biographisches Lexikon zur Geschichte Südosteuropas, herausgegeben von Mathias Bernath und Felix von Schroeder. Redaktion Gerda Bartl, II, G – K, R. Oldenbourg Verlag, München, 1976, 542 p.

D'un dictionnaire biographique fournissant des renseignements sûrs et complets sur les protagonistes de l'histoire du Sud-Est européen depuis les origines de l'Empire Byzantin jusqu'à nos jours, la nécessité était certainement ressentie et le projet avait été plusieurs fois discuté, abandonné ou repris. L'ample ouvrage préparé assidument par le Süd-Ost Institut de Munich et dont nous examinerons ici le second tome (le premier ayant paru en trois fascicules en 1972–1974) remplit assez bien les conditions exigées d'un tel instrument de travail. Il rendra service.

A peu près 380 noms, de Grigore Gafencu (1892–1957) à Kyrillos Lukaris (1572–1638), ce n'est pas un mince résultat. L'effort de sélection a dû être aussi considérable que celui de recueillir l'information, laquelle est généralement puisée aux meilleures sources.

Une certaine préférence pour les hommes politiques est peut-être trop marquée, au détriment des artistes et des écrivains. Parmi ces derniers, on remarquera l'absence du poète ragusain Ivo Gundulić (1588–1638). L'idée d'inclure quelques personnalités dont l'activité ne se rattache qu'indirectement au Sud-Est (Goar, Gibbon, etc.) est excellente, mais, à ce propos, pourquoi ne pas consacrer également une notice à Victor Hugo, qui fut traduit et lu dans tous les pays sud-est européens, ainsi qu'ailleurs, pour la même raison, à Walter Scott ? Heureusement, on trouve ici tous les grands noms des études byzantines (Grégoire, Heisenberg, Hopf, Iorga, Krumbacher), avec ceux d'illustres slavistes, Jagić ou Jireček.

Comme il fallait s'y attendre, de tous les secteurs nationaux, les mieux étudiés semblent être la Hongrie, l'Albanie et les pays de langue allemande jusqu'en 1918. Malgré les irréprochables contributions fournies par K. Zach, E. Völkl et A. Hillgruber, le fait qu'on n'ait eu que rarement recours à des historiens de Roumanie explique probablement certaines faiblesses dans l'information et l'interprétation concernant les sujets roumains. En effet, sauf la notice sur Horea, le chef de l'insurrection paysanne de Transylvanie en 1784, rédigée par l'académicien David Prodan (depuis, cet éminent savant a publié une monographie en deux volumes, *Răscoală lui Horea*), celle qui traite du « philosophe » grec Démètre Photiadis-Catargi (Katartzis), signée par Șerban Papacostea, ou la biographie, copieuse mais évasive, de C. C. Giurescu par Dan Berindei, on chercherait vainement les expressions du point de vue de l'historiographie roumaine. En son absence, de fâcheuses lacunes n'ont pu être évitées.

Signalons en quelques exemples, en ordre alphabétique : Gavriil Uric, calligraphe et enlumineur moldave du XV^e siècle, son homonyme, prôtos du Mont Athos et auteur d'une *Vie de Saint Niphon* pleine de renseignements sur la Valachie des premières décennies du XVI^e siècle, l'ancien secrétaire général du P. C. Roumain Gheorghe Gheorghiu-Dej (1901–1965), Gaspar Gratiani, diplomate ottoman d'origine croate, devenu prince de Moldavie et allié de la Pologne contre les Turcs, assassiné en 1620, le chroniqueur valaque Radu Greceanu (1660?–1720?), le peintre Nicolae Grigorescu (1837–1907), Petru Groza (1884–1958), premier-ministre et président de l'Assemblée Nationale roumaine, le critique littéraire Garabet Ibrăileanu (1871–1936), l'agronome et économiste Ion Ionescu (dit « de Brad », 1818–1891), l'écrivain Panait Istrati (1884–1933) ou l'érudite hongroise de Transylvanie Samuel Köleseri (1663–1723). On s'étonnera de ne voir cité qu'un seul membre de l'ancienne famille noble des Gulescu : à part Constantin (Dinicu), il eût fallu mentionner son frère Iordaki, grammairien, auteur dramatique et protecteur de l'enseignement roumain, et au moins trois de leurs descendants de la génération suivante, celle de la révolution de 1848 : Nicolae, Ștefan et Alexandru G., hommes politiques de grande autorité. Pas un mot sur la famille phanariote des Karadja (Karatzas), comptant deux princes de Valachie, Nicolas (1782–1783) et Jean (1812–1818), tous les deux connus pour leurs traductions du français et de l'italien – Montesquieu, Voltaire, Goldoni... Ilie Kogălniceanu, le père du grand historien roumain, est qualifié de « Freibauer » : il appartenait à une famille de boyards et il fut ministre sous le règne de Michel Sturdza. La biographie de N. Iorga est nettement insuffisante. Ainsi, son action politique a été traitée comme un facteur indépendant, tandis qu'elle forme avec le reste de son œuvre un ensemble d'une rare cohérence, et très incomplètement. Son attitude favorable aux paysans révoltés en 1907, ses efforts poursuivis tant avant que pendant la première guerre mondiale pour réaliser l'unité nationale roumaine sont omis. Oubliés également, son activité de journaliste politique et littéraire et, surtout, son initiative déterminante dans la fondation, en 1913, de l'*Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale* à Bucarest. Le lieu de sa mort tragique n'est pas Bucarest mais le village de Strejnic, près de Ploiești. L'étude citée de M. Berza, *Știință și metodă istorică în gândirea lui N. Iorga* n'a pas été publiée en français en 1935, mais en roumain, en 1946.

Parfois, on peut noter quelque réticence de la part des auteurs à fixer la signification exacte d'un événement ou d'une politique. Pour l'expédition du roi de Hongrie Charles Robert contre son vassal valaque, la brève formule « *erfolglose Kriegszug* » est un pur euphémisme. L'attitude de deux ou trois hommes politiques roumains proches de la Garde de Fer est présentée avec une complaisance incongrue.

D'autre part, le lecteur aurait souhaité retrouver dans ce dictionnaire soit quelques-uns des diplomates ayant représenté auprès de la Porte les principaux Etats européens (William Harborne, Cornelis Haga, Gabriel-Joseph de Guilleragues), soit certains voyageurs dans l'Empire Ottoman dont les relations sont encore de précieuses sources de renseignements pour les historiens. Ce serait le cas du comte d'Alauterive ou de Thomas Hope, l'auteur d'*Anastasius*, pour la fin du XVIII^e siècle, de Léon Heuzey pour le XIX^e.

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens des observations qui précèdent. Elles partent de la conviction qu'un tel répertoire doit avoir, autant que possible, un caractère complet et objectif. Si, pour la sélection des noms, on n'a pas tenu compte des érudits, mais des historiens spécialistes d'autres domaines que le Sud-Est, l'abondance des matériaux rassemblés est largement satisfaisante. Très complète, presque toujours, la bibliographie. L'objectivité, sauf quelques rares exceptions, est parfaite. Un nombreux public pourra profiter de ce très consciencieux travail, digne des traditions de la science historique allemande.

A. P.

WOLFRAM HÖRANDNER. *Das Prosarhythmus in der rhetorischen Literatur der Byzantiner*. Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien, 1981, 181 pp. (Wiener Byzantinische Studien, hg. von Herbert Hunger, 16)

Leg de l'Antiquité, la prose rythmique est née d'un sentiment musical et euphonique, en conférant à l'exposé ou au discours une teinte artistique, solennelle ou pathétique. De même que pour la poésie, le rythme représentait une condition essentielle, au même titre que le choix des paroles, la pause rhétorique ou la modulation de la voix. Il va de soi que le contenu devait s'accorder à ces moyens d'expression, car l'écrivain tâchait d'enseigner, de plaire, de convaincre : *miscere utile dulci*, selon le mot si juste d'Horace.

L'auteur du présent ouvrage s'est assimilé très soigneusement les contributions de ses prédécesseurs dans ce domaine. Ensuite il a procédé à l'étude d'un bon nombre d'écrivains byzantins des IV^e – XIV^e siècles, avec un regard tout particulier sur les exercices scolaires, c'est-à-dire sur ce qu'on appelait *progymnasmata*. Par de tels exercices, les futurs orateurs et écrivains apprenaient l'art de la cadence dans la construction d'une prose artistique. Son étude devait se concrétiser dans toute une série de tableaux représentant la gamme entière des procédés ou des schémas relevés chez les écrivains respectifs. Ces procédés et schémas sont des plus variés, déterminés pour une bonne part par la nature, le degré de culture et les intentions de chaque écrivain. Par conséquent, ils seront pour le chercheur moderne non seulement un instrument d'investigation de l'art des écrivains en question, mais aussi un moyen de saisir quelque chose de leur âme. D'autre part, ils fourniront également un moyen de contrôle lorsqu'il s'agira d'établir un texte critique. Par exemple, quand il faudra s'arrêter à telle ou telle variante, l'éditeur moderne penchera pour la variante accordée au rythme préféré de l'écrivain respectif.

A titre d'exemple, l'ouvrage reproduit (p. 98 – 104) une « ethopie » sur le thème « la Vierge Marie au pied de la Croix », attribuée à Nicéphore Basilace ou à Symeon Métaphrastès, d'après quatre manuscrits conservés à Athènes, Bucarest, Moscou et au Vatican. L'utilité des procédés propres à la prose artistique lorsqu'il s'agit d'établir un texte est évidente. La mise au point d'un pareil texte critique (avec des commentaires et quantité de variantes) représente l'un des mérites de l'ouvrage qui nous occupe. Redigé avec acribie et avec une minutie toute particulière, bénéficiant, par ailleurs, d'excellentes conditions graphiques, le présent ouvrage offre un véritable modèle de recherche philologique.

H.M.

EMMANOUIL KRIARAS, *Λεξικό τῆς μεσαιωνικῆς Ἑλληνικῆς δημόδιου γραμματικῆς 1100 – 1669*. Tome VIII. Thessalonique 1982, 58 + 441 pp.

Le huitième tome du grand dictionnaire de la langue grecque vulgaire parlée au Moyen Age renferme le lexique compris entre les mots *καταβολώνω-κροκίδα*, avec un bref supplément (p. 400 – 429) réservé aux lettres précédentes. On peut affirmer, en général, qu'avec ce volume, l'auteur vient de dépasser la première moitié de la route difficile qu'il s'est choisi et que, désormais, il peut continuer en toute confiance. Le contenu du présent volume montre plus clairement encore la portée des influences occidentales, qui se situe juste, après l'héritage d'origine latine (112 éléments), à savoir : 85 éléments italiens, 36 vénitiens, 23 français, 17 provençaux et 2 espagnols. Par ailleurs, l'influence sud-est européenne et celle orientale ne font, elles non plus, défaut, mais de beaucoup moins accusées en tout cas : 6 éléments turcs ; 5 slaves, 3 albanais ; 2 roumains et 1 mot d'origine hongroise.

L'influence italienne devait gagner du terrain surtout après la quatrième croisade, c'est-à-dire après l'an 1204 et elle s'est généralisée, autrement dit bon nombre d'éléments italiens sont entrés dans la langue populaire, en rayonnant sur tout le territoire de langue grecque médiévale. Des termes comme *κόρη* « cour » (parallèle à celui de *κούρη*), *κουκούλι* « partie d'un vêtement ecclésiastique », *κοῦρσα* (pluriel de *κοῦρσον* « action de pillage, spoliation ») sont attestés bien avant le XIII^e siècle ; il s'ensuit qu'on doit les considérer d'origine latine. Mais le mot *κοπέλα*, si populaire et donnant lieu à tant de dérivés en grec, avec des correspondances dans toutes les langues sud-est européennes, c'est un balkanisme archaïque et non pas un emprunt de l'italien. Cette même remarque s'applique aussi au terme *κατούνα* « petite agglomération pastorale, camp militaire », avec les dérivés *κατουνοῦν* et *κατουνοτόπιον*. C'est un terme attesté avant 1100, entre autres chez Cecaumenos vers les années 1071, ainsi que chez l'auteur des données sur les Vlaques du Mont Athos (Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Leipzig 1894, p. 163 – 181).

Remarquables et instructifs s'avèrent les éléments vénitiens, qui, parfois, sont difficiles à distinguer par rapport aux éléments italiens, par exemple : *κομέδια*, *κοντράδα*, *κοντράτο*. La variante *κοῦφα* = *cuppa* est attestée déjà par les papyrus d'Egypte antérieurs au VI^e siècle (B. Meinersmann, *Die lateinischen Wörter und Namen in den griechischen Papyri*, Leipzig, 1927, p. 30). Un supposé *cacivel captivellus* fait défaut au dialecte macédo-roumain ou aroumain ; le term *κατσιβελος* « bohémien, tzigane » pourrait se rattacher à celui de *κατσιβελα* « guenilles, hardes, petits objets inutiles », qui comporte dans sa seconde partie l'élément latin *velum* (cf. *διβελλον*). L'origine latine du mot *κούρφα* (thèse soutenue par N. Andriotis et K. Dangitsis) est peu probable pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, ce mot n'est pas attesté en ce sens-là ni en latin, ni dans les langues romanes et il n'aboutit en grec qu'au X^e siècle; en revanche, on le retrouve dans toutes les langues slaves et puis en hongrois, en roumain et en albanais, par conséquent, il a dû entrer en grec en venant du nord. Des termes comme *κούρουκλας* «cercle» et *κούρουκλίζειν* «encercler» nous incitent à accepter l'idée que le latin balkanique connaissait, outre le mot *circus* conservé par le roumain *cerc*, les variantes **curcus* et **curculus*, qui expliqueraient aussi le mot roumain *curcubeu* «arc-en-ciel», originaire de **curcus bibil*, cf. le français dialectal *arc-boit* du massif Jura, *l'arcobevondo* en usage dans les Alpes et *l'arcovevere* de Campanie. Enfin, dignes d'être retenus sont aussi les dérivés du latin *calceare* (*κλωτσέειν* «chausser»; *κλωτσάτον* «espèce de jouet à chaussures»). A la différence du grec, où devait persister uniquement le verbe, le roumain a développé l'opposition: *incălța* (*incalceare*) – *descălța* (*discalceare*).

H.M.

PAN J. ZEPOS, Aufgaben und Funktion der AIESEE, „Hellenika“, 1980, 163 – 168.

Wiedergabe eines Vortrages, den der derzeitige Präsident der AIESEE 1980 auf einem Symposium in Bonn hielt. – Die Association internationale d'études du sud-est européen trat 1963 auf rumänische Initiative unter der Schirmherrschaft der UNESCO ins Leben. Sie umfaßte zunächst nur Gelehrte der Balkanländer und hat sich seither weltweit expandiert. Die Präsidentschaft wechselt, beständiger Generalsekretär ist Professor E. Condurachi (Bukarest). Die AIESEE fördert die Studien zur Erforschung des südosteuropäischen Raumes auf dem Gebiete der Geschichte, der Archäologie, der Volkskunde und Ethnographie, der Philologie und Literatur, der Sprach- und Kunstwissenschaft, und zwar unter Herauskehrung balkanischer Gemeinsamkeiten und unter Überwindung nationaler Vorurteile. Ihre bisherige Entwicklung wird von Z. positiv eingeschätzt.

Irm.

D. ZAKYTHINOS, Μεταβυζαντινά και Νέα Έλληνικά [Postbyzantina und Neograeca]. 'Αθήναι, 1978, 598 S.

Der repräsentative Band umfaßt gelehrte Arbeiten aus einer fünfzigjährigen wissenschaftlichen Tätigkeit, wobei das Generalthema gelegentlich, wenn es erforderlich ist, zeitlich nach unten überschritten wird; der Entwicklungsweg, der hinter jenen Arbeiten steht, wird in den Prolegomena vom Verfasser selbst gekennzeichnet. Die 20 Abhandlungen, die sich anschließen, behandeln zu einem guten Teil Themen von weitausgreifender Bedeutung. Der griechische Beitrag zur europäischen Renaissance, die welthistorische Bedeutung des Falles von Konstantinopel, die Türkenherrschaft, die griechische Wiedergeburt werden zu einem umfassenden Geschichtsbild ausgestaltet, während kürzere Beiträge Spezialprobleme der Neogräzistik erörtern. Die Sammlung endet mit der programmatischen Rede, die Zakythinos bei der Übernahme des Präsidentenamtes der Athener Akademie 1974 hielt. Alle Abhandlungen des Bandes sind durch einheitlich gearbeitete Register erschlossen. Lebhaft vermißt wird jedoch eine Bibliographie der Veröffentlichungen des Verfassers.

Irm.

JOHANNES IRMSCHER, Γύρω από τη διαμόρφωση του νεοελληνικού (κράτους). Συλλογή έργων, ο.ο.ο.ι. (1980), 99 S.

Die Sammlung bringt in griechischer Überarbeitung die folgenden fünf Arbeiten des Verfassers: 1) Zum „Kriegslied“ des Rigas Velestinlis, Mélanges Kazimierz Michałowski, Warszawa 1966, 477 f.f.; 2) Der griechische Freiheitskampf und die Begründung des griechischen Nationalstaates, Klio 51, 1972, 361 ff.; 3) Friedrich Thierschs philhellenische Anfänge, Neo-Hellenika 2, 1975, 160 ff.; 4) Die „Bayernherrschaft“ in Griechenland (1832–1843), Revue des études sud-est européennes 14, 1976, 260 ff.; 5) Marx und Engels über das moderne Griechenland, Beiträge zur Marx-Engels-Forschung, Berlin 1975, 144 ff.

Irm.

E. E. LIPŠIĆ, Законодательство и юриспруденция в Византии в IX—XI вв. Историко-юридические этюды, hgg. von V. I. Rutenburg, Leningrad, 1981.

Mit der Ausbildung des Feudalismus begann gegen Ausgang des 9. Jahrhunderts eine neue Etappe der byzantinischen Rechtsentwicklung. Die Verfasserin stellt die einschlägigen Dokumente in ihrer juristischen und kulturhistorischen Bedeutung heraus: Die privatim veranlaßte Ekloge sowie die Gesetzgebungswerke der Epoche, d.h. Procheiron, Epanagoge und Basilika. Unter dem Aspekt „Gesetz und Gewohnheitsrecht“ werden die Novellen Leons VI., unter dem Aspekt „Gesetzgebung in Aktion“ wird die Peira des Magisters Eustathios betrachtet. Die Rechtswirklichkeit der Reichsuntertanen untersucht ein weiteres Kapitel. Anhangsweise erscheint die Μελέτη περί ψιλῶν συμφωνῶν (Ed. Zepi, VII, 365 ff.) im griechischen Text, russischer Übersetzung und Kommentar.

Irm.

B. D. Kyriazopoulos, Τὰ πενήντα χρόνια τοῦ πανεπιστημίου Θεσσαλονίκης 1926—1976, Thessaloniki, 1976

Die von dem Emeritus der Universität Thessaloniki V. D. Kyriazopoulos erarbeitete Festschrift berichtet in aller Ausführlichkeit über die Funktion der Universität im geistigen Leben der „zweiten griechischen Hauptstadt“ in unserem Jahrhundert. Sie informiert mit der notwendigen Dokumentation über die Gründungsgeschichte sowie über die Fakultäten und ihre Einrichtungen innerhalb und außerhalb der Stadt. Ein besonderes Augenmerk gilt der Errichtung und beständigen Erweiterung des Universitätskampus (πανεπιστημιόπολις) und der Fürsorge für das studentische Leben. Weiter wird auf die Tochteruniversität Jannina aufmerksam gemacht. Verzeichnisse und Tabellen beschließen den würdig gestalteten Band.

Irm.

SYSSE G. ENGBERG, *Blacksmith on bicycle, or : who needs accents in Modern Greek?*, „Scandinavian Studies in Modern Greek“, 5, 1981, 65 — 71

Vertritt mit Verve die Überzeugung, daß das Neugriechische der Akzente überhaupt nicht bedürftig, während bekanntlich das offiziell eingeführte Μονοτονικό σύστημα zumindest auf den den Wortaktus bezeichnenden Akzent nicht verzichten möchte.

Irm.

Lexikon des Mittelalters. Zweiter Band, Dritte Lieferung, *Bordeaux, Konzil v. — Brief*, col. 449—672; Vierte Lieferung, *Briefadel — Buckingham*, col. 673—896. Artemis Verlag, München und Zürich, 1982.

Ces deux nouvelles livraisons concernant la lettre B, qui viennent de paraître grâce aux soins des Editions Artémis de Munich et Zurich, continuent la publication du grand Lexicon du Moyen Age, dont nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'en rendre compte dans les pages de cette même revue. Comme d'habitude, on y trouvera quantité de termes rédigés par des érudits bien connus dans le monde scientifique et provenant de divers pays. Certes, il serait très difficile, sinon impossible, de donner ici, en quelques lignes, une image fidèle et complète de la valeur documentaire des notions offertes par ces nouvelles livraisons. Notons en ce sens, par exemple, les voix Brief et Buch, avec leurs dérivés, dont la richesse d'informations et la bibliographie mise au courant ne sauraient nullement être trop appréciées. D'autre part, les chercheurs qui s'intéressent surtout à l'histoire des pays sud-est européens auront la possibilité de trouver, dans les nouvelles livraisons, un bon nombre de termes relatifs à cette zone géopolitique. Une coquille, pourtant, à signaler: *ad vocem Britannia*, col. 699, on lit Antoninius (sic) Pius.

O. I.

FRANK KÄMPFER; *Das russische Herrscherbild. Von den Anfängen bis zu Peter dem Grossen. Studien zur Entwicklung Politischer Ikonographie in byzantinischen Kulturkreise*. A. Bongers Verlag, Recklinghausen, 1978, 281 p.

Le choix du sujet s'explique et se justifie pleinement, vu sa complexité, son absolue spécificité à l'égard du modèle culturel byzantin et, ainsi que l'auteur même laisse entendre, avec raison d'ailleurs, la nécessité d'aborder, moyennant un outillage conceptuel rigoureux et moderne, un *corpus* de documents visuels réunissant des œuvres techniquement diverses — à partir des monnaies jusqu'aux portraits de donateurs peints en fresque — dont l'homogénéité réside dans le message visuel, corpus couvrant sept siècles et soumis, naturellement, à de fréquentes vicissitudes temporelles (repeints, dégradations, destructions, etc.).

L'image du monarque (*Herrscherbild*) est conçue comme une catégorie ou, selon la formule de l'auteur, comme une « classe » de représentations étroitement corrélée à l'histoire politique, culturelle et sociale.

En analysant à travers cette perspective le rôle de Byzance — question évidemment fondamentale de l'étude, comme de toute étude concernant l'art du Moyen Âge en Europe Orientale — Frank Kämpfer pose avec exactitude une des coordonnées essentielles de sa recherche — voire la question des rapports balkano-byzantino-russes — question qu'il considère mieux éclaircie pour le domaine de la culture écrite que pour celui de l'art.

L'auteur insiste sur le contenu politique, historiquement déterminé, de « l'image du gouverneur » russe et se délimite, sur ce point, des travaux d'André Grabar quant au but de son ouvrage et à la méthode employée. Loins de rejeter les concepts mis en circulation par le savant français, il admet les possibilités de développement d'une « religion impériale » dans le cadre de l'Europe orientale médiévale, forme de conscience politique dont certains éléments se retrouveraient dans les traductions slaves des textes liturgiques. Toutefois Frank Kämpfer observe une différence notable entre « l'image du monarque » russe et celle byzantine, accentuée aussi du fait que pour la Russie, la base documentaire écrite attestant la présence de « l'idée impériale » serait quand même assez réduit. Si Grabar avait essayé de reconnaître « l'Empereur et non pas les empereurs », Kämpfer considère que ce qu'il appelle « Herrscherbild » n'est plus en Russie, comme à Byzance, « une répétition ou une variation d'un type d'image, mais une *image politique*, fondée sur des intentions et des significations précises adressées aux récepteurs du moment ».

La méthode employée par Frank Kämpfer s'appuie aussi sur la thèse que la fonction du monarque (*Herrschaft*) est une « relation politique ». La tâche que le chercheur se propose à accomplir consisterait donc à identifier « le politique » parmi les différents constituant d'une « image du monarque » classifiés en : signes visuels personnels ; éléments de composition ; éléments de programme. Vu essentiellement comme un signe, le portrait du monarque devient compatible à être analysé du point de vue sémiotique. C'est ce que Frank Kämpfer entreprend dans une section très large de son livre intitulée « la partie systématique », premier essai de ce genre. L'auteur considère « l'image du monarque », ainsi que toute œuvre d'art, comme « porteur de signes » intégrant à la fois l'aspect syntactique (relations avec d'autres signes), celui sémantique (relations avec les objets dénotés et avec les significations désignées) et celui pragmatique (relations avec le créateur et le récepteur). Frank Kämpfer argumente ainsi amplement sa conviction qu'il appartient à la sémiotique seulement à éclaircir de façon compréhensive la multitude des connexions qui rattachent le portrait du monarque à l'artiste, au commanditaire et au récepteur.

Suit enfin la « Section historique » plaçant dans un contexte diachronique les idées avancées dans la première partie du texte, et poursuivant les étapes chronologiques consacrées de la période fixée comme objet d'étude : la Russie de Kiev, la domination tartare, le Royaume de Moscou au XVI^e siècle, le « Tzarat » de Moscou au XVII^e siècle. Sur ce parcours sont analysés la typologie de l'élément de signification « Herrschaft », ses implications politiques et religieuses, le caractère exemplaire de l'image résultante.

Paru dans des conditions graphiques privilégiées, somptueusement illustré, l'ouvrage de Frank Kämpfer représente une solide contribution, basée sur une méthodologie propre aux recherches sémiotiques, pour la première fois employée dans ce genre d'études, à la bibliographie d'un phénomène-clé appartenant à l'histoire culturelle de l'ancienne Russie.

M. I.

D. PRODAN, *Supplex Libellus Valachorum*. Aus der Geschichte der rumänischen Nationalbildung 1700 – 1848, București, Kriterion Verlag, 1981, 514 S. + Abb.

Supplex Libellus Valachorum war eine Denkschrift, welche im Namen der rumänischen Nation aus Siebenbürgen von Samuil Micu, Ioan Piuariu Molnar, Iosif Meheși, Ignatie Darabant, Ion Para din Năsăud, Petru Maior, Gheorghe Șincai u.a. verfasst worden war. Die Denkschrift wurde im Jahr 1791 von den Bischöfe Gherasim Adamovici und Ioan Bob an dem Kaiser Leopold II aus Wien gerichtet. Es ersuchtet die Erkenntnis der Rumänen aus Siebenbürgen wie eine egale „Nation“ in den Rechte mit anderen Nationen aus der Provinz. Die Denkschrift, welche das politische, religiöse und kulturelle Programm des Bischofs Inochentie Micu Klein entwickelte, wurde von den Verfassern aus den historischen und demographischen Beweise begründet. Der Kaiser schickte die Denkschrift an den Landtag aus Klausenburg zum erledigen. Aber die Denkschrift wurde vom Landtag zurückgewiesen.

Der Historiker D. Prodan gab uns eine deutsche Ausgabe nach seiner wissenschaftlichen Arbeit, *Supplex Libellus Valachorum*, die zu erst im Jahr 1948 von der Universität aus Klausenburg gedruckt worden war. Die heutige Ausgabe wurde von Franz Killyen nach *Supplex Libellus Valachorum* Ediție nouă, refăcută, București, Editura științifică, 1967 übertragen.

Am Anfang der Forschung realisiert der Verfasser eine tiefe und genaue wissenschaftliche Analyse der Denkschrift in der Richtung der Wichtigkeit des Inhaltes und des Schicksals. Dann forscht er die politische Gefüge des siebenbürgischen Fürstentums und die Entstehung des Begriffs „rumänische Nation“. Ein grosser Teil der Arbeit ist vom Historiker der Vorgeschichte der Denkschrift *Supplex Libellus Valachorum*, die Vereinigung der rumänischen Ländern unter Michael dem Tapferen (1600), Katholisierung eines Teils der Rumänen aus Siebenbürgen (1699 – 1701), nationaler Kampf unter dem gelehrten Bischof aus Blaj Inochentie Micu Klein (1692 – 1768), aufklärerische Reformen des Kaisers Iosephs II, Bauernstand von Horea (1784), französische Revolution und, endlich, die Verbreitung der neuen social-politischen Ideen in den nachbärischen Ländern und in rumänischen Provinzen gewidmet. Die Schlussfolgerungen der Forschung enthalten interessante Meinungen über den Charakter der Denkschrift und in der Richtung der historischen Begründung des *Supplex Libellus Valachorum*.

Die heutige Ausgabe des Buches, welche dem Ausland ein wichtiges Moment aus dem Kampf für die nationale Emanzipation der Rumänen aus Siebenbürgen bekannt macht (so wie die Englische Ausgabe der Arbeit aus dem Jahr 1971, die in Editura Academiei gedruckt worden war) enthält auch den lateinischen Text der Denkschrift und ihre deutsche Übersetzung (von Gustav Gündisch). Am Ende der Ausgabe findet man eine französische Zusammenfassung, ausgewählte Bibliographie, synoptisches Ortsnamenverzeichnis und Personen – und Ortsregister.

Die Arbeit des Historiker D. Prodan über die Denkschrift *Supplex Libellus Valachorum* ist ein Muster der wissenschaftlichen Forschung. Mit der Hilfe dieses Buches zum Vorschein kommt *Supplex Libellus Valachorum* in ihrer ganzen historischen und politischen Wichtigkeit.

I.M.

ELENA GROZDANOVA, *Българската селска община през XV – XVIII век*
(La communauté rurale bulgare aux XV^e – XVIII^e siècles), Sofia, Editions de l'Académie Bulgare des Sciences, 1979, 208 p.

Le livre se propose d'éclaircir les problèmes de la base économique de la communauté rurale bulgare au Moyen Âge et de déterminer la place des traditions communales dans l'agriculture dans les conditions du système féodal ottoman, de dévoiler la structure de cette communauté et particulièrement le rôle contradictoire de ses « anciens ». Il se propose aussi d'étudier les fonctions qui lui étaient confiées par l'Etat ottoman, d'analyser la pratique de la responsabilité collective et la caution solidaire, les formes de travail collectif et d'entraide, ainsi que leur rôle dans la conservation de la conscience nationale et la résistance locale contre les visées des conquérants.

La communauté rurale bulgare aux XV^e – XVIII^e s. était une organisation fermée de paysans féodalement dépendants, liés entre eux par la communauté de ce territoire limité, dont une partie – pâturages, forêts, etc. – constituait un fond commun, sans que la propriété des terres cultivables eût des formes d'indivision généalogique semblables aux villages libres du nord du Danube.

Pendant la domination ottomane, la communauté rurale bulgare a conservé ses droits sur le territoire rural et surtout sur les terres et les dépendances entrant dans ses limites qui « de temps immémoriaux » étaient destinées à être exploitées en commun ; par conséquent, la conquête étrangère ne pouvait priver la communauté rurale bulgare de ses fondements économiques, mais la conservation des biens communaux dans les conditions de domination étrangère était impossible sans lutte.

Le deuxième chapitre est consacré à la structure et l'organisation du village bulgare traditionnel. Les membres des communautés rurales étaient liés entre eux par le souci de gérer et exploiter en commun les pâturages, forêts, abreuvoirs et autres parties du territoire villageois ; la base économique commune et l'appartenance de tous les membres des communautés mixtes à la catégorie des paysans dépendants imposaient la prise de décision en commun en dépit des divergences. À côté de la petite famille (famille conjugale ou « famille souche »), aux XV^e – XVIII^e siècles étaient répandues également les familles collectives ou les communautés patriarcales de type « zadrouga ». C'étaient les chefs des familles et des communautés patriarcales (*gens*) qui avaient le droit de participer à la prise de décisions concernant le village. On choisissait parmi eux, également, les « anciens » du village, mais l'âge et l'expérience seuls n'étaient pas suffisants ; d'après l'auteur, ce sont la puissance et le prestige des membres de la communauté qui s'étaient avérés « bons propriétaires », c'est-à-dire qui étaient plus riches que leurs concitoyens. À un degré différent, à l'administration autonome de la communauté rurale bulgare étaient liés des maires et des kioibachi, des knèzes, primikuris et bans, kodjabachis, mouchtars et tchorbadjis, des vékils, kehaïas ou kethoudis.

Les fonctions et les obligations des chefs des villages bulgares aux XV^e – XVIII^e siècles consistaient, en principal, dans la perception des impôts, la protection de l'intégrité de la communauté et l'inviolabilité du territoire du village, etc. Les notables du village, en principal, ne jouissaient d'aucun privilège en compensation des obligations remplies, et dans bien des cas ils agissaient par contrainte de la part du pouvoir ottoman. D'autre part, leur activité limitait les contacts directs des autres membres de la communauté avec les organes du pouvoir et des féodaux locaux. Après chaque échec des manifestations de résistance de la part de la population, les notables du village étaient souvent victimes de l'oppression des conquérants.

Le troisième chapitre décrit les rapports entre le village bulgare et les autorités ottomanes. La responsabilité collective des membres de la communauté était engagée le plus souvent dans le paiement des emprunts conclus en commun par tous les membres de la communauté, les procès pénaux, etc. L'auteur considère qu'à cette époque la coutume de la responsabilité collective établie par voie officielle doit être considérée comme un phénomène négatif en ce qui concerne les mouvements antiféodaux et de libération des raïas.

Le dernier chapitre est consacré à l'activité intérieure et à l'administration propre du village bulgare médiéval. Dans les limites de la communauté rurale était conservé et appliqué le droit coutumier bulgare – contractuel, familial, pénal et judiciaire, bien que la communauté n'était pas la seule institution qui pouvait rendre justice parmi les paysans bulgares. Sous ce rapport, l'auteur distingue pendant cette période un certain parallélisme, ne fût-il que partiel, entre ses fonctions et celles de l'institution des *cadis* et des tribunaux archiépiscopaux et épiscopaux, mais cependant le paysan bulgare avait bien des raisons pour s'arranger [de sorte que « l'affaire n'aille pas jusqu'au *cadi* » ; mais il s'abstenait aussi de recourir aux tribunaux ecclésiastiques étrangers au peuple bulgare et à ses traditions. Par contre, le bas clergé chrétien, surtout les prêtres-paysans prenaient une part active à l'autogestion des communautés rurales bulgares.

Dans les conditions de domination étrangère, la communauté rurale bulgare exerçait des fonctions d'autodéfense et de résistance collective dans les circonstances les plus diverses et sous des formes différentes – depuis les formes légales jusqu'à celles de lutte armée. Aux XV^e – XVIII^e siècles étaient généralement répandues les formes collectives de résistance à l'imposition, aux actions abusives des fonctionnaires d'État, contre les tentatives d'islamisation et d'assimilation, etc. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, la communauté rurale bulgare, sans perdre ses anciennes fonctions, en assume d'autres, liées en premier lieu à la vie politique et culturelle de la Renaissance bulgare. L'expérience et la conviction dans la force et l'efficacité des actions communes, le respect de la coutume et de la tradition étaient entièrement adoptés, bien que sous une nouvelle forme, et liés à l'idée des luttes de libération nationale du peuple.

L. P. M.

A. E. TACHIAOS *The Slavonic Manuscripts of Saint Panteleimon Monastery (Rossikon) on Mount Athos*, Thessaloniki, 1981, 198 p. + 9 colour plates and 59 black and white plates.

A. E. Tachiaos, reputed Slavacist and professor at the University of Salonica is known as one of the great connoisseurs of the literature of Mount Athos¹. The several millennia-old libraries on the Holy Mountain, which from ancient times have attracted the traveller's notice, are being more and more studied today by modern, scientific methods². The interest for the uniqueness of the 10th – 20th century manuscripts and for the old printed books was restricted mostly to Greek works. In the *Preface* to his book, Tachiaos shows that "the ignorance about the type and number of Slavonic manuscripts to be found in the libraries increased even further" (p. 7). The project to make an inventory of the Slavonic manuscripts of Saint Panteleimon Monastery goes back to the year 1975 when Professors A. E. Tachiaos and Dean S. Worth of Los Angeles met.

The present Panteleimon (or Rossikon) Monastery is the successor of two other monasteries which existed centuries ago; the first of these is mentioned in documents from the 11th century. In 1309 the Monastery library was destroyed by a fire. In the first half of the 18th century, the Ukrainian traveller Vasilij Grigorovič-Barskij noted the existence of a large library holding Slavic manuscripts and prints. In the 19th century, another traveller, Viktor Grigorovič, mentioned among the library holdings sixty Slavic manuscripts and 500 printed books. However, the bulk of the holding was in Greek³, a fact due largely to the prevailing number of Greek monks. It is only in the 19th century that, through donations sent from Russia, Russian monks became more numerous (1 146 in 1903). Today the monastery numbers only 17 monks, two of whom are Greek⁴.

The library holds at present 74 Slavic manuscripts, issued between the 13th and 19th centuries (1856). In point of content, these manuscripts were intended for use in the Church or for reading: Apostolos, Evangelistarion, Praxapostolos, Tetraevangelon, Octoechos, Menaion, Pentecostarion, Paterikon, Triodion, Typikon, Anthologion, Kanonar, Works of Isaac Syrus, The Climax of John Scholasticus, Catechetical Sermons of Theodoros Studites, Works of Petrus Damascenus, Works of Dionysius Areopagites and Maximus the Confessor, Lives of Saints, Ascetic Texts, Dioptra, Chronograph, Razrjadnaja Kniga, Sobornoe Uloženie, etc. Of a particular interest is the Almanac of 1814 decorated with miniatures, or the mss containing the work "Zercalo Bogorodici", written by two monks – Konkordija and Erminigeljda.

We would like to point out some valuable manuscripts written in Moldavia, which reflect the connections between the establishments on Mount Athos and the Romanian Principalities: mss. 34 from 1833, 257 folios, containing the work entitled St. Isaac Syrus, a copy from the translation made by archimandrite Paisie, the Father Superior of Neamț Monastery;

mss. 44 of Neamț Monastery;

mss. 45 from 1776, 181 folios, in a copy of Father Paisie's writing, "Kriny Selnyja". The content of these last two manuscripts was included in Paisie's Work published in the 19th century;

¹ Cf. A. – E. Tachiaos, *Mount Athos and Slavic Literatures*, "Cyrillomethodianum"² IV, Thessaloniki, 1977 (and our review in RESEE, 1980, no 1, p. 151 – 152).

² S. M. Pelekanidis, P. C. Christou, Ch. Tsioumis, S.N. Kadas, *The Treasures of Mount Athos. Illuminated Manuscript*, vol. I (The Protaton and the Monasteries of Dionysiou, Koutloumousiou, Xeropotamou and Grigoriou), Athens, 1974 (and our review in "Revue Roumaine d'Histoire", XV, 1976, no 3, p. 549 – 551) and vol. II (The Monasteries of Iveron, St. Panteleimon, Esphigmenou and Chilandari), Athens, 1975; M. Matejč, *Hilandar Slavic Codices*, Columbus-Ohio, 1976 (and our review in RESEE, XV, 1977, no 4, p. 813 – 814); D. Bogdanović, *Catalog cirilskih rukopisa monastira Hilandara*, Belgrad, 1978; V. Căndea, *Witnesses to the Romanian Presence in Mount Athos*, București, 1979 and Paul Mihail, *Noi mărturii românești de la Athos* (New Romanian testimonies from Mount Athos), "Biserica Ortodoxă Română", 1982, nos 5 – 6, p. 550 – 564.

³ Sp. Lambros, *Katalogos ton en tes vivliotikes tu Agiu Oros ellinikon kodikon*, vol. II, 1900.

⁴ S. M. Pelekanidis, P. C. Christou, Ch. Tsioumis, S. N. Kadas, *The Treasures of Mount Athos ...*, vol. II, p. 145.

and mss. 46, from 1777, belonging to Paisie's school, is a copy of a manuscript written by Athanasie who, in 1776, transcribed Paisie's autographic translation of the work of Theodorus Studites.

A notation on mss. 47: "Written by Nicolae, the sinner, at Vorona hermitage, in 1779, February the 17th" also indicates the scholarly links between Moldavian and Mount Athos monks.

Mss. 49, Ascetic Miscellany, from the 18th century, is part of those copied by the writers belonging to Paisie's school, since in A. E. Tachlaos' opinion the writing is identical to that of mss 156 kept at Neamț Monastery, in Romania⁵.

Among the manuscripts that relate directly to Romanian books is mss 42, 135 leaves, dating from the end of the 18th century; it comprises the *Discourse between Old Believer and New Believer*, and refers, among other things, to the making of the sign of the cross with two outstretched fingers. To the argument no 107, the Old Believer replies that: "in Walachian print, in the book called the Teaching Gospel, published in the Walachian language at Jassy, at the Princely Monastery 'The Three Hierarchs', the hand that is praying is represented as having two fingers stretched out".

The description of the manuscripts is given in a scientific manner, in conformity with the international codicillary system. A special mention is due to the pertinent manner in which the Slavonic editions are characterized, the author having established that "the manuscripts the language of which, despite archaisms, is not ecclesiastical but refined Russian, have been designated as Russian. Those which were written in chiefly Russian circles and/or the language of which conforms to the rules of the late type of Church Slavonic, have been described as being written in Church Slavonic. Those which lack the nasals (Ѧ and ѧ) or were written within the geographical or cultural bounds of the medieval Serbian state and are of Serbian medieval literary production have been characterised as Serbian. The manuscripts which have nasals Ѧ(Ѧ, ѧ, Ѩ, ѩ) and follow the principles of Bulgarian orthography have been designated as Bulgarian" (p. 17).

An index of names and of places concludes this highly valuable working tool. For the study of the links between the Romanian Principalities and Mount Athos there is also the reproduction of the 1836 wooden engraving, on the back of the title page, representing the Panteleimon Monastery and its founder Scarlat Callimach, Prince of Moldavia, together with Sava Peloponesian, the then Father Superior. On the back of the frontcover there is the reproduction of a 1744 engraving. The excellent graphical achievement augments the value of this volume.

Having gathered together a series of references concerning the culture of the Romanian Principalities as mirrored in manuscripts, the catalogue makes a substantial contribution to bringing to light a number of information from a library that has not been studied by Romanian researchers, but that preserves so many testimonies about Romania.

P.M.

GAIL KLIGMAN, *Căluș – Symbolic Transformation in Romanian Ritual*. The University of Chicago Press, 1981, 209 p.

The Căluș is a healing and fertility ritual found traditionally in Romania's South and this is a study of utmost importance for both Romanian and Eastern Europe history and folklore. The author, assistant professor of anthropology with the University of Chicago, based her study on extensive field research, personal interviews, as well as on symbolic anthropology, structuralist and psychoanalytic approaches. Gail Kligman offers an invaluable working instrument to ethnologists, folklorists, historians, sociologists, anthropologists and psychologists. Her study regards the ritual process and the social one in their interrelated action, which makes us better understand the interaction between culture and society.

The meaning of every ritual is to facilitate our understanding of the world and to make us return to our "essence of being". The ultimate meaning of the Căluș is the same, irrespective of its contemporary transformation, i.e. a marvelous dance performed on stage "By virtue of symbolic association Căluș is still Căluș".

⁵ A. I. Jacimirskij, *Slavjanskija i rusckija rukopisi rumynsktch bibliotek*, S. Petersburg, 1905, p. 560.

To demonstrate this underlying survival of the meaning in a ritual dance which has become a manifestation of art and which is performed for public consumption, Dr. Gail Kligman follows the Căluș through a series of symbolic transformations.

The 1st chapter, "The Ritual Căluș", deems Căluș a ritual: a calendar custom performed by men, in order to obtain the well-being of the village. The Căluș people (in Romanian *Călușari*) appear as a ritually closed group observing ritual laws. Căluș comprises dance, music, drama as well as magical actions meant to form an organic whole with a multifarious purpose.

The 2nd chapter, "Historical and Comparative Contexts", sets Căluș in its historical and comparative context. The possible Latin, Geto-Dacian, Greek or even Thracian origin is considered and so are uranian theories (solar cults or cults of death and rising gods such as Osiris, Dionysus and Mars). Finally there is a comparative study of related rituals and dances.

Chapter 3, "Ritual Healing", concludes that Căluș is "a psychotherapeutic technique of autosuggestion ... subservient to the power of belief".

Chapter 4, "Ritual Dramas. Plays within a Play" speaks of the mute, the star of the play, who turns everything into absurdity or paradox. The mute operates with jokes which are "anti-rite". If Căluș as a ritual world were "an encapsulated version of the profane world" (therefore a microcosm), then the mute himself impersonates inside Căluș "a social microcosm, being at one and the same time 'this' and 'that', dissolution and recreation, distractive and regenerative". These *Commedias dell'arte* — to quote Bouissac's definition of the circus — are "a kind of mirror in which culture is reflected, condensed, and transcended; perhaps they [plays] seem to stand outside culture only because [they are] at its very center".

Chapter 5, "Temporal and Spatial Organization", deals with the operational context. The importance of the ritual seems to lie once again in "integrating antagonistic principles by means of a complex system of interaction and transformation".

Chapter 6 focuses upon the "Ritual Reversal": Gail Kligman concludes that these inversions are representative not only of Căluș but also of ritual reversals in Romania: "In Romania, in fact, calendar customs are ritual reversals of life-cycle customs".

Chapter 7, the final one, investigates Căluș in a contemporary prospective. Old and new elements fight and co-exist together. With all the changes the cultural component could not be entirely transformed. Even the appreciation of Căluș as an art form devoid of any ritual legitimizes the continuation. The Căluș shows and dances on the Romanian stages are telling for "the human coefficient for which today's computers have no printout".

Let us conclude with Mircea Eliade's words in the "Foreword" of the book: "Dr. Gail Kligman's monograph is, to my knowledge, the best work published so far in any language on this fascinating subject".

M.A.

IDRIZ AJETI, *Studije iz istorije albanskog jezika* (Études d'histoire de la langue albanaise), Pristina, 1982, 211 p.

Ce dernier volume du pr. Idriz Ajeti est un recueil d'études révisées, publiées dans la période 1962—1980 dans différentes revues dont certaines moins accessibles pour les spécialistes vivant en dehors des frontières yougoslaves. Le livre est structuré en deux parties: « L'origine de la langue albanaise et le territoire de sa formation » (p. 15 — 52); « Études linguistiques albanais-serbocroates » (p. 53 — 211).

La première partie est une synthèse des recherches dans le domaine de l'histoire de la langue albanaise, avec de nombreuses références sur les relations linguistiques roumano-albanaises.

Le caractère des relations entre l'albanais et l'illyrien est un objet d'étude important en soi qui exige, pour être élucidé, des méthodes adéquates. L'absence des données concernant l'illyrien rend particulièrement difficile toute démarche visant d'établir une filiation entre l'illyrien et l'albanais. Par exemple, on ne peut pas recourir à la méthode de l'étude des langues romanes par rapport au latin, raison pour laquelle on applique la méthode de la reconstitution en Indo-européen. L'auteur soutient le caractère unitaire *satem* de l'albanais, point de vue qui ne serait pas en contradiction avec le caractère *centum* de l'illyrien.

Dans son argumentation contre la théorie selon laquelle l'albanais continue la langue thrace (ou, plus exactement, la langue daco-mésienne), Idriz Ajeti affirme que la différence de sens qui existe aujourd'hui entre roum. *mal* « rive » et alb. *mal* « montagne » serait la

continuation de la différence qui existait déjà entre le thrace et l'illyrien, différence témoignée par le nom propre thrace *Dacia Matuensis* traduit en latin : *Dacia Ripensis* et les noms ill. — *Dimallum* (probablement « deux montagnes »), *Maluntum*. L'auteur y voit encore une preuve que les deux langues se sont formées sur des territoires différents.

Dans la discussion concernant le territoire où s'est formé l'albanais, l'auteur considère comme non fondée la théorie de G. Weigand selon laquelle l'albanais et le roumain se seraient formés sur un territoire commun (le triangle Niš, Sofia, Skopje) et rappelle en ce sens surtout les résultats des recherches effectuées par E. Çabej, N. Jokl et H. Mihăescu. Parmi les faits mis en discussion rappelons : l'absence des documents attestant des mouvements de population albanaise ; la continuation du nom de la tribu illyrienne Ἀλδανοί (localisée sur le territoire actuel de l'Albanie) comme dénomination du peuple albanais : *arbën, arbër*, — adopté par tous les voisins et conservé de nos jours par les Albanais de l'Italie, de Grèce et, sous forme dialectale, en Albanie — arguments en faveur de la formation du peuple albanais sur son territoire d'aujourd'hui.

Particulièrement riche est la toponymie antique albanaise (partiellement d'origine illyrienne) qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, selon les lois phonétiques de la langue albanaise : Scodra : Shkodër, Barbana : Buenë, Bunë, Lissus : Lesh, Lezhë, Drivastum : Drisht, Dyrachium : Durrës, Aulona : Vlonë, Vlorë, Mathis : Mat. De même, des noms de localités d'origine latine continuent conformément aux lois phonétiques de l'albanais. La terminologie maritime — même si la plupart des termes provient des emprunts — comprend aussi des mots d'origine autochtone, ce qui prouve que le littoral ne doit pas être exclu du territoire de formation de la langue albanaise.

Une place importante est accordée aux similitudes (surtout lexicales) avec le roumain. L'auteur choisit seulement quelques mots qu'il considère des emprunts de l'albanais en roumain. La linguistique albanaise, partant du fait que les termes en discussion appartiennent en albanais à des familles de mots, considère ceux-ci non pas comme provenant du substrat préromain identique, ou plutôt semblable à la phase antique de l'albanais, mais comme des emprunts directs de l'albanais. A ce point de son argumentation (p. 39 et suiv.), Idriz Ajeti s'occupe de ces soi-disant emprunts en les considérant de date relativement récente (haut Moyen Âge). Il estime qu'avant l'arrivée des Slaves, les Roumains et les Albanais venaient en contact aux extrémités de leurs territoires. L'auteur considère que les Vlaques balkaniques ont été les transmetteurs de ces emprunts. Nous sommes d'avis que ces circonstances n'expliqueraient ni la diffusion des mots en discussion (la plupart se retrouvent dans tous les dialectes et parlers roumains), ni le fait qu'ils subissent en roumain le même traitement que les mots hérités du latin. Pour élucider le problème du territoire où s'est formée la langue albanaise — un territoire autre que celui où s'est formé le roumain — une place importante revient à l'étude des emprunts latins dans l'albanais.

Contrairement à l'héritage latin en roumain — qui a un caractère rustique — l'influence latine dans l'albanais a un évident caractère urbain. Certaines transformations phonétiques attestent la pénétration des mots respectifs d'abord en albanais et plus tard seulement en roumain, fait expliqué par les dates différentes auxquelles les deux régions furent conquises par les Romains. D'autres mots qui existent en albanais et n'existent pas en roumain portent sur des réalités caractéristiques pour les territoires de la mer Adriatique, mais pas du tout pour la Dacie.

Enfin, l'influence du grec ancien sur l'albanais n'a pas pu s'exercer sur un territoire voisin à celui où s'est formée la langue roumaine parce que en roumain il n'y a pas de mots grecs anciens ; même si peu nombreux, ces emprunts existent et ont pénétrés très tôt dans l'albanais.

Dans la seconde partie du volume l'auteur traite des interférences linguistiques albanos-serbocroates, surtout de l'influence albanaise sur certains parlers serbocroates. Les études intéressent surtout sous l'aspect des recherches sur le lexique traditionnel dans les langues du Sud-Est européen, par exemple la discussion de certaines locutions et expressions phraséologiques communes pour les langues sud-est européennes. L'auteur nous offre aussi de nouvelles données concernant la diffusion dialectale et les sens que revêtent certains mots provenant du substrat commun roumain et albanais : *baci, bategă, buză, cătun, ciung, ciul, murg, valră*.

On y accorde beaucoup d'attention aussi à l'onomastique médiévale du Monténégro, de la Bosnie, la Herzégovine, la Serbie et de Kosovo, excerptées des documents des rois serbes. Ces données (noms de personnes, de villages et d'autres sites) jettent une nouvelle lumière sur l'histoire des Albanais et des Vlaques de cette région.

Ce recueil constitue une précieuse contribution à l'étude de l'histoire de la langue albanaise dans une perspective comparée sud-est européenne. La richesse des données, surtout lexi-

eales, d'une valeur particulière rendra service non seulement aux recherches futures dans le domaine de la linguistique sud-est européenne, mais constituera un instrument à l'appui de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la civilisation de cet espace.

C. V.

MAGDALENA VULPE, *Subordonarea în frază în dacoromâna vorbită* (La subordination dans la phrase du daco-roumain parlé), București, Ed. științifică și enciclopedică, 1980, 301 p. + 3 pl.

Le livre de Magdalena Vulpe – prix de l'Académie Roumaine, 1980 – est consacré à un domaine peu étudié jusqu'à présent, l'opinion étant que la syntaxe des parlers est peu différente de celle de la langue littéraire. L'adoption des idées portant sur l'absence des traits spécifiques de la syntaxe des parlers, les possibilités d'éviter, dirions-nous, le fondement expérimental de cette affirmation si connue sont dues aux difficultés qui doivent être surmontées afin de mener à bien une étude de ce genre.

L'auteur a eu maintes questions à accomplir : d'abord, la précision en matière de terminologie, puis la constitution d'un corpus de textes rigoureusement choisis car, « la composition, les dimensions des textes agissent d'une manière considérable sur les résultats de l'analyse linguistique » (p. 21), la segmentation de l'énoncé, la discussion des valeurs syntactiques de l'intonation, le choix des faits tenant à l'oralité et, une fois ces opérations accomplies, l'analyse syntactique proprement-dite.

Des problèmes de méthodologie se sont posés avec le choix même des textes, qui ne sont pas d'essence folklorique, imprimés sur bande magnétique (transcrits ultérieurement par l'auteur) provenant de 72 localités dispersées sur l'entier territoire linguistique daco-roumain, recueillis de 93 informateurs des deux sexes ayant, pour la plupart, dépassé la quarantaine. L'analyse s'est étayée sur un corpus comprenant environ 102 000 mots (ou environ 450 pages dactylo).

Pour justifier la sélection des textes, Magdalena Vulpe souligne : « L'élaboration d'une étude concernant la syntaxe du roumain parlé, qui repose sur un matériel *dialectal*, nous semble justifiée, compte tenu du fait que les textes dialectaux peuvent être considérés, sans exception, des actualisations de la norme du langage colloquial dont l'existence, en parallèle avec la norme de *communication écrite*, a constitué la prémisse principale de notre recherche » (p. 249).

Dans la définition des termes avec lesquels on a opéré, en acceptant les critères de classification (géographique, général, normatif), l'auteur établit quatre classes d'éléments : cultes, standard, populaires et dialectaux, puis passe à la délimitation de la classe des *phénomènes d'oralité* pour l'analyse desquels elle réserve un chapitre tout entier.

L'analyse syntactique accorde priorité aux *critères formels* acceptant l'existence d'un rapport syntactique (de dépendance) « seulement dans les cas où nous avons pu identifier une marque formelle qui l'exprime. Nous nous sommes servi du critère sémantique seulement pour déceler la nature du rapport syntactique » (p. 250).

En acceptant, en principe, la modalité de classification des subordonnées offerte par la *Gramatica Academiei*, l'auteur propose des solutions originales chaque fois que la spécificité du matériel pose des problèmes que la grammaire mentionnée ne peut naturellement pas mettre en discussion à cause de la nature des textes analysés (voir en ce sens la pronominalisation des subordonnées, les subordonnées juxtaposées, quelques types d'éllision de la régente, le régime syntactique de certaines interjections, etc.) et clarifie certaines formulations ambiguës de la même grammaire (par exemple, dans le problème des semi-auxiliaires).

Après un minutieux examen de tous les types de subordonnées mises en évidence par les textes analysés, le chapitre *Considérations quantitative* permet à l'auteur de mettre en évidence certaines *tendances* communes aux messages oraux non normés, des tendances portant sur la complexité de la phrase, ses niveaux de subordination, la fréquence de chacune des espèces de subordonnées, des connectives, etc.

Les cartes insérées dans le texte témoignent de l'existence des aires dialectales syntactiques ajoutant des précisions en ce qui concerne la diffusion de certaines conjonctions, tout en corrigeant, dans ce cas aussi, des opinions plus anciennes. Mais, la tentative d'établir des aires sémantiques pour les conjonctions ayant des valeurs syntactiques multiples ne s'est pas concrétisée.

lisée, hélas, dans des résultats. Une des hypothèses hardies de la recherche, qui est basée sur l'observation que dans le patois de Moldavie on peut identifier les constructions syntaxiques orales avec celles normatives, est qu'« en ce qui concerne la construction de la phrase, la norme syntaxique littéraire repose sur les parlers de la Moldavie » (p. 256).

Le livre incite à une lecture approfondie. La contribution originale, les idées avancées ainsi que les suggestions ayant des implications dans les domaines les plus variés de la linguistique sont beaucoup plus nombreux que nous laisse entendre l'auteur dans une trop modeste formule exprimée dans le chapitre *Concluzii*. Le livre de Magdalena Vulpe restera, sans aucun doute, par sa méthode, un point de référence pour ce qui signifie l'analyse dans la syntaxe du roumain parlé. C'est une monographie syntaxique dialectale d'une incontestable valeur.

D.G.

Βαλκανική Βιβλιογραφία (Balkan Bibliography), Τόμος VI—1977 επίμελεια Θ. Βέρρου — Καρακώστα Δ. Λουκίδου — Μαυρίδου Ίδρυμα Μελετών Χερσονήσου του Αίμου Θεσσαλονίκη, 1981.

The sixth volume of the Balkan Bibliography issued in Salonika by the Institute for Balkan Studies continues the series of this important achievement of the Greek research in the field.

In an introduction (*Προλεγόμενα*, p. VII), the editors, Despina Loukidou-Mavridou and Thomi Verrou-Karacosta, account for the relative delay of the volume, due to "reasons independent of their good will". The change announced in the previous volume, i.e. the translation into English of the Greek titles so that the specialists in the Balkan area with no knowledge of Greek might read them, has not been done. The editors thought it "useful to continue the old system in translating the entries... thus helping the Greek specialists who are in no command of Balkan languages...". Mention must be made of the final thanks addressed to "the excellent philologist" Kostas Dimadis to whom the present form and the organisation of the bibliography are due.

Then follow the Contents (*Περιεχόμενα* pp. IX — XIII) and the Abbreviations (*Βραχυγραφίες* pp. XV — XXVI),

The bibliography proper (pp. 1 — 466) comprises the following sections which are in their turn divided into smaller chapters: 1. General Topics (Bibliography, Manuscript Catalogues, Paleography, Printing Houses, Editors, The Press, Editions, etc., Periodicals, Dictionaries, Museums, Exhibitions, Scientific Foundations, Research Centers, Congresses, Symposia, etc.) 2. Philosophy. 3. Religion and Church. 4. Political and Social Sciences (Demography, Economy, Law Science Institutions, Political Life and Political Parties, Foreign Propagandas, Society, Education, Ethnography, Folklore, Anthropology). 5. Arts (Painting, Music, Theatre and Cinema, Sculpture, Pottery, Decorative Arts, Architecture and Townbuilding, Old Buildings Revival, Artistic and Technical Crafts). 6. Linguistics (General Balkan Topics Noun, Greek Language, Thracian Language, Macedo-Romanian Language, Albanian Language, Slavic Languages, The Languages of the Southern Slavs, Serbo-Croatian Language, Bulgarian Language, Romanian Language, Turkish Language, Foreign Elements in the Balkan Languages). 7. Philology-Literature (General Topics, Greek Literature and Criticism, Albanian Literature and Criticism, Bulgarian Literature and Criticism, Literature of the South Slavs, Serbo-Croatian Literature and Criticism Romanian Literature and Criticism, Turkish Literature and Criticism, Inter-Balkan Literary Relationships, Russian Literature Translated into Greek). 8. History (General Topics, Geography, Historic Geography, Biographies, Historiography, Auxiliary Historic Sciences, Archival Collections, Archeology, Epigraphy, Ethnogenesis, History of South-East Europe, History of Thracia, History of Greece, History of Albania, History of Bulgaria, Yugoslavian History, History of Romania, History of Turkey).

A final index of names and topics (*Πίνακας ονομάτων και πραγμάτων*, pp. 467—519) ends up this most comprehensive bibliography.

The entries are carefully worked out and Greek translations are provided; most of them, at least as far as the Romanian language is concerned, are quite accurate. We would like to observe that the quality of the translations is by far better than in vol. V of the Balkan Bibliography. It would have been nevertheless better for the Greek specialists interested in Balkan linguistics if entry no 1802 Gheție Ion "Noi contribuții la problema trecerii lui ea la e leage <lege" (Νέες συμβουλές στο πρόβλημα του παρελθόντος lui ea la e) should have read ((Νέες συμβουλές στη μετάθεση του EA σε E ...). Also entry no 1921 [Popa Radu "Considerații istorice

pe marginea toponimiei vechi maramureşene" (Ιστορικές συμβολές στα παλαιά τοπωνυμικά του Maramureş] should have read (Ιστορικές παρατηρήσεις σχετικά με τα παλαιά τοπωνυμικά... Let us mention a recurrent misprint, namely the word which is the Romanian equivalent for "language" i.e. "limbă" appears as "limbă", nonsensical.

Volume VI of the Balkan Bibliography is also provided with a supplement containing seven articles and twelve translations and commented book presentations. It complements the bibliography and facilitates the access of the Greek readers to various interesting topics. Let us mention a misprint which must have slipped the attention of the editors, namely in A. E. Karathanasis' review on the study belonging to Keith Hitchins on "Orthodoxy and nationality. Andrei Şaguna", the famous Romanian city of Blaj appears as Βαζ (p. 222), which is misleading.

The present volume of the Balkan Bibliography and the Supplement are obviously the result of considerable scientific efforts done with expertness.

L. B.

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- * * * **Fontes Historiae Daco-Romanae, IV.** Ed. par H. Mihăescu, Radu Lăzărescu, N. S. Tanașoca, Tudor Teoteoi, 1982, 581 p.
- VAL. AL. GEORGESCU et P. STRIHAN, **Judecata domnească (Le jugement princier)**, I^{er} vol., II^e partie, 1979, 232 p.; II^e vol., I^{er} partie, 1981, 232 p., II^e vol., II^e partie, 1982, 243 p.
- ALEXANDRU DUȚU, **European Intellectual Movements and Modernization of Romanian Culture**, Collection Bibliotheca Historica Romaniae 62, 1981, 198 p.
- MARIA HOLBAN, **Din cronică relațiilor româno-ungare în secolele XIII—XIV.** (De la chronique des relations roumano-hongroises aux XII^e—XIV^e siècles). Coll. „Biblioteca istorică” LVII, 1981, 312 p.
- * * * **Documenta Romaniae Historica. B. Țara Românească. IV (1536—1550).** Sous la direction de Damaschin Mloc, 1981, 411 p.
- * * * **Documenta Romaniae Historica. C. Transilvania (1356—1360).** XV^e volume. Sous la direction de Ștefan Pascu, 1981, 660 p.
- * * * **Documenta Romaniae Historica. A. Moldova, III^e volume (1487—1504).** Ed. par C. Cihodaru, I. Caproșu et H. Ciocan, 1980, 650 p.
- VIRGIL MIHĂILESCU BÎRLIBA, **La monnaie romaine chez les Daces orientaux**, Coll. « Bibliotheca Historica Romaniae », Monographies XXIII, 1980, 312 p.
- ANDREI PIPPIDI, **Hommes et idées du Sud-Est européen à l'aube de l'âge moderne**, coédition avec le CNRS — France, 1980, 372 p. + 21 figs.
- * * * **Constituirea statelor feudale românești (La formation des Etats féodaux roumains)**, 1980, 328 p.
- VENIAMIN CIOBANU, **Relațiile politice româno-polone între 1699—1848 (Les relations politiques roumano-polonaises entre 1699—1848)**, 1980, 238 p.
- * * * **Revoluția din 1821 condusă de Tudor Vladimirescu. Documente externe (La révolution de 1821 dirigée par Tudor Vladimirescu. Documents de l'étranger).** Sous la direction de Vasile Arimia, Ielița Gămulescu et al., 1980, 496 p.
- ION I. RUSSU, **Daco-geții în Imperiul Roman (în afara provinciei Dacia traiană) (Les Daco-Gètes dans l'Empire romain, en dehors de la province de Dacie)**, 1980, 115 p.
- * * * **Inscriptiones Daciae et Scythiae Minoris Antiquae, Series altera, vol. V : Capidava—Troesmis—Noviodunum.** Ed. par Emilia Doruțiu-Boilă, 1980, 351 p. + 32 pl.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXI, 3, P. 215—316, BUCAREST, 1983



I. P. Informația c. 1316

43 456

Lei 50